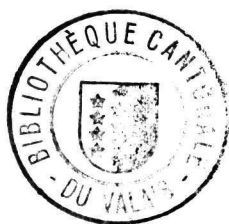


Œuvres

Pastorales



2673

Aut. ex. D.

Monseigneur ABBET

ÉVÊQUE DE SION

Œuvres

Pastorales

Tome I^{er}



R260744760
0200-96260

SAINT-MAURICE
IMP. DE L'ŒUVRE ST-AUGUSTIN

1912

TA 742/1

BIBLIOTHEQUE SAINT-MAURICE
19

14



LES PRINCIPAUX DEVOIRS DES PARENTS

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Nommé évêque auxiliaire du chef vénéré de notre diocèse, avec droit de future succession, Nous venons à vous comme envoyé du Pape, et comme envoyé de Dieu. Comme envoyé du Pape, parce que c'est le Pape seul, le vicaire de Jésus-Christ, qui peut conférer l'autorité épiscopale et confier à un évêque l'administration d'un diocèse. Comme envoyé de Dieu, parce que tout pouvoir, toute autorité vient de Dieu. En principe, tous les hommes sont égaux devant Dieu. Quand un homme a le droit de commander à ses frères, ce droit ne vient et ne peut venir que de Dieu. C'est le pouvoir, c'est l'autorité de Dieu même qu'il exerce. Résister au pouvoir légitimement

établi et remplissant son devoir, c'est donc résister à Dieu.

A ce double titre, et comme envoyé du Pape, et comme envoyé de Dieu, Nous attendons de vous tout particulièrement respect et obéissance.

Nous sommes le premier à reconnaître que nos épaules sont bien faibles pour porter le lourd fardeau de l'épiscopat. Combien de fois, en pensant à notre indignité et à notre faiblesse, combien de fois Nous sommes-nous écrié : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum; sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea* (Ps. 6).

Aussi ne comptons-Nous pas sur nos propres forces pour remplir les devoirs de notre nouvelle charge.

Nous comptons d'abord sur la miséricorde de Dieu qui n'impose jamais des devoirs sans nous donner les lumières et les secours dont nous avons besoin pour les remplir. Nous comptons aussi, ne l'oubliez pas, Nous comptons aussi sur les prières de tous les fidèles du diocèse de Sion.

A l'occasion du carême, Nous voulons vous rappeler quelques vérités pratiques, d'une importance capitale pour le bonheur de notre chère patrie.

Quels sont les principaux devoirs des parents à l'égard de leurs enfants ? Le catéchisme répond : Il y en a quatre : Ils leur doivent l'entretien, l'instruction, la correction et le bon exemple.

I

En quoi consiste l'entretien que les parents doivent à leurs enfants ? — A leur conserver la vie, surtout avant leur baptême ; à les nourrir, à les habiller modestement, selon leur état ; à les accoutumer de bonne heure au travail, et à leur procurer un établissement convenable.

Les parents doivent donc tout particulièrement protéger l'existence de l'enfant avant le baptême. Ils doivent éviter soigneusement tout ce qui pourrait compromettre sa vie avant sa naissance. Ensuite, pères et mères, permettez-Nous de vous rappeler que c'est pour vous un devoir de faire baptiser vos enfants le plus tôt possible. Vous comprenez que si l'Eglise le demande, c'est pour le bonheur de vos enfants, et par conséquent pour votre propre bonheur. Attendre trois, quatre, cinq jours après la naissance d'un enfant pour le faire baptiser, c'est attendre trop longtemps. Ne dites pas que votre enfant est fort et qu'il n'y a aucun danger à courir. Quelque robuste que paraisse votre enfant, c'est toujours une existence frêle et délicate ; une légère indisposition suffit pour lui causer la mort. Quels regrets et quels remords vous auriez si, par une négligence coupable, un seul de vos enfants était privé du baptême, et, par conséquent, privé du bonheur éternel des élus !

Si Nous disons ensuite que les parents doivent nourrir et habiller leurs enfants, selon leur condition, personne ne voudra le contester. Il est évident que les enfants doivent être nourris et vêtus par leurs parents; mais, pères et mères, pas de luxe dans la nourriture, et surtout pas de luxe dans les vêtements. Autant que possible, une nourriture saine et abondante; vos enfants grandissent et se développent; ils ont besoin d'être fortifiés. Laissons à chaque chose l'importance que Dieu lui donne. Or il est évident que pour la santé et pour l'avenir de vos enfants, une bonne nourriture est bien plus importante que les vêtements. Et, cependant, n'arrive-t-il pas souvent que par vanité et par orgueil on sacrifie la nourriture aux vêtements ?

Surtout, pères et mères, Nous ne saurions assez vous le dire, surtout n'oubliez pas d'habituer sérieusement vos enfants aux sacrifices et aux privations. Qui que vous soyez, quels que soient votre nom et votre fortune, vos enfants rencontreront inévitablement, dans la vie, des croix et des épreuves. Voulez-vous qu'ils soient plus tard de vaillants chrétiens et qu'ils supportent courageusement les privations, voulez-vous qu'ils soient réellement des hommes et non des esclaves de leurs mauvais penchants et de leurs passions, habituez-les sérieusement aux sacrifices.

Combien de parents, et surtout combien de mères

de famille, dont la lâcheté a supprimé le quatrième commandement de Dieu! Il n'est plus question de dire aux enfants : « Père et mère honoreras afin que tu vives longuement. » Il faut, au contraire, dire aux parents: « A tes enfants tu obéiras pour avoir la paix longuement. » Bien loin de les habituer aux privations, il y a des mères de famille qui ne savent plus qu'imaginer pour rendre la vie douce et agréable à leurs trop chers enfants. Pères et mères, quels chagrins, quelles larmes amères vous vous préparez par votre honteuse faiblesse à l'égard de vos enfants! C'est à vous à commander, ne l'oubliez pas; c'est à vos enfants à obéir. C'est vous qui devrez rendre compte à Dieu de l'éducation que vous donnez à vos enfants.

Comme le dit le catéchisme, c'est aussi un devoir pour les parents d'accoutumer de bonne heure les enfants au travail. Personne ne pensera à contester l'utilité et l'importance du travail. Il faut habituer, remarquez-le bien, parents chrétiens, il faut habituer vos enfants au travail. Il y a deux choses d'une importance capitale pour notre bonheur, ce sont la prière et le travail. Donnez-nous un homme qui prie et qui travaille, et nous disons : Cet homme sera heureux. Avec la paresse et la fainéantise, l'expérience de chaque jour est là pour le prouver, avec l'oisiveté, c'est le vice, ce sont les habitudes dégradantes, c'est la ruine qui pénètre dans une maison.

Enfin le catéchisme dit aussi que les parents doivent procurer à leurs enfants un établissement convenable. En parlant ainsi, le catéchisme a aussi en vue la vocation des enfants. Voilà pourquoi il demande si les parents peuvent gêner leurs enfants dans le choix de l'état qu'ils veulent embrasser. Non, dit-il, ils doivent leur laisser là-dessus une liberté entière et prier Dieu avec eux de leur faire connaître l'état auquel il les appelle. Les parents peuvent donner des conseils à leurs enfants, mais ils ne doivent consulter alors ni leurs intérêts ni leurs passions.

Nous sommes tous créés pour le ciel, et pour y arriver nous n'avons qu'une chose à faire, la volonté de Dieu. La vocation, c'est l'appel de Dieu. La première question que nous avons à nous poser pour le choix d'un état, c'est donc celle-ci : Qu'est-ce que Dieu veut que je fasse ? quelle est la carrière que Dieu veut que j'embrasse ; quelle est la vocation à laquelle il me destine ? Car si nous devons faire en tout et toujours la volonté de Dieu, nous devons la faire tout particulièrement quand il s'agit du choix si important d'un état. Ainsi, parents chrétiens, si vous tenez réellement au bonheur de vos enfants, vous prierez avec eux, afin que Dieu leur fasse connaître leur vocation, mais vous leur laisserez là-dessus pleine et entière liberté.

II

En quoi consiste le second devoir des parents qui concerne l'instruction ? A leur apprendre par eux-mêmes ou par autrui tout ce qui est nécessaire au salut. Que doivent-ils surtout apprendre à leurs enfants ? Les principaux mystères de la Foi, les commandements de Dieu et de l'Eglise, le Pater, l'Ave Maria, le Credo, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition ; ce qui est nécessaire pour faire une bonne confession, etc. ; ils doivent leur apprendre à fuir le péché et tout ce qui peut les y porter.

Pères et mères, il y a une vérité fondamentale que vous ne devriez jamais perdre de vue dans l'éducation de vos enfants, c'est qu'ils sont tous créés pour le ciel. Dieu vous a confié ces enfants afin que vous les éleviez pour le ciel. Vous devez donc souvent vous poser cette question : Quelle éducation devons-nous donner à nos enfants pour assurer leur salut ? En d'autres termes, votre premier souci doit être leur éducation religieuse.

Loin de Nous la pensée de contester l'unité et l'importance de l'instruction que l'on donne à vos enfants dans nos écoles ; Nous disons au contraire : Honneur aux parents qui s'occupent sérieusement de l'instruction de leurs enfants, et qui ne leur permettent pas de passer dans les rues le temps

qu'ils doivent consacrer à l'étude ; honneur aux parents qui s'assurent chaque jour si leurs enfants font leurs devoirs ; oui, l'instruction est d'une utilité incontestable pour le bonheur de vos enfants ; mais enfin, encore une fois, laissons à chaque chose l'importance que Dieu lui donne, et n'oubliez pas que pour assurer le bonheur éternel de vos enfants, la première, la plus nécessaire, la plus indispensable de toutes les connaissances, c'est la connaissance de notre sainte religion. On peut aller au ciel sans connaître l'histoire, les mathématiques et la littérature, mais nous ne pouvons y aller sans l'instruction religieuse qui nous dit à tous ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour assurer le salut de notre âme.

Dès l'âge le plus tendre, parents chrétiens, vous devez parler à vos enfants de Dieu, qui a créé l'univers entier, qui récompensera éternellement les bons et punira éternellement les méchants. Vous devez leur parler de Jésus-Christ, la seconde personne de la sainte Trinité, qui s'est fait homme et qui est mort sur la croix pour nous sauver. A mesure que l'intelligence de vos enfants se développera, vous développerez aussi leur instruction religieuse.

Il y a une chose d'une importance souveraine pour le bonheur de vos enfants, une chose qui rentre nécessairement dans l'éducation religieuse que vous devez leur donner, c'est la prière. Aussitôt

qu'ils pourront prononcer le nom de leur père et de leur mère, vous devez les habituer à faire chaque jour leur prière. Vous leur apprendrez successivement le Pater, l'Ave Maria, le Credo, les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition. Vous le savez, pères et mères, la prière, c'est la nourriture et la force de notre âme, c'est la clef du paradis, comme l'appellent les Pères de l'Eglise. Sans la prière, impossible d'éviter le péché, impossible de triompher de ses passions et de ses mauvais penchants, impossible d'aller au ciel. -

Ici, parents chrétiens, Nous voudrions surtout instamment vous recommander la prière en famille. Que le père et la mère se réunissent avec leurs enfants et leurs serviteurs pour faire en commun au moins la prière du soir. Qu'il est beau, qu'il est touchant de voir toute une famille à genoux devant un crucifix ou une statue de la sainte Vierge pour offrir à Dieu l'hommage de leur adoration, de leur reconnaissance et de leur amour! Soyez bien persuadés, pères et mères, que c'est là un des moyens les plus sûrs et les plus efficaces pour habituer vos enfants à la prière et pour conserver leur vertu, leur foi et leur vocation.

III

En quoi consiste le troisième devoir des parents qui concerne la correction? A veiller sur la conduite

de leurs enfants, et à les reprendre quand ils font mal, à les châtier et à les punir, s'il est nécessaire, mais toujours avec prudence et avec modération, et jamais en colère ni avec des injures.

Pour rendre leurs corrections salutaires, les parents doivent les faire sans passion, et bien faire comprendre à leurs enfants qu'ils ne les corrigent que pour obéir à Dieu et pour assurer leur bonheur.

Il y a des parents qui ne paraissent pas même soupçonner que la vigilance est pour eux un devoir. Après les avoir nourris et habillés convenablement, après leur avoir recommandé de fréquenter régulièrement l'école, ils croient avoir assez fait pour le bonheur de leurs enfants. Mais enfin, Nous ne saurions assez vous le dire, pères et mères, n'oubliez pas que si Dieu vous a confié des enfants, c'est afin que vous les éleviez pour le ciel. Votre premier souci, par conséquent, doit être leur salut et leur bonheur éternel. Or, pour assurer le salut de vos enfants, il ne suffit pas de les nourrir et de les habiller, il ne suffit pas de leur donner une certaine instruction, il faut surtout les préserver du péché et de tous les dangers qui pourraient menacer leur foi et leur vertu.

Vous devez donc veiller sur la conduite de vos enfants. Vous devez, autant que possible, toujours savoir où ils sont, ce qu'ils font et avec qui ils se trouvent.

Ici, Nous voudrions surtout Nous adresser aux mères chrétiennes et leur rappeler une chose très importante. Faites tout pour gagner, et surtout, pour conserver la confiance de vos enfants. Habituez-les, dès les premières années, à tout vous raconter; habituez-les à vous dire, quand ils rentrent après une heure ou deux d'absence, tout ce qu'ils ont fait, avec qui ils se sont trouvés, ce qu'ils ont vu et entendu pendant ce temps. L'enfance est naïve, elle aime à raconter. Les confidences de vos enfants peuvent facilement vous ouvrir les yeux sur les mauvaises occasions auxquelles ils seraient exposés.

Si vous êtes vigilants, parents chrétiens, vous saurez aussi toujours ce que lisent vos enfants. Soyez sévères, très sévères dans le choix des lectures. Est-il nécessaire de vous dire que les mauvais journaux et les mauvais livres comptent parmi les plus terribles ennemis du bonheur de vos enfants. Arrière, sans pitié et sans exception, toutes les publications et tous les journaux qui ne sont pas foncièrement catholiques. Vous devez vous rappeler qu'au moment de subir le juste châtiment de ses crimes, le fameux Ravachol a déclaré ouvertement que la première et la principale cause de sa perte était les mauvaises lectures. Parmi les malheureux qui ont perdu la foi et vivent sans loi et sans Dieu, Nous doutons fort que vous en trouviez un sur cent qui n'ait pas lu de mauvais livres ou de mauvais

journaux. Soyez donc sévères, contrôlez rigoureusement les lectures de vos enfants.

Si vous êtes vigilants, vous ne permettrez jamais à vos enfants de sortir la nuit. Les ténèbres, c'est l'heure du vice et de la débauche. Nous n'avons pas oublié ce que Nous dit une mère de famille, il y a quelques années. Elle avait un fils de dix-huit à vingt ans, qui avait été jusque-là la consolation de ses parents. Il dut fréquenter l'école appelée l'école du soir, qui se faisait après souper, de huit à dix heures. Cette mère vint Nous trouver un jour les yeux pleins de larmes, et avec un accent de douleur que Nous n'avons pas encore oublié, elle Nous dit : « Monsieur le curé, ne pourriez-vous rien faire pour supprimer ou changer cette école du soir ? Depuis que mon garçon la fréquente, je ne puis plus en faire façon ; impossible de le retenir à la maison après souper, il ne rentre que très tard. » Cette mère avait raison. Les écoles qui obligent les jeunes gens à sortir la nuit sont généralement des écoles de démoralisation. Soyez donc sévères et énergiques, et ne permettez pas à vos enfants de sortir la nuit.

Et lorsque vos enfants doivent quitter la maison paternelle pour continuer leurs études ou pour apprendre un métier, soyez aussi vigilants, parents chrétiens, et ne perdez pas de vue leur foi et leur salut. N'arrive-t-il pas trop souvent que, par une

indifférence criminelle, on confie des enfants à des patrons dont les ateliers sont de véritables écoles d'impiété et de corruption ? Et comment pourrions-Nous assez déplorer l'aveuglement de ces catholiques qui placent leurs enfants dans des pensionnats protestants ou dans des pensionnats mixtes ? La foi, c'est le plus précieux des bienfaits que nous avons reçus de Dieu. Vous devez être prêts, pères et mères, à tous les sacrifices pour conserver la foi de vos enfants. Or, n'est-il pas évident que, confiés à des maîtres qui considèrent notre religion comme un tissu d'erreurs et de superstitions, n'est-il pas incontestable que vos enfants seront exposés au danger de perdre la foi ?

Si c'est un devoir pour les parents de veiller sur la conduite de leurs enfants, de contrôler rigoureusement leurs fréquentations et leurs lectures, c'est aussi pour eux un devoir de les reprendre, quand ils font mal, de les châtier et de les punir, s'il est nécessaire, mais, comme dit le catéchisme, toujours avec prudence et avec modération, et jamais en colère, ni avec des injures.

N'oubliez pas ces paroles du catéchisme : Pour rendre leurs corrections salutaires, les parents doivent les faire sans passion, et bien faire comprendre à leurs enfants qu'ils ne les punissent que pour obéir à Dieu et pour assurer leur bonheur.

Pourquoi devez-vous corriger et punir vos enfants ?

Ce n'est pas pour assouvir votre colère, pour exhaler votre mauvaise humeur ou pour calmer vos nerfs agités, non; mais c'est pour obéir à Dieu dont vous êtes les représentants, et pour procurer le bonheur de vos enfants. Il faut que vos enfants soient bien persuadés de cette vérité. Il faut qu'ils sachent bien que si vous les punissez, c'est pour remplir un devoir que Dieu vous impose dans leur propre intérêt.

IV

En quoi consiste le quatrième devoir qui concerne le bon exemple ? A s'abstenir de tout mal et à faire tout le bien que l'on peut en présence des enfants.

Quelques mots seulement sur ce devoir. Soyez bien persuadés, pères et mères, que vos enfants seront généralement plus tard ce que vous les aurez faits par votre direction et surtout par votre exemple.

Quels que soient vos recommandations, vos remontrances et vos conseils, ils n'auront jamais une influence décisive sur vos enfants, s'ils ne sont corroborés et sanctionnés par votre exemple.

Voulez-vous que vos enfants soient toujours de bons chrétiens, de vaillants catholiques, qu'ils remplissent courageusement leurs devoirs, sans reproche et sans peur, soyez d'abord vous-mêmes de fervents catholiques. Quand la mère demande à un enfant s'il a fait sa prière, s'il est allé se confesser, il ne

faut pas qu'il puisse répondre : Et papa, pourquoi ne prie-t-il pas ? pourquoi ne va-t-il pas aussi se confesser ?

En finissant, Nous voudrions demander à tous les parents : Le salut, le bonheur éternel de vos enfants, a-t-il toujours été le premier de vos soucis ? Si vous avez des enfants qui ne prient presque plus, qui ne font plus leurs pâques, qui négligent, en un mot, leurs devoirs religieux, n'êtes-vous pas malheureusement obligés d'avouer que c'est là le fruit de l'éducation et surtout de l'exemple que vous leur avez donnés ? Avez-vous fait tous vos efforts pour les habituer à la prière et à la fréquentation des sacrements ? Avez-vous toujours veillé sur leur conduite ? Avez-vous rigoureusement contrôlé leurs fréquentations et leurs lectures ?

Comprenez-vous cette inconséquence, cet aveuglement de beaucoup de parents ? On pense à tout, on fait tout pour assurer, comme on dit, l'avenir et le bonheur de ses enfants, on ne recule devant aucun sacrifice, aucune privation pour conserver ou rétablir leur santé ; et quelles dépenses ne fait-on pas pour compléter leur instruction et leur créer une carrière ? Très bien ; Nous ne blâmons pas les parents qui pensent au bonheur temporel de leurs enfants, non ; mais enfin, encore une fois, laissons à chaque chose l'importance que Dieu lui donne. Et l'éducation religieuse des enfants, et leurs âmes immortelles,

ces âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, y pense-t-on aussi sérieusement ? Soyons raisonnables ; avant tout l'éternité, et après seulement, les mesquines préoccupations de cette terre.

Dans l'œuvre de l'éducation, pères et mères, n'oubliez jamais que Dieu vous a confié des enfants afin que vous les éleviez pour le ciel ; alors vous aurez moins de peine à remplir les devoirs qu'il vous impose ; et en travaillant au bonheur de vos enfants, vous assurerez votre propre bonheur.

Que l'amour et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient avec vous tous.

Donné à la Cure de Sion, le 20 janvier 1896.

† **Jules-Maurice ABBET,**
Évêque de Sion,



TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

J'ai ma religion à moi, j'ai une bonne religion, nous disait, il y a quelques années, un homme à qui Nous rappelions ses devoirs religieux. Il ne suffit pas d'avoir une religion quelconque, lui répondîmes-Nous, il faut avoir la religion que Dieu veut que vous ayez. Mais, ajouta-t-il, toutes les religions sont bonnes.

Voilà ce que l'on entend assez souvent; beaucoup d'entre vous l'ont certainement entendu : Toutes les religions sont bonnes.

Qu'est-ce que la religion ? Si vous posiez cette question à ceux qui disent que toutes les religions sont bonnes, ils seraient bien embarrassés de vous répondre.

Qu'est-ce que la religion ? La religion de Jésus-Christ, c'est tout ce qu'il a enseigné, tout ce qu'il a commandé, tout ce qu'il a établi pour notre salut. La religion, pour nous, consiste donc à croire tout ce que Jésus-Christ a enseigné, à faire ce qu'il a commandé, à recourir aux sacrements qu'il a institués.

Qu'est-ce que l'Eglise ? C'est la société de ceux qui croient et professent la religion de Jésus-Christ.

Qui donc est chargé de nous dire, et de dire à tous les hommes, jusqu'à la fin des siècles, ce que le Fils de Dieu a enseigné, ce qu'il a commandé, ce qu'il a établi pour notre salut ? Vous le savez, c'est son Eglise, c'est l'Eglise enseignante, ce sont les successeurs des apôtres, les évêques, ayant à leur tête le Pape.

Ouvrons donc d'abord les Saintes Ecritures, et demandons au Sauveur si toutes les religions sont bonnes.

Peu de temps avant son ascension, il dit à ses apôtres : *Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné.* » (S. Marc, XVI.)

Qu'est-ce que l'Evangile que Jésus-Christ ordonne aux apôtres de prêcher dans le monde entier ? L'Evangile, c'est évidemment tout ce qu'il a ensei-

gné, tout ce qu'il a commandé, tout ce qu'il a établi pour le salut des hommes. L'Evangile, en un mot, c'est la religion de Jésus-Christ. En d'autres termes, il dit donc aux apôtres : Prêchez ma religion à tous les hommes. Celui qui l'acceptera, sera sauvé, celui qui ne voudra pas l'accepter, sera condamné.

Si nous consultons le Fils de Dieu, point de salut pour celui qui ne voudra pas embrasser sa religion, celle qu'il a ordonné aux apôtres de prêcher dans l'univers entier, jusqu'à la fin des siècles. Or il n'est pas possible que Dieu condamne un homme qui embrasse une bonne religion. Donc il n'y a qu'une seule religion réellement bonne; c'est celle que les apôtres sont chargés de prêcher à tous les hommes.

Après le Sauveur, interrogeons ses apôtres. Dans son épître aux Galates, S. Paul dit : *« Mais quand nous vous annoncerions nous-mêmes, ou quand un ange du ciel vous annoncerait un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. »*

« Je vous l'ai dit, et je vous le dis encore une fois : Si quelqu'un vous annonce un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ». (Ch. I.)

Ces paroles sont claires. Anathème à celui qui annoncerait, et par conséquent, anathème à celui qui embrasserait un autre évangile que celui des apôtres. Qu'est-ce que cet Evangile dont parle S. Paul? Encore une fois, cet Evangile, c'est incontestablement la doctrine, c'est la religion prêchée

d'abord par Jésus-Christ, et prêchée ensuite par ses apôtres. Donc anathème à toutes les autres religions.

Si nous consultons les Saintes Ecritures, il n'y a donc qu'une seule religion réellement bonne, c'est celle que Jésus-Christ a ordonné aux apôtres de prêcher dans l'univers entier.

Consultez maintenant votre raison, et demandez-lui si toutes les religions peuvent être bonnes.

Si toutes les religions sont bonnes, il faut conclure qu'elles sont aussi toutes vraies. Une religion fausse ne peut être bonne. Un billet de banque faux n'est pas un bon billet. Il ne peut être bon que pour autant qu'il n'est pas faux. Si vous dites que toutes les religions sont bonnes, vous devez ajouter qu'elles sont aussi toutes vraies.

Or, n'est-ce pas une absurdité de prétendre que toutes les religions sont vraies ? Comment donc des religions dont la doctrine est toute différente et parfois diamétralement opposée, comment ces religions pourraient-elles être toutes vraies ?

Essayez donc de poser quelques questions aux différentes religions que vous trouvez dans le monde. Demandez-leur, par exemple, ce qu'elles pensent du Pape. La religion catholique vous répondra : Le Pape, c'est la plus haute autorité du monde, c'est le vicaire de Jésus-Christ, le chef suprême de son Eglise, le successeur de Pierre. Quiconque ne veut

pas obéir au Pape, ne peut pas faire partie de l'Eglise fondée par le Fils de Dieu pour le salut des hommes. Le protestantisme, par contre, dira : Non, le Pape n'est pas le vicaire de Jésus-Christ; nous pouvons certainement faire partie de la véritable Eglise, sans obéir au Pape.

Demandez à ces différentes religions ce qu'elles pensent de l'Eucharistie. Les catholiques diront que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est véritablement, réellement et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, et par conséquent que nous devons l'y adorer. Les protestants, au moins la plupart des sectes, répondront : Non, Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie : ce serait une idolâtrie de l'adorer.

Demandez aux différentes religions ce qu'elles enseignent sur la confession. Les catholiques disent que la confession est un sacrement institué par le Fils de Dieu pour remettre les péchés commis après le baptême. Quiconque commet une faute grave après le baptême, ne peut en obtenir le pardon, s'il ne veut pas recourir à la confession. Les protestants disent : La confession, c'est une invention des prêtres. Personne n'est tenu de se confesser.

Voilà certainement des contradictions. Nous disons : Le Pape est le vicaire de Jésus-Christ ; tous sont tenus de lui obéir. Non, disent les protestants, on n'est pas obligé d'obéir au Pape. Et cependant,

si toutes les religions sont bonnes, et par conséquent, toutes vraies, les protestants ont raison, aussi bien que nous.

Nous disons : Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie. Les protestants disent : Non, Jésus-Christ n'est pas présent dans l'Eucharistie. Et cependant, si toutes les religions sont bonnes, et par conséquent toutes vraies, les protestants ont raison, et nous aussi.

Nous disons : La confession est un sacrement nécessaire au salut de ceux qui pèchent gravement après le baptême. Pas du tout, disent les protestants, la confession n'est qu'une invention des prêtres. Et cependant, encore une fois, si toutes les religions sont bonnes, et par conséquent toutes vraies, protestants et catholiques, nous avons tous également raison.

Si vous désiriez multiplier ces contradictions, vous n'auriez qu'à mettre en regard la doctrine catholique et la doctrine protestante sur le baptême, la confirmation, l'extrême-onction, l'ordre, le mariage; sur le sacrifice de la messe; sur le culte et l'invocation des saints; sur le purgatoire, sur les indulgences, etc., etc.

En d'autres termes, un dit : Deux et deux font quatre. Un autre dit : Non, deux et deux font cinq. Et ils ont tous les deux raison. Un dit : Sion est la capitale du Valais. Pas du tout, dit un autre, Sion

est la capitale de la Russie. Et cependant tous les deux ont raison.

Vous le comprenez, il est absurde de dire que toutes les religions sont vraies. Par conséquent, il est absurde aussi de prétendre qu'elles sont toutes bonnes.

Il n'y a, et il ne peut y avoir qu'une seule religion vraie, une seule religion réellement bonne, c'est celle que le Fils de Dieu a prêchée, c'est la religion catholique.

C'est précisément pour cela, c'est-à-dire parce que c'est la seule religion enseignée par Jésus-Christ, et par conséquent la seule vraie, c'est précisément pour cela que tous les hommes, sans exception, sont tenus de l'embrasser.

En effet, pourquoi Jésus-Christ a-t-il enseigné sa religion et fondé son Eglise ? Vous le savez, c'est pour sauver les hommes.

Or, il est certain d'abord que Dieu a créé tous les hommes pour le ciel. Il est certain ensuite que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité.* (I Tim. II). Il est certain aussi que *Jésus-Christ est mort pour tous les hommes.* (II Corinth. V.)

Donc, comme il n'y a pas un seul homme qui ne soit créé pour le ciel, pas un seul pour lequel Jésus-Christ ne soit mort; ainsi il n'y a pas un seul homme qui ne soit tenu rigoureusement de

travailler au salut de son âme. Oui, le premier et le principal devoir de l'homme, c'est d'aller au ciel. Or Dieu n'a fondé qu'une seule religion pour sauver les hommes. Donc tous, sans exception, sont tenus de l'embrasser.

Dans son encyclique sur la constitution chrétienne des Etats, Sa Sainteté Léon XIII affirme ainsi ce devoir : « *De même qu'il n'est permis à personne de négliger ses devoirs envers Dieu, et que le plus grand de tous les devoirs est d'embrasser d'esprit et de cœur la religion, non pas celle que chacun préfère, mais celle que Dieu a prescrite, et que des preuves certaines et indubitables établissent comme la seule véritable entre toutes : ainsi les sociétés politiques ne peuvent sans crime se conduire comme si Dieu n'existait en aucune manière, ou se passer de la religion comme étrangère et inutile, ou en admettre une indifféremment selon leur bon plaisir.* » (Encycl. Immortale Dei.)

Comprenez-Nous bien. Quand Nous disons que la religion catholique est la seule prêchée par Jésus-Christ et ses apôtres, et par conséquent la seule vraie, Nous ne prétendons pas que les autres n'enseignent que des erreurs. Vous ne trouverez pas une seule religion qui n'enseigne que des erreurs, pas une seule, qui n'ait quelques lambeaux de vérité.

Permettez-Nous une comparaison, un peu commune il est vrai, mais qui rend bien cette vérité.

Supposons que vous ayez plusieurs vases. Un seul est rempli de vin pur. Dans les autres, il y a du vin et de l'eau, mais plus d'eau que de vin. Aucun de vos vases ne contient que de l'eau. Dans chacun d'eux, il y a un peu de vin. Mais du vin pur et sans mélange, du vin réel, du bon vin, du vin, en un mot, vous n'en trouvez que dans un seul vase.

Eh bien, ces vases qui contiennent du vin et de l'eau, ce sont précisément les fausses religions. Aucune d'elles n'enseigne que des erreurs ; dans chacune de ces religions, vous trouverez quelques vérités. Mais la vérité pure et intégrale, la vérité sans mélange, sans alliage et sans altération, la vérité, toute la vérité, rien que la vérité enseignée par Jésus-Christ et ses apôtres, il y a dix-huit cents ans, vous ne la trouverez que dans l'Eglise catholique.

Dans l'Eglise catholique seule, vous trouvez les apôtres que le Fils de Dieu a choisis parmi ses disciples, et qu'il a chargés de prêcher sa religion à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles.

Dans l'Eglise catholique seule, vous trouvez Pierre que Jésus-Christ a établi le chef des apôtres et le pasteur suprême de toute son Eglise.

C'est l'Eglise catholique seule qui remonte, par sa fondation, jusqu'à Jésus-Christ, et qui, depuis dix-huit siècles, enseigne invariablement la même doctrine.

C'est l'Eglise catholique seule qui peut nous dire, d'une manière absolument certaine et infaillible, ce que le Sauveur et ses apôtres ont enseigné, et par conséquent ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour assurer notre salut.

Noubliez jamais que vous avez le bonheur et l'honneur d'être des enfants de l'Eglise catholique. Témoignez surtout votre reconnaissance à Dieu pour cet incomparable bienfait, en remplissant fidèlement vos devoirs religieux. Oui, soyez partout et toujours, franchement et courageusement des enfants de l'Eglise catholique, et alors, après avoir fait partie de l'Eglise militante, sur la terre, vous ferez partie de l'Eglise triomphante dans le ciel.

Sion, le 1^{er} février 1897.

† **Jules-Maurice ABBET**,
Évêque de Sion.



LETTRE PASTORALE

annonçant

la création d'une Caisse en faveur des VOCATIONS SACERDOTALES

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Dans sa miséricorde infinie, Dieu a créé tous les hommes, sans exception, pour le ciel. Comme il n'y a pas un seul homme dont Dieu ne désire sincèrement le salut, pas un seul qui ne soit créé pour un bonheur éternel, ainsi il n'y en a pas un seul pour lequel Jésus-Christ ne soit mort.

Or, qui veut la fin, doit aussi vouloir les moyens. Tous les hommes sont créés pour le ciel : donc tous doivent avoir les moyens d'y aller. Quels sont ces moyens ? Nous les trouvons dans la religion que

Jésus-Christ nous a apportée. La religion de Jésus-Christ, c'est tout ce qu'il a enseigné, tout ce qu'il a ordonné, tout ce qu'il a établi pour notre salut. Pour nous, la religion consiste donc à croire tout ce que Jésus-Christ a enseigné, à faire ce qu'il a commandé, à recourir aux sacrements qu'il a institués.

Voilà aussi ce que nous avons à faire pour aller au ciel.

Mais comment pouvons-nous savoir ce que Jésus-Christ a enseigné et commandé il y a dix-huit cents ans ? Qui est chargé de nous le dire et de le dire à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles ? Vous le savez, avant de monter au ciel, Jésus-Christ s'est choisi des représentants qu'il a chargés de gouverner son Eglise et de répandre sa religion dans le monde. *Il arriva qu'en ces jours-là, dit S. Luc (ch. VI.), Jésus se retira sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu. Quand le jour fut venu, il appela ses disciples et il en choisit douze d'entre eux, qu'il nomma apôtres, etc.*

Voilà les premiers prêtres.

Par la doctrine qu'il annonçait, par les miracles sans nombre qu'il opérait, par la sainteté de sa vie, le Sauveur eut bientôt réuni une foule de disciples. Un jour, il se retire sur la montagne et y passe une nuit en prière. Le matin, il rassemble ses disciples, et, parmi eux, il en choisit douze qu'il appelle

ses apôtres, c'est-à-dire ses envoyés, ses ambassadeurs, ses chargés d'affaires.

C'est à ses apôtres qu'il confie la mission qu'il a reçue de son Père, et l'œuvre de la sanctification et du salut des hommes (S. Jean, XX., 21.). C'est à eux qu'il ordonne d'enseigner toutes les nations, de leur apprendre à observer tout ce qu'il leur a commandé lui-même. Et pour garantir l'accomplissement fidèle de la mission qu'il leur confie, pour que les apôtres enseignent toujours la doctrine, rien que la doctrine, toute la doctrine qu'il a enseignée lui-même, il promet de les protéger, de les assister d'une manière spéciale, et de rester avec eux, tous les jours, jusqu'à la fin des siècles (S. Math., XXVIII.).

C'est à ses apôtres qu'il ordonne d'aller dans le monde entier et de prêcher l'Evangile à toutes les créatures (S. Marc, XVI.). Qu'est-ce que cet Evangile que les apôtres doivent prêcher dans l'univers entier, et que tous les hommes, sous peine d'être condamnés par Jésus-Christ, sont tenus d'embrasser? Cet Evangile, c'est tout ce que le Fils de Dieu a enseigné, tout ce qu'il a ordonné, tout ce qu'il a établi pour notre salut. Cet Evangile, en un mot, c'est la religion de Jésus-Christ.

Puisque les apôtres sont chargés d'enseigner tous les hommes et de prêcher la religion de Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles, concluez que nous

devons les trouver encore dans le monde. Où sont-ils? Vous le savez, les successeurs des apôtres, ce sont les évêques. Les autres prêtres sont les auxiliaires des évêques.

Voilà l'origine, la mission, l'importance et la grandeur du prêtre.

C'est le Fils de Dieu qui a créé le prêtre et lui a fixé sa mission.

Le prêtre est le coopérateur, le collaborateur de Jésus-Christ dans l'œuvre de la sanctification et du salut des hommes.

C'est le prêtre qui, au nom et avec l'autorité de Dieu, est chargé de dire aux hommes ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire pour aller au ciel.

C'est le prêtre qui est chargé de nous enseigner la doctrine de Jésus-Christ et de nous administrer les sacrements qu'il a institués pour notre salut.

C'est pour cela que l'Esprit-Saint appelle les prêtres *les ministres du Christ-Jésus* (ép. aux Rom. XV. — I. ép. à Tim. IV. — I. ép. aux Cor. III.); *les coopérateurs de Dieu* (I ép. aux Cor. III. — II. ép. aux Cor. VI.); *les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu* (I ép. aux Cor. IV.); *les ministres de Dieu dans l'Evangile du Christ* (I. ép. aux Thesal. III.); *les ministres de l'Eglise* (ép. aux Coloss. I.); *les ministres de l'Evangile* (ép. aux Eph. III.); *les délégués, les ambassadeurs du Christ* (II. ép. aux Cor. V.);

les délégués de l'Evangile (ép. aux Eph. VI.), etc.

Le prêtre est le coopérateur de Jésus-Christ. Pas de religion possible sans le prêtre. Or, sans la religion, pas de ciel, pas de bonheur durable sur cette terre.

Le prêtre est créé pour les hommes (ép. aux Hébr. V.). Son temps, son travail, ses talents, sa vie tout entière est consacrée au service de Dieu et au salut des âmes.

Il est donc bien juste que les populations catholiques qui ont l'honneur et le bonheur d'appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ, s'intéressent au développement des vocations sacerdotales.

C'est pourquoi Nous avons décidé de créer une caisse diocésaine, destinée à venir en aide aux jeunes gens pieux et intelligents qui se sentiraient appelés à l'état ecclésiastique, et qui n'auraient pas les moyens nécessaires pour faire leurs études classiques.

Ceux qui savent apprécier l'immense bienfait de la foi, comprendront facilement l'importance capitale de cette œuvre apostolique.

Nous prions donc nos révérends et chers confrères, de voir s'il y a, dans leurs paroisses, des enfants pieux et intelligents qu'ils croiraient appelés à l'état ecclésiastique.

Inutile de proposer des sujets qui n'offriraient pas ces deux conditions : la piété et l'intelligence.

Cette caisse sera alimentée par des dons et des quêtes.

Nous mettons cette Œuvre tout particulièrement sous la protection de la Sainte Vierge, et Nous ordonnons qu'il soit fait, chaque année, dans les églises paroissiales, le jour de l'Immaculée-Conception, ou le dimanche suivant, une quête en faveur de cette caisse des vocations sacerdotales.

Nous prions Messieurs les révérends curés de lire cette circulaire en chaire, et de l'expliquer à leurs paroissiens, afin de bien leur faire comprendre l'importance de cette œuvre éminemment apostolique.

Le produit des quêtes sera envoyé à la Chancellerie épiscopale qui le transmettra aux Caissiers de l'Œuvre.

Que la paix de Notre Seigneur-Jésus-Christ soit avec vous tous.

Sion, 25 octobre 1897.

† **Jules-Maurice ABBET**,
Évêque de Sion.



L'OBÉISSANCE DUE À L'ÉGLISE

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Il est absurde de dire que toutes les religions sont vraies. Par conséquent, il est absurde aussi de prétendre qu'elles sont toutes bonnes. Il n'y a, et il ne peut y avoir qu'une seule religion vraie, une seule religion réellement bonne, c'est celle que le Fils de Dieu a prêchée, c'est la religion catholique.

Voilà la thèse que Nous avons développée, l'année dernière, dans notre mandement de carême.

Cette thèse a soulevé un orage dans la Suisse protestante. La vérité agace ses ennemis. Quand la balle part, c'est le blessé qui crie.

Eh bien, Nous tenons à le déclarer catégoriquement, Nous n'avons rien, absolument rien à changer à ce mandement. Et Nous ordonnons à nos vénérés et chers confrères de le lire encore une fois, cette année,

à leurs paroissiens. Le dimanche est laissé à leur choix.

Comme le dit et le prouve, dans une brochure, (*Toleranz — Intoleranz — Parität.*) M. le Dr Erb, le vaillant directeur des « *Zürcher Nachrichten* », *le Valais est le canton le plus tolérant de toute la Suisse*. Eh bien, les protestants nous tiennent-ils compte de cette tolérance si large dont ils jouissent en Valais? Comment nous témoignent-ils leur reconnaissance? En exerçant, au moins un certain nombre d'entre eux, en exerçant, dans le diocèse de Sion, une propagande indigne et déloyale.

1. Il y a en Valais des localités qui sont littéralement inondées de brochures et de publications protestantes. Et dans ces brochures, dans ces publications, Nous n'avons pas besoin de vous le dire, on n'enseigne pas la doctrine catholique, et surtout, on ne recommande ni la confession ni la dévotion à la sainte Vierge.

2. Dans l'une ou l'autre des localités où les protestants étaient parvenus à fonder des sociétés de tempérance, on ne se contentait pas de mettre à la disposition des membres catholiques des publications et des journaux hostiles à notre religion, mais on les réunissait souvent le dimanche matin pendant les offices divins.

3. L'*Almanach du Tempérant* de 1895 nie le dogme de la confession. Cet almanach, qui avait naturellement sa place officielle dans les sociétés de tempérance, on a cherché à le vendre et à le répandre à Sion et dans les paroisses environnantes. Nous-même, qui étions alors curé de Sion, Nous sommes allé chez deux marchands de notre paroisse pour les prévenir et leur ouvrir les yeux.

4. On a vendu à Sion et dans d'autres paroisses un volume plein de mensonges et de calomnies contre notre religion. Dans cet ouvrage, on nie l'autorité du Pape (page 524); on nie la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie (page 570); on nie l'enfer et l'éternité de ses peines (page 624); etc , etc.

Permettez-Nous quelques citations : « Neuf cent mille chrétiens orthodoxes furent mis à mort dans une période de moins de trente années après l'établissement de l'ordre des jésuites », (page 495).

« L'Eglise catholique a retranché du décalogue le deuxième commandement, qui défend l'adoration des images » (page 495).

« Des millions de chrétiens ont été mis à mort par le pouvoir papal » (page 501), etc, etc.

Ah! si des catholiques essayaient de faire dans une localité protestante ce que les protestants se permettent assez souvent dans nos paroisses catholiques !!

Loin de Nous, bien entendu, la pensée d'accuser tous les protestants; mais il y en a un certain nombre qui font, en Valais, une propagande des plus déloyales.

C'est pourquoi aussi Nous vous rappelons :

« 1. Que vous ne pouvez, sans péché, soutenir
« d'une manière quelconque, les sociétés de tempé-
« rance fondées ou dirigées par des protestants;

« 2. Que les parents ne peuvent, sans péché, en-
« voyer leurs enfants dans des pensionnats ou dans
« des écoles qui ne sont pas catholiques;

« 3. Que les catholiques ne peuvent, sans péché,
« s'abonner à des bibliothèques protestantes. »

4. Nous ajouterons que, sans avoir des raisons graves — dont vous ne pouvez pas généralement être juges vous-mêmes — vous ne pouvez, sans péché, vous catholiques, lire habituellement des publications ou des journaux protestants. Par conséquent, vous ne pouvez pas non plus, sans péché, vous y abonner et donner votre argent pour les soutenir.

Encore un mot seulement à ceux qui ont attaqué notre mandement de l'année dernière : S'il y a une seule erreur dans ce mandement, prouvez-le; si ce que nous disons est vrai, au moins taisez-vous.

Cette année, Nous voulons vous parler de

l'obéissance due à l'Eglise

En quoi consiste cette obéissance ?

Elle consiste :

1. à croire tout ce que l'Eglise enseigne;
2. à faire tout ce qu'elle commande;
3. à condamner tout ce qu'elle condamne.

I

Nous devons croire tout ce que l'Eglise enseigne.

Dans l'Eglise, comme dans toute société bien organisée, on distingue deux catégories de membres : les uns gouvernent et commandent, les autres doivent obéir; les uns enseignent, les autres doivent écouter et recevoir l'enseignement. La première catégorie, c'est *l'Eglise enseignante*; la seconde, *l'Eglise enseignée*.

L'Eglise enseignante est composée des successeurs des apôtres, des évêques de l'univers catholique, ayant à leur tête le successeur de Pierre, le Pape.

C'est aux apôtres et à leurs successeurs, c'est à l'Eglise enseignante que Jésus-Christ ordonne de prêcher l'Evangile à tous les hommes. *Allez dans le monde entier, dit-il, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné.* (S. Marc XVI.)

Qu'est-ce que l'Evangile? Vous le savez, c'est tout ce que Jésus-Christ a enseigné, tout ce qu'il a commandé, tout ce qu'il a établi pour notre salut. L'Evangile, en un mot, c'est la religion de Jésus-Christ. En d'autres termes, il dit donc aux apôtres : Prêchez ma religion à tous les hommes. Celui qui l'acceptera sera sauvé; celui qui ne voudra pas l'accepter sera condamné.

Or, en donnant à son Eglise l'ordre formel de prêcher l'Evangile et d'enseigner sa religion dans le monde entier, il est évident qu'il impose à tous les hommes l'obligation de lui obéir.

Cette obligation est si rigoureuse qu'il prononce d'avance la condamnation contre ceux qui ne voudraient pas obéir à l'enseignement de son Eglise. Celui qui acceptera la religion, dit-il, que je vous ordonne de prêcher dans le monde entier, sera sauvé; celui qui ne voudra pas l'embrasser, sera condamné.

N'est-ce pas la même vérité que nous enseigne le Sauveur quand il nous ordonne de considérer comme un païen et un publicain quiconque ne voudra pas obéir à l'Eglise? *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, considérez-le comme un païen et un publicain.* (S. Math. XVIII.)

Or, point de salut pour les païens coupables qui ferment volontairement et obstinément les yeux à la vérité; point de salut pour les pécheurs publics

pendant qu'ils ne veulent pas sincèrement se réconcilier avec Dieu; donc point de salut pour qui-conque ne veut pas obéir à l'Eglise.

Remarquez bien que nous devons croire, sans aucune exception, tout ce que l'Eglise enseigne. Gardez-vous bien de penser que vous puissiez vous contenter de croire les articles de foi, les dogmes proprement dits, c'est-à-dire les vérités définies par un jugement solennel de l'Eglise, et dont le rejet opiniâtre constitue le crime d'hérésie. Non, certainement non. C'est pour nous une obligation rigoureuse de croire, sans aucune exception, tout ce que l'Eglise enseigne.

Considérez attentivement ces paroles que Jésus-Christ adresse aux apôtres : *Prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné.* D'après ces paroles, quelles sont les limites de notre foi ? Qu'est-ce que nous sommes obligés de croire ? Qu'est-ce que Jésus-Christ nous ordonne de croire ? Evidemment tout ce qu'il ordonne à son Eglise de prêcher et d'enseigner. Or, qu'est-ce qu'il ordonne aux apôtres et à leurs successeurs d'enseigner ? Vous l'avez entendu, l'Evangile, rien que l'Evangile, mais tout l'Evangile; en d'autres termes, sa religion, rien que sa religion, mais toute sa religion.

Or, il est certain que toutes les vérités contenues dans l'Evangile, et que l'Eglise, par conséquent, a reçu l'ordre de nous enseigner, il est certain, disons-

nous, que ces vérités ne sont pas encore toutes des articles de foi proprement dits. Ainsi, l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est un point de l'Evangile, et cependant ce n'est qu'en 1854 que cette vérité est devenue un dogme. L'infailibilité du Pape est certainement une vérité contenue dans l'Evangile, et néanmoins elle n'a été définie qu'en 1870, par le concile du Vatican.

Vous devez conclure que ce serait une illusion et une erreur de penser qu'un catholique peut se contenter de croire les articles de foi proprement dits, soit les vérités définies par un jugement solennel de l'Eglise.

Ecoutez comment Sa Sainteté Léon XIII expose les limites de l'obéissance due à l'Eglise :

1^o *Lorsqu'on trace les limites de l'obéissance due aux pasteurs des âmes, et surtout au Pontife Romain, il ne faut pas penser qu'elle renferme seulement les dogmes auxquels l'intelligence doit adhérer, et dont le rejet opiniâtre constitue le crime d'hérésie.*

2^o *Il ne suffirait même pas de donner un sincère et ferme assentiment aux doctrines qui, sans avoir été jamais définies par aucun jugement solennel de l'Eglise, sont cependant proposées à notre foi par son magistère ordinaire et universel, comme étant divinement révélées, et qui, d'après le concile du Vatican doivent être crues de foi catholique et divine.*

3^o *Il faut, en outre, que les chrétiens considèrent*

comme un devoir de se laisser régir, gouverner et guider par l'autorité des évêques, et surtout par celle du Siège apostolique. (Encycl. Sapientiæ christianæ).

II

Nous devons faire tout ce que l'Eglise commande.

Nous devons croire, sans aucune exception, tout ce que l'Eglise enseigne. Cela ne suffit pas. Si nous voulons être loyalement des enfants de l'Eglise catholique et sauver notre âme, nous devons aussi faire ce qu'elle commande. Rien de plus naturel, ni de plus raisonnable.

L'Eglise est une société, une société fondée par Jésus-Christ pour la sanctification et le bonheur éternel des hommes.

Qu'est-ce qu'une société ? C'est une agrégation d'hommes qui, mettant en commun leurs forces individuelles, se réunissent pour atteindre une fin commune et déterminée. Dans toute société, il y a donc quatre éléments : Une agrégation d'hommes — Union morale entre eux — Une fin commune qu'ils se proposent d'atteindre — Les moyens pour y arriver.

L'Eglise est une société humaine, parce qu'elle est fondée pour les hommes et qu'elle est composée d'hommes. En même temps, c'est aussi une société surnaturelle, d'abord dans son origine : elle n'a pas été fondée par les hommes, mais par Jésus-Christ,

au prix de son sang. Elle est surnaturelle dans sa fin : elle est fondée pour la sanctification et le salut des hommes. Elle est surnaturelle aussi dans les principaux moyens dont elle dispose pour atteindre sa fin : ces principaux moyens sont la doctrine et les sacrements de Jésus-Christ.

L'Eglise est une société nécessaire. C'est la seule que Jésus-Christ ait fondée pour notre salut; c'est la seule société dont tous les hommes, sans exception, soient tenus absolument de faire partie pour sauver leur âme.

Eh bien, maintenant, si Nous vous demandons : Ne voulez-vous pas être tous catholiques ? Ne voulez-vous pas être tous des membres de cette société divine et universelle que nous appelons l'Eglise catholique ? Si Nous vous posons cette question, vous répondez certainement tous : Oui, nous sommes, et nous voulons rester catholiques.

Tirons quelques conclusions.

1. N'est-il pas vrai que, lorsque vous êtes dans une société, la logique et la raison vous font un devoir d'en observer les lois ? Evidemment, personne ne pourrait en douter. Un homme loyal ne reste pas dans une société dont il ne veut pas observer les lois.

Supposons qu'un membre d'une société vinicole dont vous faites aussi partie, refusât de fournir du vin, ou qu'au lieu de donner du vin, il ne voulût

donner que de l'eau. Que penseriez-vous de cette conduite ? Ce serait ridicule, n'est-ce pas vrai ? Vous lui diriez certainement : Si vous ne voulez pas observer les statuts de la société, retirez-vous. Et vous auriez parfaitement raison. C'est absurde de vouloir faire partie d'une société et de ne pas vouloir en observer les lois. Voilà précisément la conduite inconséquente de tous ceux qui veulent être catholiques et ne veulent pas obéir aux lois de l'Eglise.

2. Est-on forcé de rester dans une société ? Certainement non. Le canton du Valais est une société dont vous faites partie. Etes-vous forcé de rester dans cette société ? Non. Si le Valais ne vous plaît pas, vous êtes libre de le quitter, et d'aller vous établir ailleurs. Mais pendant que vous serez dans cette société qu'on appelle le canton du Valais, la raison vous fait un devoir d'en observer les lois.

Etes-vous forcé de rester dans l'Eglise catholique ? Non. Quoique Dieu nous ait tous créés pour le ciel, et que le premier de nos devoirs soit d'embrasser la religion catholique, la seule que Dieu a établie pour nous sauver, cependant, comme personne n'est forcé d'aller au ciel, personne non plus n'est forcé de rester dans l'Eglise catholique. Si cette Eglise ne vous plaît pas, vous êtes libre, physiquement, d'en sortir. Faites - vous païen, juif, protestant, tout ce que vous voudrez. Encore une fois, vous êtes libre physiquement. Mais si vous voulez loyalement

faire partie de l'Eglise catholique, la logique et la raison vous font un devoir d'en observer les lois.

3. Vous n'êtes pas forcé de rester dans une société : si vous en sortez, vous perdez naturellement les droits et les avantages dont jouissent ses membres. Vous entrez dans une société qui a son drapeau et ses insignes. Les statuts veulent que les membres assistent officiellement, avec le drapeau, à la sépulture de chaque sociétaire. Depuis plusieurs années, on ne vous voit plus aux réunions, vous ne payez plus vos cotisations : votre nom est rayé du catalogue. Les membres de cette société, à laquelle vous avez renoncé librement et volontairement, seront-ils obligés, auront-ils le devoir d'assister à votre sépulture avec leur drapeau ? Evidemment non.

Or, ce devoir, cette obligation, que ni la logique ni la raison ne vous permettent d'imposer aux autres sociétés, de quel droit l'imposerait-on à l'Eglise catholique ?

Vous avez été élevé dans la religion catholique ; mais malheureusement des fréquentations perfides et des lectures immorales ont corrompu votre cœur et affaibli insensiblement votre foi. Vous ne voulez plus entendre parler de religion. Dans votre dernière maladie, vous repoussez le prêtre qui veut vous parler de votre salut et vous offrir le secours des sacrements ; vous mourez dans l'impénitence avec le blasphème sur les lèvres. L'Eglise, cette société

à laquelle vous avez renoncé volontairement, sera-t-elle obligée de prêter, pour votre sépulture, le concours de ses ministres et de sa liturgie ? Certainement non. Ce serait une ridicule et absurde injustice de lui imposer une telle obligation.

4. Si l'on ne peut raisonnablement prétendre aux droits et aux avantages d'une société dans laquelle on était entré, mais dont on ne fait plus partie, il serait encore plus absurde de revendiquer les droits et les avantages d'une société dont on n'a jamais fait partie.

Pour qui est-il le drapeau d'une société ? Evidemment, pour la société et ses membres.

Une société a-t-elle l'obligation et le devoir de prêter son drapeau pour la sépulture d'un homme qui ne lui a jamais appartenu ? Evidemment non.

Eh bien, pour qui sont-elles nos églises et nos cloches ? Evidemment, pour la religion catholique et ses enfants. Comme le prêtre est une personne sacrée, destinée tout spécialement au culte catholique, ainsi nos églises et nos cloches sont des choses sacrées, destinées tout spécialement au culte catholique par la bénédiction et la consécration solennelles de l'évêque.

L'Eglise catholique peut-elle prêter ses autels et ses cloches pour la sépulture de ceux qui n'ont jamais été ses enfants ? Evidemment non. Imposer cette obligation à l'Eglise, c'est tout simplement la

logique de la force et des passions, mais ce ne sera jamais la logique du droit et de la raison.

III

**Nous devons condamner tout
ce que l'Eglise condamne.**

L'obéissance due à l'Eglise nous fait un devoir de croire tout ce qu'elle enseigne, et de faire tout ce qu'elle commande ; c'est ce que Nous avons dit jusqu'ici.

Nous voulons ajouter que cette obéissance nous fait aussi un devoir de condamner tout ce que l'Eglise condamne.

Si vous voulez réfléchir un peu, vous n'aurez pas de peine à vous convaincre que ce troisième point découle nécessairement des deux autres. L'Eglise est chargée par Jésus-Christ d'enseigner à tous les hommes l'Evangile, soit sa religion, rien que sa religion, mais toute sa religion (S. Marc, XVI.). Donc elle doit nécessairement condamner toutes les erreurs contraires à cette religion.

Deux et deux font quatre, n'est-il pas vrai ? C'est absolument certain. Si vous dites le contraire, vous êtes nécessairement dans l'erreur. Que vous disiez : deux et deux font cinq, ou deux et deux font sept, ou deux et deux font douze, peu importe. Du moment que vous ne dites pas que deux et deux font

quatre, vous êtes dans l'erreur, et la raison m'ordonne de vous condamner.

Eh bien, la vérité que l'Eglise enseigne est aussi certaine que deux et deux font quatre. Ce que l'Eglise enseigne, c'est l'Evangile, rien que l'Evangile ; c'est la doctrine que Jésus-Christ lui-même a enseignée. Aussi le Fils de Dieu nous dit formellement que lorsque nous écoutons l'Eglise, c'est lui-même que nous écoutons ; et lorsque nous méprisons l'enseignement de l'Eglise, c'est lui-même que nous méprisons (s. Luc, X.). Et comme la raison m'ordonne de condamner quiconque ne dit pas que deux et deux font quatre, ainsi l'Eglise a le devoir de condamner les erreurs contraires à la vérité qu'elle est chargée de nous enseigner.

L'erreur, c'est la négation, la violation des droits de la vérité, comme le vol est la violation des droits de la propriété. Eh bien, que faites-vous quand un voisin déplace une limite dans un champ et vous vole quelques mètres de terrain ? Vous adressez une plainte au représentant de la justice, et le violeur de vos droits est condamné. Rien de plus juste, dites-vous : il faut respecter la propriété de chacun. Et la vérité que le Fils de Dieu est venu nous enseigner au prix de tant de fatigues et de privations, cette vérité qui nous dit à tous ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour aller au ciel, cette vérité n'est-elle pas beau-

coup plus précieuse que quelques mètres de terrain ? Vous condamnez et vous devez condamner le vol pour protéger la propriété. Ainsi, l'Eglise doit condamner l'erreur pour protéger et sauvegarder la vérité.

Ne nous faisons donc pas illusion ; comme c'est pour nous un devoir de croire tout ce que l'Eglise enseigne, et de faire tout ce qu'elle commande, c'est aussi pour nous un devoir de condamner, sans aucune exception, tout ce que l'Eglise condamne.

En finissant, Nous tenons à vous rappeler encore ces paroles de Sa Sainteté Léon XIII : **Il faut que les chrétiens considèrent comme un devoir de se laisser régir, gouverner et guider par l'autorité des évêques, et surtout par celle du Siège apostolique.** (Encycl. Sapiientiæ christianæ).

Suivons toujours les enseignements du Vicaire de Jésus-Christ, et nous serons toujours heureux.

Que la paix de Notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous.

Sion, le 24 janvier 1898.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion,



HORS DE L'EGLISE CATHOLIQUE POINT DE SALUT

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Hors de l'Eglise catholique, point de salut. Voilà un dogme que l'on a souvent attaqué. Et cependant, c'est une vérité, absolument certaine et incontestable : l'Eglise l'a proclamée solennellement plus d'une fois.

Combien d'Eglises Jésus-Christ a-t-il fondées ? Une seule. Pourquoi l'a-t-il fondée ? Pour sauver les hommes. Or, nous croyons, nous catholiques, et nous prouvons aussi, d'une manière péremptoire, que l'Eglise catholique est précisément celle que Jésus-Christ a fondée. Voilà pourquoi nous disons : Hors de l'Eglise catholique point de salut.

Savez-vous pourquoi la doctrine catholique paraît quelquefois odieuse ? C'est parce qu'on ne la com-

prend pas; et souvent, parce qu'on ne veut pas la comprendre.

Est-ce que peut-être nous disons que tous ceux qui s'appellent catholiques seront sauvés ? Non.

Est-ce que nous disons que ceux qui ne s'appellent pas catholiques seront damnés ? Non.

Pour être catholique aux yeux de Dieu, il ne suffit pas de porter le nom de catholique.

Pour être catholique aux yeux de Dieu, il n'est pas toujours nécessaire de porter le nom de catholique.

En d'autres termes : comme on peut être un honnête homme devant le monde, sans l'être devant Dieu, on peut aussi être catholique devant les hommes, sans l'être devant Dieu. Et l'on peut être catholique aux yeux de Dieu, sans l'être aux yeux des hommes.

Oui, il peut arriver que, sans porter le nom de catholique, sans être catholique devant les hommes, on le soit néanmoins aux yeux de Dieu et que l'on fasse partie de l'Eglise fondée par Jésus-Christ pour sauver les hommes. Comme dit si bien la Théologie, on peut appartenir à l'âme sans appartenir au corps de l'Eglise.

Quels que soient votre nom et votre religion, aux yeux des hommes, pourvu que vous soyez sincères et de bonne foi, pourvu que vous n'ayez aucun doute sur la vérité de votre religion, vous pouvez être catholiques devant Dieu. Vous pouvez appar-

tenir à l'âme, sans appartenir au corps de l'Eglise de Jésus-Christ.

Quelques exemples feront mieux comprendre cette importante vérité.

Supposons d'abord un homme qui est né et a été élevé dans la religion catholique. Mais de mauvaises lectures, des fréquentations perfides, et surtout les passions honteuses ont altéré sa foi en corrompant son cœur. Il y a dans notre religion certaines vérités qu'il ne veut plus croire. La divinité de la confession, l'éternité de l'enfer, l'infailibilité du Pape, etc., il ne faut plus lui en parler.

Cet homme que tout le monde croit et appelle catholique, est-il réellement catholique devant Dieu ? Non. Niez, en pleine connaissance de cause, sciemment et obstinément un seul dogme, une seule vérité définie solennellement par l'Eglise, vous cessez d'être catholiques aux yeux de Dieu.

Supposez un enfant qui est né dans le protestantisme. Aux yeux des hommes, il est protestant comme ceux qui lui ont donné le jour. Si cet enfant reçoit valablement le baptême, il devient catholique devant Dieu. S'il meurt, il sera certainement sauvé; peut-être parce qu'il est protestant ? Non, mais parce que, aux yeux de Dieu, il est catholique. Sans appartenir au corps, il appartient à l'âme de l'Eglise.

Supposons maintenant un adulte, un homme de trente ans, si vous voulez. Il a été baptisé valide-

ment et élevé dans le protestantisme. Il est peut-être plein de préjugés contre notre religion. Mais enfin, il est de bonne foi, il croit réellement être dans la vérité. Il remplit ses devoirs et obéit fidèlement à la voix de sa conscience. S'il connaissait la vérité, il serait certainement disposé à l'embrasser. Cet homme que tout le monde considère comme un protestant, est-il réellement protestant ? Aux yeux des hommes, oui; mais aux yeux de Dieu, il peut certainement être catholique. S'il n'appartient pas au corps, il peut appartenir à l'âme de l'Eglise. Si cet homme évite le péché mortel, ou si, lorsque la conscience lui reproche d'avoir péché gravement, il se réconcilie avec Dieu par un acte de contrition parfaite, il sera sauvé, parce qu'aux yeux de Dieu c'est un enfant de l'Eglise catholique.

Supposez, par contre, un protestant qui a des doutes sérieux sur sa religion, mais qui ne veut pas rechercher la vérité; ou, peut-être, un homme qui sait fort bien qu'il est dans l'erreur; mais, arrêté par les préjugés et par le respect humain, il ne veut pas quitter l'erreur pour embrasser la vérité. Cet homme peut-il être catholique devant Dieu ? Il est de mauvaise foi; il repousse volontairement la vérité; il vit et veut rester obstinément dans l'erreur; il n'appartient ni au corps, ni à l'âme de l'Eglise. Point de salut pour lui, pendant qu'il ne veut pas embrasser la vérité.

En résumé, quand nous disons : Hors de l'Eglise catholique, point de salut, nous disons : Point de salut pour ceux qui savent que l'Eglise catholique est l'Eglise fondée par Jésus-Christ pour sauver les hommes, et néanmoins ne veulent pas y entrer. Point de salut pour ceux qui ont des doutes sérieux sur leur religion, et ne veulent pas rechercher la vérité. En un mot, point de salut pour quiconque *veut obstinément* vivre et mourir dans l'erreur.

Qu'y a-t-il de plus raisonnable ? Serait-ce de l'intolérance de soutenir que l'erreur ne peut plaire à Dieu ?

Jésus-Christ est venu nous apporter une religion, et nous croirions pouvoir lui plaire et sauver notre âme en repoussant cette religion pour vivre dans l'erreur !

Hors de l'Eglise catholique, point de salut. En purgatoire et au ciel, il n'y a que des catholiques.

Ceux qui sont dans l'éternité et qui ont porté sur la terre le nom de catholiques, ne sont pas tous au ciel ou en purgatoire.

Ceux qui sont au ciel ou en purgatoire, n'étaient pas tous catholiques, aux yeux des hommes, au moment de la mort.

Tous ceux qui sont au ciel ou en purgatoire, étaient certainement catholiques, au moins aux yeux de Dieu, au moment de la mort.

Ecoutez, nos très chers Frères, comment Sa Sain-

teté Pie IX affirme et expose la vérité dont nous parlons :

« Et ici, Fils chéris et vénérables Frères, Nous
« devons rappeler de nouveau et blâmer l'erreur
« considérable où sont malheureusement tombés quel-
« ques catholiques. Ils croient en effet qu'on peut
« parvenir à l'éternelle vie en vivant dans l'erreur,
« dans l'éloignement de la vraie foi et de l'unité
« catholique. Cela est péremptoirement contraire à
« la doctrine catholique. Nous le savons et vous le
« savez, ceux qui ignorent invinciblement notre re-
« ligion sainte, qui observent avec soin la loi natu-
« relle et ses préceptes, gravés par Dieu dans le
« cœur de tous, qui sont disposés à obéir au Seigneur,
« et qui mènent une vie honorable et juste, peuvent,
« avec l'aide de la lumière et de la grâce divine,
« acquérir la vie éternelle; car Dieu voit parfaite-
« ment, il scrute, il connaît les esprits, les âmes,
« les pensées, les habitudes de tous, et dans sa bonté
« suprême, dans son infinie clémence, il ne permet
« point qu'on souffre les châtiments éternels, sans
« être coupable de quelque faute volontaire. Mais
« nous connaissons parfaitement aussi ce dogme
« catholique : qu'en dehors de l'Eglise on ne peut
« se sauver, qu'il est impossible d'obtenir le salut
« éternel en se montrant rebelle à l'autorité et aux
« décisions de cette Eglise, en demeurant opiniâtre-
« ment séparé de son unité et de la communion du

« Pontife romain, successeur de Pierre, à qui a été
« confiée par le Sauveur la garde de la vigne. »
(Encyclique : *Quanto conficiamur*, du 10 août 1863.)

Maintenant, interrogeons le Fils de Dieu, et demandons-lui si l'on peut se sauver en dehors de l'Eglise qu'il a fondée.

Quelques instants avant de remonter au ciel, il dit à ses apôtres : *Allez dans l'univers entier, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné.* (S. Marc, XVI.)

Jésus-Christ donne aux apôtres l'ordre de prêcher l'Evangile dans le monde entier. Qu'est-ce que cet Evangile ? Cet Evangile, c'est tout ce que le Fils de Dieu lui-même a enseigné, c'est tout ce qu'il a commandé, tout ce qu'il a établi pour le salut des hommes. Cet Evangile, en un mot, c'est la religion de Jésus-Christ. Et son Eglise, c'est la société de ceux qui croient et professent sa religion.

En d'autres termes, Jésus-Christ dit donc aux apôtres : Allez dans le monde entier, prêchez et enseignez ma religion à tous les hommes. Celui qui l'acceptera, sera sauvé. Celui qui ne voudra pas l'accepter, sera condamné. Donc, en dehors de la religion de Jésus-Christ, point de salut.

Or, la religion de Jésus-Christ, c'est celle que croit et professe, dans son intégrité, l'Eglise catholique. Donc, en dehors de l'Eglise catholique, point de salut.

Après le Sauveur, consultons ses apôtres. Après son dernier séjour en Galatie, saint Paul se retira à Ephèse. Il y apprend bientôt la douloureuse nouvelle que des hérétiques cherchent à répandre des erreurs en Galatie, et travaillent, pour me servir de ses paroles, à *renverser l'Evangile de Jésus-Christ*. Saint Paul écrit aux Galates, pour les engager à rester fidèles à l'Evangile qu'il leur a annoncé lui-même.

Il leur dit : *Quand nous vous annoncerions nous-mêmes, ou quand un ange du ciel vous annoncerait un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème.*

Je vous l'ai dit, et je vous le dis encore une fois : Si quelqu'un vous annonce un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. (Ep. aux Gal. I.)

Ces paroles sont claires et catégoriques. Point de salut en dehors de l'Evangile que les apôtres ont prêché. Or, cet Evangile, c'est évidemment celui que le Sauveur a ordonné aux apôtres de prêcher dans le monde entier. Cet Evangile, personne ne le contestera, c'est la religion de Jésus-Christ.

Donc, en dehors de cet Evangile, en dehors de cette religion, point de salut. Or, cet Evangile, c'est celui que croit et professe, dans toute sa pureté, l'Eglise catholique. Donc, en dehors de l'Eglise catholique, point de salut.

N'oubliez pas, nos très chers Frères, que vous avez

le bonheur d'être des enfants de l'Eglise catholique. Nous ne pourrons jamais assez témoigner notre reconnaissance à Dieu pour cette immense faveur. Prouvons surtout notre reconnaissance en nous montrant, toujours et partout, sans peur et sans respect humain, des enfants soumis de l'Eglise catholique. Alors, nous pourrons, dans le ciel, témoigner à Dieu notre amour et notre reconnaissance pendant toute l'éternité. Amen.

Que la vérité et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous.

Sion, le 16 janvier 1899.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion.



LES MARIAGES MIXTES

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le premier devoir d'un évêque est de travailler à la conservation de la foi dans son diocèse. Sans cette vertu que Dieu nous a donnée dans le baptême, impossible d'aller au ciel.

Nous vous avons déjà signalé quelques-uns des dangers qui peuvent affaiblir votre foi et menacer votre bonheur. Nous vous avons parlé, entre autres, de la propagande protestante. Que l'on cherche à répandre parmi nos populations catholiques des brochures, des almanachs, des journaux et des publications où notre religion est attaquée, c'est là un fait connu et absolument certain. Il n'y a que des aveugles et des hommes de mauvaise foi qui puissent le nier. Autant de stations de montagne, où les

étrangers affluent en été, autant de témoins et de preuves de cette propagande infâme et déloyale que font, en Valais, les émissaires de l'erreur et de l'hérésie.

Et ce pamphlet qui a paru, à Lausanne, il y a quelques mois, et que l'on adresse gratis à nos familles valaisannes, cet *Appel pressant à nos Frères catholiques*, n'est-ce pas encore un engin et une preuve de la propagande protestante ? Ecoutez les premières lignes de ce libelle : « Les lecteurs de ce « livre s'apercevront dès les premières pages que « le but principal que l'auteur a en vue, c'est de « démontrer aux catholiques romains les erreurs « pernicieuses de leur Eglise, et de les conjurer d'y « renoncer et de devenir chrétiens dans la vraie « force de ce terme, en se transformant en membres « zélés et fidèles d'une Eglise évangélique. » La tradition, la confession, le culte des saints, le purgatoire, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la primauté et l'infaillibilité du Pape, etc., ce sont autant de dogmes que l'auteur attaque et essaie de démolir. C'est un tissu de blasphèmes et de calomnies contre l'Eglise catholique.

Il est superflu d'ajouter que la lecture de ce libelle est rigoureusement interdite aux catholiques.

Et comment pourrions-nous passer sous silence l'*Histoire de la nation suisse* qui se publie en ce moment à Lausanne ? L'auteur de cette publication

est M. B. van Muyden. Quinze livraisons ont déjà paru.

Cette *Histoire* est le produit de la haine aveugle et fanatique du protestantisme contre l'Eglise catholique. L'auteur ne se contente pas d'attaquer les dogmes de notre religion, comme la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la primauté et l'infaillibilité du Pape, la confession, l'institution divine des sacrements, etc.; le principal objet de sa haine, c'est surtout le clergé catholique.

Et il y aurait des catholiques qui donneraient leur argent pour faire outrager notre religion et son chef auguste! Des enfants qui paieraient pour faire insulter leur père!

A propos de cette *Histoire de la nation suisse*, par M. B. van Muyden, Nous statuons ce qui suit :

1. Il est interdit, sous peine de péché, à tous les fidèles du diocèse de Sion, de l'acheter, de la lire, et même de la garder chez eux.

2. Il est interdit surtout, également sous peine de péché, de vendre cet ouvrage, de le répandre ou de le prêter.

3. Ceux qui croiraient avoir des raisons graves de lire cette *Histoire*, devront Nous en demander la permission. Inutile de faire des démarches sans motif sérieux.

Toutefois, cette propagande qui se fait en Valais ne doit pas trop vous étonner. Ce n'est pas le seul

pays qui attire l'attention des apôtres de l'erreur. Dans plusieurs départements de la France, et, nous pourrions presque dire, surtout en Savoie, en Espagne, en Italie, en Autriche, et surtout en Tyrol ; au Tessin et ailleurs, on peut constater le même travail, le même acharnement et la même perfidie. A Rome même, cette propagande a pris de telles proportions que Sa Sainteté Léon XIII a cru nécessaire d'ériger canoniquement l'œuvre de la préservation de la foi contre la propagande protestante. C'est Monseigneur Justin Adami, évêque de Césarée du Pont, qui est à la tête de cette œuvre.

Les brochures, les journaux et les almanachs ne sont pas les seuls moyens dont se servent nos ennemis pour attaquer notre religion. Nous vous l'avons déjà dit, les bibliothèques ouvertes par des protestants dans des paroisses catholiques ; les écoles protestantes où l'on cherche à attirer les enfants catholiques ; les sociétés de tempérance et autres fondées ou dirigées par des protestants dans des localités catholiques : ce sont là autant de moyens de propagande, c'est-à-dire autant de moyens dont on se sert pour attaquer et démolir notre foi. Oui, c'est un fait prouvé par l'expérience, un fait évident et palpable que dans les centres catholiques, les apôtres protestants de la tempérance ne sont, le plus souvent, que des apôtres de la propagande protestante.

Cette propagande indigne et déloyale qui se fait dans le diocèse de Sion, Nous la condamnons ; Nous la dénonçons à l'indignation des catholiques valaisans. Nous faisons un devoir rigoureux à tous les fidèles qui auraient des brochures, des journaux, des almanachs ou des livres provenant de ces sectaires, de les remettre à Messieurs les curés.

Nous devons donc vous rappeler :

1. que vous ne pouvez, sans péché, soutenir, d'une manière quelconque, les sociétés de tempérance, ou autres, fondées ou dirigées par des protestants ;

2. que les parents ne peuvent, sans péché, envoyer leurs enfants dans des pensionnats ou dans des écoles qui ne sont pas catholiques ;

3. que vous ne pouvez, sans péché, vous abonner à des bibliothèques protestantes ;

4. que vous ne pouvez, sans péché, lire habituellement des publications ou des journaux protestants. Par conséquent, vous ne pouvez pas non plus, sans péché, vous y abonner et donner votre argent pour les soutenir. Comme le dit avec tant de justesse et de vérité Son Eminence le cardinal Parocchi, *la lecture des journaux protestants est un empoisonnement lent*. Ce poison ne tue pas la foi d'un seul coup, mais graduellement et insensiblement. On ne saurait mieux dire, c'est un empoisonnement lent.

5. Nous ajouterons : N'oubliez pas que les mariages mixtes sont un grand danger pour la foi des

époux catholiques et pour l'éducation religieuse et le salut de leurs enfants. L'Eglise catholique a toujours condamné et rigoureusement interdit ces unions.

Toutefois, quoique Nous venions vous parler contre les mariages mixtes, quoique nous venions dire surtout aux parents : Veillez et priez afin que vos enfants ne fassent jamais des mariages mixtes ; — n'allez pas conclure que Nous n'aimons pas les protestants. Rachetés, comme nous, au prix du sang de Jésus-Christ, ils sont nos frères et nous les aimons sincèrement comme tous les hommes. Néanmoins, n'oubliez pas que c'est pour votre évêque un devoir de vous signaler les dangers qui pourraient menacer votre foi.

I

Que pense l'Eglise des mariages mixtes ?

D'abord qu'appelle-t-on mariages mixtes ? On appelle ainsi les mariages contractés entre des chrétiens qui appartiennent à des cultes différents. (Lettre des Evêques suisses sur le mariage). En particulier, on appelle mariages mixtes les mariages contractés entre catholiques et hérétiques, p. ex. entre catholiques et protestants.

Bien persuadée que ces mariages sont ordinairement un malheur pour ses enfants, l'Eglise catho-

lique. notre mère, les a toujours condamnés et rigoureusement interdits.

Le concile général de Chalcédoine, en 451, interdit formellement tout mariage avec les hérétiques, les juifs et les païens, à moins, toutefois, qu'ils ne promettent d'embrasser la religion catholique. (Act. 15, can. 14.)

Déjà au commencement du IV^e siècle, le concile d'Elvire, en Espagne, et en 372, le concile de Laodicée avaient catégoriquement condamné et interdit les mariages mixtes.

Cette défense rigoureuse de l'Eglise fut souvent renouvelée dans le cours des siècles et rappelée aux fidèles, chaque fois que les circonstances le demandaient. Les Papes ne cessèrent de déclarer solennellement que les mariages mixtes sont *contraires aux lois de l'Eglise* (Clément XI, le 25 juin 1706), que *l'Eglise les a toujours condamnés et interdits*. (Benoît XIV, le 4 novembre 1741.)

Le grand Pape qui gouverne actuellement l'Eglise, le savant Léon XIII, a déjà condamné les mariages mixtes, la deuxième année de son pontificat, dans son encyclique du 10 février 1880.

En 1893, dans sa lettre aux Evêques de Hongrie, il rappelle aux pasteurs des âmes qu'ils doivent faire tous leurs efforts pour détourner les fidèles des mariages mixtes. Ecoutez ses paroles : « Au reste, pour éviter beaucoup de maux, il est très im-

portant que les prêtres ayant charge d'âmes ne cessent d'avertir le peuple d'éviter autant que possible les mariages contractés avec quelqu'un qui n'est pas catholique. Que les fidèles comprennent bien et retiennent qu'il faut avoir d'autant plus horreur de ces sortes de mariages. que l'Eglise a toujours détestés, qu'ils donnent occasion, comme Nous l'avons enseigné ailleurs (Encyclique sur le mariage chrétien du 10 février 1880), à une société défendue et à la communication des choses sacrées ; qu'ils créent un péril pour la religion du conjoint catholique ; qu'ils sont un obstacle à la bonne éducation des enfants et que très souvent ils conduisent les esprits à considérer toutes les religions comme égales et à ne faire plus la distinction du vrai et du faux. » (Lettre encyclique de Sa Sainteté Léon XIII aux évêques de Hongrie, le 2 septembre 1893.)

II

Pourquoi l'Eglise a-t-elle toujours condamné et interdit les mariages mixtes ?

D'abord, remarquez bien que cette loi suppose et laisse déjà entrevoir les conséquences désastreuses des mariages mixtes. Est-ce que l'Eglise peut jamais condamner ce qui est bien ? Est-ce que l'Eglise, toujours dirigée et assistée par le Saint-Esprit, peut faire des lois contraires à notre bonheur ? Est-ce

que l'Eglise, que Jésus-Christ a chargée de nous dire à tous ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour nous sauver, pourrait condamner et interdire si rigoureusement les mariages mixtes, s'ils n'étaient pas réellement un danger pour le salut de ses enfants ? Non, l'Eglise ne peut, ni condamner le bien, ni approuver le mal. Quand l'Eglise condamne, c'est Dieu qui condamne; quand l'Eglise approuve, c'est Dieu qui approuve.

Mais, pourquoi donc l'Eglise a-t-elle toujours interdit les mariages mixtes ? Pour plusieurs raisons. Nous nous contenterons de vous en donner deux. Ces unions sont, d'abord, généralement un danger sérieux pour la foi et le bonheur éternel des époux catholiques; ensuite, elles sont un danger incontestable pour l'éducation religieuse et le salut des enfants.

La foi est certainement le bienfait le plus précieux que Dieu puisse accorder à l'homme. Sans la foi, impossible de plaire à Dieu, impossible de se sauver. Aussi l'Eglise catholique, qui est bien persuadée qu'elle est la seule véritable Eglise, la seule fondée par Jésus-Christ pour sauver les hommes, l'Eglise doit aussi signaler à ses enfants et éloigner d'eux autant que possible, tous les dangers qui pourraient affaiblir leur foi et menacer leur salut. Or, qui ne connaît cette vérité : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es ». Oui, l'expérience de

chaque jour le prouve d'une manière évidente, nous prenons facilement, et souvent même à notre insu, les idées et les habitudes des personnes que nous fréquentons. Plus ces personnes nous sont chères, plus nos relations sont intimes et fréquentes, plus facilement aussi nous adoptons leurs opinions et leurs principes.

Pères et mères, lorsque vous remarquez que l'un de vos enfants fréquente un jeune homme sans éducation et sans vertu, vous croyez sans doute de votre droit et de votre devoir de lui interdire cette fréquentation. Et pourquoi ? Parce que vous craignez que ces relations n'aient une influence fâcheuse sur votre enfant. Vous êtes certainement dans votre droit.

Or, n'est-il pas évident qu'un catholique qui contracte un mariage mixte sera toujours plus ou moins exposé à se relâcher dans l'accomplissement de ses devoirs et à tomber dans la tiédeur et l'indifférence religieuse ? Considérez bien qu'il n'est pas question ici simplement de deux personnes unies par des liens d'amitié et qui ne se voient peut-être que deux ou trois fois par semaine. Non, mais les époux se voient tous les jours, et, pour ainsi dire, tout le jour ; ils vivent d'une même vie, et cette vie commune se prolonge bien souvent pendant de longues années.

Représentez-vous une épouse catholique qui vient à l'église le dimanche, pendant que son mari va

au temple. Le curé a peut-être prouvé, ce jour-là, à ses paroissiens qu'il n'y a qu'une seule Eglise véritable, une seule Eglise qui puisse sauver les hommes et que c'est l'Eglise catholique ; ou bien il leur a rappelé la nécessité de la confession pour nous sauver quand nous avons le malheur de pécher mortellement. Que se diront-ils ces deux époux, quand ils se trouveront tête à tête, à la même table, pour partager le même dîner ? Croyez-vous que cette femme aura toujours le courage de faire régulièrement ses prières le matin et le soir ? Croyez-vous qu'elle aura longtemps le courage de fréquenter les sacrements quand elle entendra souvent répéter que la confession n'est qu'une invention des prêtres ?

Nous Nous trouvions un jour dans une famille dont la mère est catholique, tandis que le père et tous les enfants sont protestants. Le père avait pris l'engagement par écrit, d'élever tous ses enfants dans la religion catholique. Cette promesse, que deux témoins ont signée, il l'a trahie : ses enfants sont protestants. Comme je rappelais à la mère ses devoirs et que je cherchais à lui faire comprendre les fâcheuses conséquences de sa lâcheté, elle finit par me dire : Du reste, la religion protestante est aussi bonne que la nôtre. — S'il en est ainsi, lui répondîmes-Nous, faites-vous décidément protestante, et toute difficulté tombera. — La réponse de cette mère n'est-elle pas l'expression fidèle de l'indiffé-

rence religieuse ? Combien de mariages mixtes qui portent malheureusement les mêmes fruits et sont autant de pépinières d'apostats !

Est-il nécessaire maintenant de vous prouver que ces mariages sont un danger pour l'éducation religieuse et le salut des enfants ?

Qui ne sait les difficultés et les dangers que rencontre partout l'éducation religieuse des enfants ? Les parents les plus sincèrement catholiques ont souvent, malgré leurs prières, leur vigilance et leur exemple, beaucoup de peine à préserver leurs enfants du péché et à les habituer à l'accomplissement fidèle de leurs devoirs religieux. Que deviendra donc, dans les mariages mixtes, l'éducation religieuse des enfants ? Pour mieux vous en rendre compte, considérez bien que ce ne sont pas les plus fervents catholiques qui contractent des unions de ce genre. L'expérience prouve, au contraire, que l'une des principales causes de ces mariages, c'est précisément l'affaiblissement de la foi et l'indifférence religieuse.

Mais enfin, supposons, si vous voulez, que la mère soit une vaillante chrétienne, un modèle de vertu, qu'elle résiste à tous les dangers et qu'elle travaille courageusement à élever ses enfants dans la religion catholique. La présence même et l'exemple d'un père hostile à notre religion, ne viendront-ils pas chaque jour paralyser les efforts de la mère et entraver l'éducation religieuse des enfants ? Allez

donc habituer les enfants à la prière, habituez-les à aller à la messe et à fréquenter les sacrements, quand ils voient leur père violer ouvertement les lois de l'Eglise, et qu'ils l'entendent peut-être à tout propos traiter de superstition et de fanatisme les plus saintes pratiques de notre religion.

Ensuite, quels que soient son courage et sa vertu, cette mère n'est pas invulnérable et encore moins immortelle. Elle peut tomber malade, elle peut être emportée par la mort. Et alors que deviendront ses enfants ? Représentez-vous à son lit de mort une mère catholique qui laisse plusieurs enfants dont l'éducation religieuse sera à la merci d'un père protestant. Quelle tristesse, quel chagrin, quelle douleur pour cette mère, si la foi n'est pas entièrement éteinte en son âme ! Le père, devenu veuf, peut marier une protestante. Et l'expérience prouve que ce cas se présente assez souvent. Que deviendront ses chers enfants ? Quel danger pour leur éducation religieuse et leur salut ! Comprenez-vous les regrets, les remords qui doivent torturer cette mère en pensant à l'avenir de ses enfants et au jugement de Dieu !

Supposons, si vous voulez, que le père soit catholique et la mère protestante. Le danger est encore plus grand. C'est la mère, incontestablement, qui a le principal rôle dans l'éducation. A moins qu'elle n'ait l'intention de se faire catholique, croyez-vous

que cette mère habituera sérieusement ses enfants à réciter des prières qu'elle ne connaît pas elle-même ? Croyez-vous qu'elle consentira à enseigner loyalement à ses enfants une religion qu'elle considère peut-être elle-même comme un tissu d'erreurs et de superstitions ? Du reste, ou cette mère croit la religion catholique fausse, ou elle la croit vraie. Si elle la croit fausse, comment sa conscience peut-elle lui permettre de l'enseigner à ses enfants ? Si elle la croit vraie, pourquoi donc ne l'embrasserait-elle pas aussi elle-même ?

Mais pourquoi démontrer une vérité visible et palpable ? Ouvrez les yeux, et regardez autour de vous les fruits des mariages mixtes, consultez les statistiques, et vous n'aurez pas de peine à vous convaincre que ces mariages sont un danger incontestable soit pour la foi des époux catholiques, soit pour l'éducation religieuse des enfants.

D'après une récente statistique, dans le pays de Bade, sur 7721 mariages mixtes *dont la femme est catholique*, il n'y en a que 2758 dont les enfants sont élevés dans la religion catholique. Notez bien ce résultat effrayant : sur 7721 mariages mixtes, seulement 2758 dont les enfants sont catholiques ! Et cependant il n'est question ici que des mariages dont la femme est catholique. Quelle sera donc l'éducation des enfants quand la mère n'est pas catholique !

En Prusse, en 1891, les mariages mixtes ont donné au protestantisme 47,342 enfants de plus qu'au catholicisme. Remarquez bien ce chiffre. Tous les enfants, sans exception, tous les enfants, issus de ces mariages, devraient être catholiques. Et cependant, dans une seule année, en Prusse, parmi les enfants nés des mariages mixtes, le nombre de ceux qui sont élevés dans le protestantisme, dépasse de 47,342 celui des enfants qui sont élevés dans la religion catholique. Ce que l'on constate en Prusse, on peut le constater dans d'autres pays. Oui, certainement, les mariages mixtes sont un danger pour l'éducation religieuse des enfants, Quel est donc l'homme raisonnable qui veuille s'étonner que l'Eglise catholique condamne et interdise ces unions ?

III

Puisque l'Eglise condamne les mariages mixtes, pourquoi donc donne-t-elle des dispenses ?

Si l'Eglise a toujours condamné et rigoureusement interdit les mariages mixtes, pourquoi donne-t-elle si souvent des dispenses ? D'abord, vous comprenez que cette dispense elle-même suppose et confirme la loi qui interdit ces unions. En effet, pourquoi une dispense, s'il n'y avait pas une loi générale dont on veut être dispensé dans un cas particulier ? Est-ce que peut-être on a besoin d'une permission, d'une

autorisation spéciale pour faire une chose qu'aucune loi ne défend ?

Savez-vous pourquoi l'Eglise donne des dispenses ? Parce qu'elle y est, pour ainsi dire, forcée. L'Eglise n'a jamais approuvé, elle n'approuvera jamais les mariages mixtes : elle les tolère, comme on tolère un mal pour en prévenir un plus grand. Oui, quand l'Eglise croit devoir céder, c'est toujours malgré elle, et à contre-cœur, ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'elle donne une dispense.

Dans ce cas, elle impose certaines conditions destinées à atténuer et à neutraliser, autant que possible, les suites fâcheuses d'un mariage mixte. D'abord, il faut que les fiancés, avant le mariage, prennent l'engagement sacré d'élever dans la religion catholique, sans exception, tous les enfants qui naîtraient de leur union. Ensuite, il faut que pleine et entière liberté soit assurée à la partie catholique — comme à tous les enfants — dans l'exercice et la pratique de leur religion. En outre, la partie catholique doit faire son possible pour ramener l'autre à la vérité, par son exemple et par ses prières. Enfin, les fiancés ne peuvent ni avant ni après le mariage catholique se présenter devant le ministre d'une autre religion.

Mais l'Eglise ne pourrait-elle pas transiger et faire quelques concessions ? Ne pourrait-elle pas permettre d'élever quelques enfants dans la reli-

gion du père et les autres dans la religion de la mère ? Certainement non. L'Eglise demande et elle doit demander que tous les enfants soient élevés dans la religion catholique. Comment pourrait-il en être autrement ? L'Eglise catholique est bien persuadée, et elle le prouve d'une manière péremptoire, elle est bien persuadée qu'elle est la seule véritable Eglise, la seule Eglise fondée par le Fils de Dieu pour sauver les hommes ; elle est persuadée, par conséquent, qu'elle seule enseigne invariablement la doctrine, toute la doctrine de Jésus-Christ, qu'elle seule possède tous les sacrements qu'Il a institués pour notre salut ; comment donc pourrait-elle permettre qu'un seul de ses enfants fût élevé dans une autre religion ? Comment pourrait-elle permettre d'élever un seul de ses enfants dans une religion où l'on ne trouve ni la doctrine ni les sacrements de Jésus-Christ ? En un mot, comment pourrait-elle permettre d'élever un seul de ses enfants dans l'erreur et l'hérésie ?

IV

Que faut-il penser des catholiques qui n'observent pas les lois de l'Eglise sur le mariage ?

Que faut-il penser de ces catholiques qui se marient selon le rite d'une autre religion, ou qui, après avoir fait un mariage mixte selon les conditions

fixées par l'Eglise catholique, trahissent leurs promesses et permettent d'élever leurs enfants dans le protestantisme ? D'abord, ces catholiques parjures vivent constamment dans le péché mortel. Quel est le plus grand devoir de l'homme ? C'est d'embrasser la véritable religion. Ecoutez le Pape Léon XIII : « De même qu'il n'est permis à personne de négliger ses devoirs envers Dieu, et que le plus grand de tous les devoirs est d'embrasser d'esprit et de cœur la religion, non pas celle que chacun préfère, mais celle que Dieu a prescrite, et que des preuves certaines et indubitables établissent comme la seule véritable entre toutes : ainsi les sociétés politiques ne peuvent sans crime se conduire comme si Dieu n'existait en aucune manière, ou se passer de la religion comme étrangère et inutile, ou en admettre une indifféremment, selon leur bon plaisir. » (*Enc. Immortale Dei*).

Or, si c'est le plus grand devoir de l'homme d'embrasser la vraie religion, c'est évidemment aussi pour les parents une obligation très grave, le plus grand devoir d'élever tous leurs enfants dans cette religion.

Done, aussi longtemps qu'un père ou une mère n'ont pas la volonté sincère d'élever tous leurs enfants dans la religion catholique, ils ne peuvent avoir la volonté d'éviter le péché mortel. Par conséquent, impossible pour eux de faire une bonne

confession, impossible d'obtenir le pardon et de se réconcilier avec Dieu.

Nous allons plus loin et nous disons que ces coupables renoncent, par le fait même, à faire partie de l'Eglise catholique. Ecoutez les Evêques suisses : « Si un catholique ose contracter un mariage selon le rite d'une confession autre que la sienne, ou bien s'il ne fait pas baptiser et élever catholiquement ses enfants, il se place, par le fait même, en dehors de la communion de l'Eglise, et il encourt les peines prévues et établies pour ce cas. » (Lettre des Evêques suisses sur le mariage).

Se marier devant le ministre d'une autre religion, ou faire baptiser ses enfants dans une autre religion, ce n'est donc pas seulement se rendre coupable d'un péché très grave, comme par exemple celui qui commet un vol important, mais c'est encore encourir une excommunication réservée, d'une manière spéciale, au Souverain Pontife (Saint-Office, 11 mai 1892). Ecoutez comment un savant professeur de Droit développe cette vérité : « Le fidèle qui renonce à procurer à ses enfants une éducation catholique, commet par là même un acte d'apostasie; il cesse en fait d'appartenir à l'Eglise catholique. Dans un certain sens nous sommes tous prêtres du Très-Haut, car tous nous sommes appelés à étendre le royaume de Dieu, et à faire participer nos semblables à la grâce que nous avons reçue de l'Eglise. Tous nous

avons la même obligation de rendre devant le monde témoignage à la vérité. Mais peut-on dire qu'on rend témoignage à la vérité, quand on s'engage à procurer à l'erreur de nouveaux partisans ? Est-ce rendre témoignage à la vérité que d'envoyer ceux qui la cherchent chez ceux qui la nient, c'est-à-dire dans les écoles de l'erreur ? Personne n'osera le prétendre. Et maintenant, à qui sommes-nous principalement obligés de transmettre les doctrines qui font notre espérance, de communiquer les grâces qui sont notre force et notre gloire ? A qui, sinon à nos enfants ? Pourquoi donnons-nous l'existence à nos enfants ? Est-ce simplement pour leur faire porter le lourd fardeau de la vie ? Ou n'est-ce pas plutôt pour les faire jouir des bienfaits du Seigneur, pour établir dans leurs jeunes âmes le règne de la vérité et de la lumière ? Quiconque refuse à ses propres enfants l'amour qui leur revient, en les privant des biens les plus précieux, c'est-à-dire de la vérité et de la grâce divines, omet le premier devoir d'un chrétien, renie sa foi, est pire qu'un païen, et se rend indigne des bienfaits de la religion. Et celui qui refuse de servir l'Eglise quand il s'agit précisément de remplir le premier et le plus saint des devoirs, celui-là montre assez clairement qu'il ne veut plus lui appartenir. Car appartenir à l'Eglise, c'est confesser ses doctrines et défendre ses intérêts comme on défendrait les siens propres. Comment pourrait-on

s'appeler membre de cette Eglise, quand on renie le premier de ses principes, celui qui proclame la nécessité des vérités et des sacrements qu'elle dispense pour le bonheur de cette vie et pour le salut éternel ? Est-on un membre de l'Eglise si, tout en reconnaissant la nécessité des institutions et des doctrines ecclésiastiques, on leur refuse son appui, son concours, alors que les lois de la nature même font un devoir impérieux de propager, de pratiquer la vérité qu'on a reconnue, acceptée, et dont on a constaté les effets bienfaisants ? Supposons que le mariage n'ait pas toute l'importance religieuse et sociale que lui attribue l'Eglise catholique; même dans ce cas, la conduite d'un père, d'une mère catholique qui éloignent leurs enfants de l'Eglise, la conduite d'un pasteur des âmes qui ne cherche pas, par tous les moyens possibles, à prévenir cette triste éventualité, n'en devrait pas moins être considérée comme une trahison honteuse, comme une criminelle infidélité à cette Eglise et à ceux que nous devons le plus chérir en ce monde, puisque nous avons, plus que toute autre personne, la charge de vouer tous nos soins à leur bonheur. (de Moy : *die Ehe*) ».

V

Conclusions pratiques

1

Les mariages mixtes ont toujours été condamnés

et rigoureusement interdits par l'Eglise catholique. Qui fait un mariage mixte se marie donc contre la volonté de l'Eglise. Il se marie, par conséquent, aussi contre la volonté de Dieu. Car la volonté de l'Eglise, c'est la volonté de Dieu. Mais si vous vous mariez contre la volonté de Dieu, pouvez-vous compter sur sa bénédiction ? Or, pas de bonheur réel et durable sans la bénédiction de Dieu ?

2

Les catholiques qui se marient devant le ministre d'une autre religion, comme aussi ceux qui font baptiser leurs enfants dans une autre religion, commettent une faute très grave, et encourent une excommunication réservée, d'une manière spéciale, au Souverain Pontife.

3

Pour se réconcilier avec l'Eglise, ces coupables doivent s'adresser à leur curé. Ils ne peuvent être absous avant d'avoir été relevés de l'excommunication, par l'autorité compétente. Messieurs les curés exposeront chaque fois le cas à l'évêque qui leur donnera les directions nécessaires.

4

Pas de réconciliation, pas d'absolution possible

pour ces égarés, pendant qu'ils n'ont pas la volonté sincère de réparer leurs fautes et d'élever, sans exception, tous leurs enfants dans la religion catholique.

5

Pères et mères, si vous tenez réellement au bonheur de vos enfants, soyez vigilants. Faites tous vos efforts pour qu'ils ne contractent jamais un mariage mixte. Si jamais un de vos enfants avait des relations qui pourraient aboutir à une union de ce genre, soyez énergiques, brisez-les pendant qu'il en est temps. Ces unions seraient un danger sérieux pour la foi et pour le bonheur éternel de vos enfants. Lors même que l'on vous offrirait des millions de rente, arrière ces trésors : un homme raisonnable n'expose pas sa foi et son éternité pour de l'argent.

6

Les mariages mixtes supposent généralement un affaiblissement de la foi et une certaine indifférence religieuse. Voulez-vous donc préserver vos enfants de ce malheur, votre premier souci, pères et mères, doit être leur éducation religieuse. Habituez-les sérieusement à la prière, à l'assistance à la messe et à l'instruction religieuse, habituez-les à la fréquentation des sacrements, en un mot à l'accomplissement fidèle de leurs devoirs de catholiques. Oui,

il faut la prière, les sacrements et l'instruction religieuse pour préserver vos enfants du péché et conserver la foi dans leurs âmes. Mais surtout, donnez-leur l'exemple de l'accomplissement des devoirs religieux.

7

Ensuite, éloignez de vos enfants tous les dangers qui pourraient affaiblir leur foi. Pas de relations intimes et trop fréquentes avec ceux qui ne sont pas catholiques. L'Eglise, qui nous fait un devoir d'aimer sincèrement tous les hommes, a toujours recommandé à ses enfants de ne pas fréquenter les incrédules et les hérétiques. Arrière donc les sociétés où l'on parle contre l'Eglise, ses lois et ses ministres. Arrière les publications et les journaux protestants dont la lecture affaiblit nécessairement la foi et les sentiments religieux.

8

Les mariages mixtes sont une des plus grandes croix d'une paroisse. Instruisons bien les fidèles sur les dangers et les suites désastreuses de ces unions. Même dans les paroisse où il n'y a pas de protestants, il importe beaucoup que les fidèles connaissent bien l'enseignement de l'Eglise sur ces mariages. Car il n'est malheureusement pas rare que des catholiques

quittent leur paroisse et aillent occuper des places dans des pays protestants où ils sont exposés à faire des mariages mixtes.

9

Faisons notre possible pour empêcher nos paroissiens d'aller s'établir dans des pays protestants. Ils y sont très souvent circonvenus d'une manière perfide par d'indignes sectaires qui ne savent que démolir sans jamais rien édifier. On ne fait plus de protestants, mais on défait les catholiques. On travaille à détruire leur foi en leur donnant des brochures, des publications et des journaux pleins d'erreurs et de calomnies contre notre religion, ses ministres et sa doctrine. Combien de catholiques qui ont perdu la foi dans les cantons protestants ! Combien de catholiques qui y ont fait des mariages mixtes et dont les enfants sont élevés dans l'erreur et l'hérésie !

10

Les mariages mixtes sont le plus souvent de véritables foyers d'apostasies.

Que la vérité et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous.

Cette lettre sera lue, en chaire, avant le commencement du carême.

Messieurs les curés la liront. chaque année. à

leurs paroissiens, un des dimanches de décembre; ou au moins, ils en rappelleront, dans une instruction, les points les plus importants.

Sion, le 8 janvier 1900.

† **Jules-Maurice ABBET**,
Évêque de Sion.



LES INDULGENCES

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

A l'occasion du Jubilé que Sa Sainteté Léon XIII vient d'accorder à l'univers catholique, il est bien naturel que Nous vous parlions des Indulgences.

A quoi bon les Indulgences ? D'abord, Nous pourrions vous dire : Il faut bien qu'elles servent à quelque chose, puisque l'Eglise, l'Eglise infallible, les recommande instamment à la piété des fidèles.

Vous êtes catholiques ; vous devez donc admettre tout ce que l'Eglise enseigne, et croire tout ce qu'elle propose à notre foi. Or, c'est un dogme, c'est un article de foi, d'abord que l'Eglise a le pouvoir de nous accorder des Indulgences ; et ensuite, que l'usage des Indulgences est salubre, c'est-à-dire bon et utile au salut de nos âmes. (Conc. d. Trente, sess. XXV).

Mais ne peut-on pas aller au ciel sans les Indulgences ? Certainement. Vous pouvez aller à Rome à pied, n'est-il pas vrai ? Mais n'est-il pas vrai aussi que vous y arriverez plus facilement, si vous faites ce voyage en voiture, et plus facilement encore si vous allez en chemin de fer ?

Eh bien, vous pouvez certainement aller au ciel sans les Indulgences ; mais vous y arriverez plus facilement à l'aide des Indulgences. Et pourquoi ? Parce que les Indulgences sont un excellent moyen pour payer nos dettes à la justice divine.

I

Qu'est-ce que l'Indulgence ?

Le catéchisme répond : L'Indulgence est la rémission de la peine temporelle due à la justice de Dieu pour les péchés dont nous avons obtenu le pardon, rémission que l'Eglise nous accorde en dehors du sacrement de pénitence.

L'indulgence est donc la rémission de la peine temporelle. — Cette peine est une dette contractée envers la justice divine. — Cette peine, nous l'avons méritée par les péchés dont nous avons obtenu le pardon. — La rémission de cette peine temporelle, l'Eglise nous l'accorde en dehors du sacrement de Pénitence.

Les Indulgences remettent-elles le péché ? Non.

Aucun péché, quelque léger qu'il soit, ne peut être remis par les Indulgences.

Remettent-elles la peine éternelle ? Non. Cette peine est remise avec le péché grave qui l'a méritée.

Les Indulgences ne remettent que la peine temporelle.

Peuvent-elles remettre la peine temporelle méritée par les péchés qui ne sont pas encore pardonnés ? Certainement non. Aucune peine, ni éternelle ni temporelle, n'est remise avant le pardon du péché qui l'a méritée. Les Indulgences supposent donc la rémission des péchés.

II

D'où vient cette peine temporelle qui nous est remise entièrement ou en partie par les Indulgences ?

La peine temporelle que nous remettent les Indulgences, peut venir soit des péchés mortels, soit des péchés véniels que nous avons commis après le baptême, et dont nous avons obtenu le pardon.

Tout péché mérite une peine. Si le péché est grave, nous méritons une peine éternelle; s'il n'est que véniel, une peine temporelle, ou temporaire, c'est-à-dire une peine qui ne dure pas toujours.

Remarquez bien qu'il n'est pas question ici de la peine temporelle des péchés commis avant le baptême. Ce sacrement, reçu par les adultes avec de

bonnes dispositions, efface non seulement tous les péchés dont ils seraient coupables, mais il leur remet aussi toutes les peines, et éternelles et temporelles, qu'ils auraient méritées.

Ainsi, la peine temporelle, que nous remettent les Indulgences, peut venir d'abord des péchés véniels dont nous avons obtenu le pardon.

Cette peine temporelle peut venir aussi des péchés mortels.

Il est certain que la peine éternelle nous est toujours remise avec le péché qui l'a méritée. Toutefois, n'oubliez pas que si notre Père céleste est miséricordieux, il est aussi juste. Or, sa justice demande que le péché soit puni et expié. Comme la justice humaine fait grâce souvent aux coupables de la peine capitale qu'ils auraient méritée, et se contente de leur infliger d'autres peines moins graves, ainsi Dieu, dans sa miséricorde infinie, nous remet non seulement quelquefois mais toujours la peine éternelle avec le péché qui l'a méritée. Il ne veut pas nous condamner à la peine éternelle des réprouvés; mais cette peine, il la change et la commue en d'autres peines moins graves, que nous appelons des peines temporelles, ou temporaires.

Supposons, si vous voulez, un homme coupable de péchés mortels et de péchés véniels. Cet homme fait une bonne confession. Qu'est-ce que le sacrement de pénitence lui remettra ? D'abord, tous ses péchés

graves seront effacés. Ensuite, les péchés véniels dont il se repent, seront également pardonnés. En outre, la peine éternelle lui sera remise. Enfin, le sacrement de pénitence lui remettra aussi, au moins en partie, la peine temporelle qu'il aurait méritée.

III

Est-il bien certain que Dieu, en nous pardonnant nos péchés, ne nous remet pas toujours toute la peine temporelle ?

Il est entièrement faux et contraire à la parole de Dieu, dit le Concile de Trente, d'affirmer que le Seigneur ne pardonne jamais le péché sans remettre en même temps toute la peine qu'il mérite. Car, pour ne rien dire de la tradition, on trouve dans la sainte Ecriture des exemples manifestes et bien connus qui condamnent cette erreur de la manière la plus évidente.» (Sess. XIV, chap. 8).

Il peut arriver sans doute que nous ayons un repentir si ardent et une contrition si parfaite que Dieu, avec le pardon de nos péchés, nous accorde aussi la rémission de toute la peine temporelle. Cela peut arriver; qui voudrait le contester ? S. Thomas le prouve (In. IV Sent. Dist. 17), et cite l'exemple du bon larron, à qui Jésus-Christ a dit : « *Hodie mecum eris in paradiso*, Aujourd'hui, vous serez avec moi en paradis. » (Luc XXIII.)

Toutefois, c'est là l'exception et non la règle. Ordinairement, après avoir obtenu la rémission des

péchés et de la peine éternelle, il nous reste une peine temporelle à expier, dans cette vie ou en purgatoire. Cette peine, c'est une dette contractée envers la justice divine.

Voulez-vous des faits ? Adam et Eve s'étaient rendus coupables d'une faute grave. Dieu leur pardonna, et la peine éternelle leur fut remise. Et cependant, depuis leur révolte, n'ont-ils pas été sujets aux épreuves, aux souffrances et aux maladies ? N'ont-ils pas dû subir la mort ? C'étaient là, évidemment, autant de peines temporelles qu'ils avaient méritées par leur péché.

Les enfants d'Israël s'étaient révoltés contre Moïse et Aaron. Moïse demande pardon au Seigneur pour le peuple. *Pardonnez, je vous supplie, le péché de ce peuple, selon la grandeur de votre miséricorde.*

Le Seigneur lui répondit : Je leur ai pardonné, selon que vous me l'avez demandé.

Mais cependant tous les hommes qui ont vu l'éclat de ma majesté et les miracles que j'ai faits en Egypte et dans le désert, et n'ont pas obéi à ma voix, ne verront point la terre que j'ai promise à leurs pères avec serment, et nul de ceux qui m'ont outragé par leurs paroles ne la verra. (Num. XIV.)

Vous l'avez entendu, le Seigneur pardonne aux Israélites la faute qu'ils ont commise. Et cependant il leur inflige un châtiment. C'est une peine temporelle qu'ils ont méritée par leur péché.

David s'était rendu coupable d'un crime. Le prophète Nathan vient le lui reprocher et lui rappelle les bienfaits immenses que le Seigneur lui a prodigués. David avoue sa faute : *Peccavi Domino : J'ai péché contre le Seigneur*. Le prophète lui dit : Le Seigneur vous a pardonné. Mais en même temps, il annonce au roi le châtimement dont il sera frappé : *Filius qui natus est tibi, morte morietur : Votre fils mourra*. (II Reg. XII). La mort de son fils, n'est-ce pas une peine temporelle que David a méritée par son crime ?

Il est donc absolument certain que Dieu, en nous pardonnant nos péchés, ne nous remet pas toujours toute la peine temporelle que nous avons méritée. Aussi l'Eglise condamne-t-elle formellement ceux qui affirmeraient le contraire. *Si quelqu'un dit qu'à tout pécheur pénitent qui a reçu la grâce de la justification, le péché et la peine éternelle sont remis de telle manière qu'il ne lui reste plus aucune peine temporelle à expier, dans ce monde ou dans l'autre, en purgatoire, avant de pouvoir entrer dans le royaume des cieux : qu'il soit anathème*. (Conc. de Trente Sess. VI. can. 30 V. Sess. XIV. can. 12.)

IV

Comment pouvons-nous expier la peine temporelle de nos péchés sans les Indulgences ?

Nous pouvons expier la peine temporelle de nos péchés par nos bonnes œuvres.

Consultez le Concile de Trente et il vous dira que nous pouvons expier cette peine : 1^o par la pénitence que le confesseur nous impose. Comme partie intégrante du sacrement, cette pénitence a une valeur satisfactoire toute spéciale. 2^o Cette peine peut être expiée par les pénitences et les mortifications que nous nous imposons nous-mêmes. 3^o Enfin, nous pouvons aussi expier cette peine en supportant avec patience et résignation les épreuves, les maladies, les fléaux, en un mot, les croix qu'il plaît à la Providence de nous envoyer. (Sess. XIV. ch. 8. 9.)

Parlant des œuvres de pénitence et de satisfaction que nous nous imposons nous-mêmes, S. Thomas les réduit à trois : la prière, le jeûne et l'aumône. Ces trois choses renferment toutes les pratiques de piété extérieures, toutes les œuvres de pénitence et de renoncement, toutes les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles, en un mot, toutes les bonnes œuvres surnaturelles. (Suppl. III part. quaest. XV, art. 3).

Après cela, interrogez le catéchisme qui est l'abrégé de la doctrine catholique; et le catéchisme, avec la même précision et la même simplicité que le Concile de Trente et S. Thomas, vous dira que nous pouvons expier la peine temporelle de nos péchés *par la prière, le jeûne et l'aumône; par les travaux journaliers que nous faisons; par les maladies, les peines et les misères que nous souffrons avec patience pour l'amour de Dieu.*

Et si nous mourons avant d'avoir assez prié et jeûné, avant d'avoir fait assez de bonnes œuvres pour expier toute la peine temporelle que nous avons méritée par nos péchés; si nous quittons cette vie avant d'avoir payé toutes nos dettes à la justice divine, nous sommes condamnés à aller en purgatoire et nous y resterons jusqu'à l'extinction de notre dette.

Maintenant, si nous jetons un regard en arrière et que nous pensions sérieusement aux péchés que nous avons commis, pouvons-nous dire que nous avons fait assez de bonnes œuvres pour expier toute la peine temporelle de nos péchés ? Ne devons-nous pas reconnaître qu'il nous serait difficile d'équilibrer notre budget spirituel ?

Eh bien, l'Eglise, cette mère si pleine de sollicitude pour ses enfants, n'aurait-elle pas quelque moyen pour nous faciliter le paiement de nos dettes ? Oui. Ce moyen, ce sont précisément les Indulgences.

V

Comment pouvons-nous obtenir la rémission de la peine temporelle de nos péchés à l'aide des Indulgences ?

Nous pouvons obtenir la rémission de la peine temporelle de nos péchés à l'aide des Indulgences, en nous appropriant les satisfactions surabondantes

de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des saints.

Rappelez-vous d'abord que c'est par nos bonnes œuvres que nous pouvons expier la peine temporelle de nos péchés.

Ensuite, n'oubliez pas que dans toute bonne œuvre il y a deux choses à considérer : la partie méritoire, et la partie satisfactoire ou expiatoire.

Vous priez, vous faites l'aumône, vous remplissez les devoirs de votre état, vous observez l'abstinence et les jeûnes prescrits par l'Eglise, vous souffrez avec patience, etc., ce sont là évidemment de bonnes œuvres; ce sont des œuvres méritoires, sans doute, mais ce sont aussi des œuvres satisfactrices ou expiatoires. Par ces œuvres, vous pouvez expier, au moins en partie, la peine temporelle que vous avez méritée par vos péchés.

Nous trouvons cette distinction dans les saintes Ecritures qui attribuent aux bonnes œuvres, p. ex. à l'aumône, tantôt le mérite, tantôt la satisfaction. Ainsi nous lisons au chap. IV du livre de Tobie : *L'aumône délivre de tout péché* (v. 11.); et au chap. XII : *L'aumône efface les péchés* (v. 9.). Par contre, au jour du jugement, *le roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé... car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, etc.* (S. Matth. XXV). D'un côté, l'aumône efface les péchés; de l'autre, elle assure une récompense éternelle.

Or, Nous vous le demandons, n'est-il pas incontestable que parmi nos frères qui sont au ciel, un grand nombre ont beaucoup plus souffert, et ont fait beaucoup plus de bonnes œuvres qu'il n'était nécessaire pour expier leurs fautes ?

Rappelez-vous qu'une seule goutte de sang, une seule humiliation du Fils de Dieu aurait suffi pour sauver tous les hommes. Et cependant, combien de privations, de mépris et de supplices dans cette vie de Jésus-Christ, depuis sa naissance dans l'étable de Bethléem jusqu'à sa mort sur le Calvaire !

Dans la vie et la passion du Sauveur, il y a réellement un trésor infini de satisfactions et d'expiations.

Parlant de ce trésor au commencement de la Bulle décrétant qu'un jubilé serait célébré tous les 50 ans, à partir de 1350, Clément VI dit : *Le Fils unique de Dieu, en nous rachetant sur l'autel de la croix, ne s'est pas contenté de verser une goutte de son sang précieux, laquelle, cependant, à cause de son union avec le Verbe, aurait suffi pour la rédemption de tous les hommes, mais il a répandu tout son sang. Combien donc, pour que la surabondance d'un tel sacrifice ne soit pas vaine et inutile, ne doit pas être grand le trésor qu'il a acquis à l'Eglise militante !* (Extravag. comm. I. V.).

A ce trésor infini ajoutez, si vous voulez, les satisfactions surabondantes des saints.

Rappelez-vous que la mère du Sauveur, la Vierge immaculée, n'a jamais connu l'ombre du péché ; et

cependant, n'a-t-elle pas mérité par ses vertus et par ses souffrances, le titre glorieux de Reine des martyrs et de Reine de tous les saints ?

Pensez à S. Jean-Baptiste qui a été sanctifié dans le sein de sa mère, et qui néanmoins a vécu dans les austérités, les pénitences et les macérations.

Pensez à S. Joseph, aux apôtres, à ces légions de martyrs, d'anachorètes et de vierges dont un grand nombre, au moins, ont certainement plus souffert et ont fait plus de bonnes œuvres qu'ils n'avaient de peines temporelles à expier.

Eh bien, que sont devenues les bonnes œuvres de tous ces saints ?

Pour la partie méritoire de leurs bonnes œuvres, ils ont reçu la récompense éternelle dont ils jouissent dans le ciel. Mais la partie satisfactoire de ces œuvres, les satisfactions, les expiations surabondantes de tous les saints, que sont-elles devenues ? Ces bonnes œuvres, sanctifiées et fécondées par le sang de Jésus-Christ, ne peuvent évidemment pas être perdues.

Or ces satisfactions surabondantes de Jésus-Christ, de sa sainte Mère et de tous les saints constituent précisément ce trésor inépuisable, que l'Eglise met à notre disposition en nous accordant des Indulgences.

Supposons une famille nombreuse dont tous les enfants réussissent et sont, comme on dit vulgaire-

ment, en train de faire fortune. Mais voilà que l'un d'eux échoue dans une entreprise, où sa fortune est engagée. Il est ruiné et incapable de payer ses dettes. Ses frères s'empressent de venir à son aide, et mettent une partie de leur superflu à sa disposition, pour le tirer d'embarras et sauver son honneur. Rien de plus naturel, n'est-il pas vrai ?

Voilà précisément ce que fait l'Eglise en nous accordant des Indulgences. L'Eglise est une immense famille, où il y a des enfants riches et des enfants pauvres. Si nous sommes pauvres, si nous avons de la peine à payer nos dettes à la justice divine, nous avons des frères, des légions de frères qui ont du superflu. C'est le superflu de nos frères que l'Eglise met à notre disposition en nous accordant des Indulgences.

VI

L'Eglise a le pouvoir d'accorder des Indulgences.

Après ce que Nous venons de dire, il est presque superflu de prouver que l'Eglise a le pouvoir d'accorder des Indulgences.

Il est certain que, par nos péchés, nous méritons une peine temporelle. Cette peine est une dette contractée envers la justice divine.

Il est certain, comme nous l'avons prouvé, que Dieu, en nous pardonnant nos péchés, ne nous remet

pas toujours toute la peine temporelle que nous avons méritée. Après avoir obtenu le pardon, il nous reste, le plus souvent, une peine temporelle à expier, dans cette vie ou en purgatoire.

Il est certain que nous pouvons expier cette peine temporelle par nos bonnes œuvres, soit par la partie satisfaisante de nos bonnes œuvres.

Il est certain que nous ne faisons pas toujours assez de bonnes œuvres pour expier toute la peine temporelle de nos péchés et payer toutes nos dettes à la justice divine.

Il est certain que les satisfactions surabondantes de Jésus-Christ constituent un trésor inépuisable et infini, trésor confié à l'Eglise, dont Jésus-Christ est le fondateur, la tête et le chef invisible.

Ce trésor, pour qui existe-t-il ? Comme les sacrements et toutes les institutions de Jésus-Christ, ce trésor est évidemment pour nous, pour notre salut et notre bonheur éternel.

Or, c'est précisément ce trésor que l'Eglise met à notre disposition en nous accordant les Indulgences. Donc, l'Eglise a le pouvoir de nous accorder des Indulgences.

Ouvrons l'Evangile selon S. Mathieu ; nous y trouvons au chapitre XVI les paroles suivantes : « *Tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in terris.* » (V. 19).

« Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que vous lierez sur la terre, sera aussi lié dans les cieux; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans les cieux. »

Qui a prononcé ces paroles ? Jésus-Christ lui-même.

A qui les a-t-il adressées ? A Pierre, qu'il venait d'établir le fondement et le chef suprême de son Eglise.

Tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans les cieux : ces paroles sont absolues, sans restriction, sans distinction, sans exception aucune.

Les mots **liez** — **délierez** se rapportent évidemment à ces paroles : *Je vous donnerai les clefs du Royaume des cieux.*

Pourquoi les clefs, sinon pour fermer et pour ouvrir ?

Dans la personne de Pierre, Jésus-Christ a donc donné à son Eglise le pouvoir d'ouvrir le ciel aux pécheurs repentants; il a donné à son Eglise le pouvoir de tout délier, de rompre tous les liens, de lever et d'écartier tous les empêchements et tous les obstacles qui pourraient nous arrêter à la porte du ciel et nous en fermer l'entrée.

Or, il y a trois choses qui peuvent nous empêcher d'entrer au ciel : le péché, la peine éternelle, la peine temporelle. Aussi longtemps que nous n'avons pas expié toute la peine temporelle de nos péchés et payé

toutes nos dettes à la justice divine, impossible d'entrer au ciel.

Vous devez donc conclure que l'Eglise a reçu le pouvoir de nous remettre non seulement les péchés et la peine éternelle, mais aussi la peine temporelle que nous avons méritée.

Le péché, avec la peine éternelle, ainsi qu'une partie de la peine temporelle nous sont toujours remis, quand nous recevons le sacrement de pénitence avec de bonnes dispositions. La peine temporelle qu'il nous reste à expier, généralement, après avoir obtenu le pardon, l'Eglise peut nous la remettre en dehors du sacrement de pénitence. Or, c'est précisément cette rémission que nous appelons l'Indulgence. Donc, en lui confiant les clefs du Royaume des cieux, et en lui donnant le pouvoir de tout délier, Jésus-Christ a donné, par le fait même, à son Eglise le pouvoir d'accorder des Indulgences.

Ecoutez maintenant le Concile de Trente : « *La puissance de conférer les Indulgences ayant été donnée à l'Eglise par Jésus-Christ, et la même Eglise ayant usé de cette puissance dès les premiers temps, le saint Concile enseigne que l'usage des Indulgences, très salulaire au peuple chrétien et approuvé par l'autorité des saints Conciles, doit être conservé. Il frappe d'anathème tous ceux qui prétendent que les Indulgences sont inutiles, ou que la puissance de les accorder n'est pas dans l'Eglise.* » (Sess. XXV).

N'oubliez pas, Nos très chers Frères, que par les Indulgences nous pouvons payer nos dettes à la justice divine. Si nous ne les payons pas dans cette vie, nous serons condamnés à aller en purgatoire, et nous y resterons jusqu'à l'extinction totale de nos dettes. Or, le catéchisme nous dit que les peines du purgatoire surpassent de beaucoup tout ce que nous pouvons souffrir de plus douloureux en ce monde.

Recourons aux Indulgences pour prévenir les rigueurs de la justice divine. Pensons aux âmes du purgatoire que nous pouvons si facilement soulager par les Indulgences. Ces âmes nous rendront au centuple ce que nous aurons fait pour leur délivrance. Elles prieront pour nous, afin que nous puissions un jour chanter avec elles les miséricordes de Dieu pendant toute l'éternité.

Que la vérité et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous.

Sion, 29 janvier 1901.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion,



LE PURGATOIRE

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Les enfants de l'Eglise de Jésus-Christ se divisent en trois catégories. Les uns jouissent déjà dans le ciel de la récompense que Dieu a promise à ses fidèles serviteurs : c'est l'Eglise triomphante.

D'autres ont aussi mérité le ciel, et ils sont assurés d'y aller. Toutefois, la porte leur en est momentanément fermée, parce qu'ils sont encore souillés de fautes légères, et qu'ils n'ont pas payé entièrement leurs dettes à la justice de Dieu : c'est l'Eglise souffrante, en purgatoire.

Enfin nous, qui sommes encore sur un champ de bataille, et dont la vie est un combat, nous formons ce que l'on appelle l'Eglise militante.

Tous les enfants de cette triple catégorie forment

une seule et même famille. Les liens et les rapports qui les unissent constituent la communion des saints dont parle le symbole des apôtres.

Nous voulons vous parler de l'Eglise souffrante.

I

Qu'est-ce que le Purgatoire ?

Qu'est-ce que le purgatoire ? Le catéchisme répond : Le purgatoire est un lieu où les âmes des justes achèvent de se purifier et de satisfaire à la justice de Dieu, par les peines qu'elles y endurent.

Cette définition est exacte et complète. Elle nous dit quatre choses :

1.

D'abord, en purgatoire il n'y a que *les âmes des justes*. Par les justes, nous entendons tous ceux qui sont purs de tout péché mortel, et ornés, par conséquent, de la grâce sanctifiante. En purgatoire, comme vous le comprenez tous, il n'y a que des âmes. C'est la mort qui a séparé ces âmes de leurs corps, et cette séparation durera jusqu'au grand jour de la résurrection.

2.

Ces âmes que font-elles en purgatoire ? *Elles achèvent de se purifier*. Elles se purifient des fautes lé-

gères dont elles n'ont pas encore obtenu le pardon. Ceux qui meurent en état de péché mortel vont en enfer. Par contre, les âmes, qui, à l'heure de la mort, sont pures de toute faute grave, sans être entièrement pures de tout péché véniel, ces âmes vont en purgatoire, où elles achèvent de se purifier. La porte du ciel leur reste fermée aussi longtemps qu'elles ne sont pas entièrement purifiées de leurs souillures.

3.

En purgatoire, ces âmes des justes *achèvent aussi de satisfaire à la justice de Dieu*. Elles achèvent de satisfaire pour la peine temporelle qu'elles ont méritée par leurs péchés.

Toute faute mérite une peine. Si la faute est grave, nous méritons la peine éternelle de l'enfer ; si la faute n'est que légère, nous méritons une peine temporelle, soit temporaire, c'est-à-dire une peine qui ne dure pas toujours.

La peine éternelle nous est toujours remise avec le péché qui l'a méritée. Toutefois, n'oublions pas ce que nous enseigne formellement le concile de Trente : *Si quelqu'un dit qu'à tout pécheur pénitent qui a reçu, la grâce de la justification, le péché et la peine éternelle sont remis de telle manière qu'il ne lui reste plus aucune peine temporelle à expier, dans ce monde ou dans l'autre, en purgatoire, avant de pouvoir entrer dans le royaume*

des cieux : qu'il soit anathème. (Conc. de Trente, sess. VI. can. 30).

S'il fallait vous prouver que le concile de Trente a raison, et que, après avoir obtenu la rémission du péché et de la peine éternelle, il nous reste, le plus souvent, une peine temporelle à expier, Nous n'aurions qu'à vous rappeler l'exemple de nos premiers parents. Adam et Eve avaient commis un péché mortel. Il est certain que Dieu le leur pardonna et leur remit la peine éternelle qu'ils avaient méritée. Or, puisque Dieu leur avait pardonné, pourquoi donc les épreuves, les souffrances, les maladies, auxquelles ils ont été sujets depuis leur révolte ? Pourquoi la mort elle-même qu'ils ont dû subir ? Ce sont là évidemment des peines temporelles qu'ils avaient méritées par leur péché.

Oui, il est absolument certain qu'après avoir obtenu la rémission du péché et de la peine éternelle, il nous reste encore, ordinairement, une peine temporelle à expier.

Cette peine, c'est une dette contractée envers la justice divine. Et si nous quittons cette vie avant d'avoir expié entièrement la peine temporelle de nos péchés, nous sommes condamnés à aller en purgatoire, où nous resterons jusqu'à l'extinction totale de nos dettes.

Voilà pourquoi le catéchisme dit qu'en purgatoire les âmes des justes *achèvent de satisfaire à la justice*

de Dieu. Elles achèvent de satisfaire à la justice de Dieu, en achevant d'expier la peine temporelle de leurs péchés.

4.

Et comment les âmes des justes, en purgatoire, achèvent-elles de se purifier et de satisfaire à la justice de Dieu ? Le catéchisme répond : *Par les peines qu'elles y endurent.* Oui, le purgatoire est un lieu de souffrance. C'est précisément pour cela que les âmes des justes qui l'habitent, forment ce que nous appelons l'Eglise souffrante.

Qui va donc en purgatoire ? D'abord les âmes des justes qui, à l'heure de la mort, n'ont pas encore obtenu le pardon de toutes leurs fautes. Ensuite, les justes qui meurent avant d'avoir entièrement expié la peine temporelle de leurs péchés.

II.

Le Purgatoire existe

Est-il bien certain qu'il y a un purgatoire ? Oui, c'est l'enseignement formel de l'Eglise. Comme l'existence du purgatoire est un article de foi, c'est aussi un article de foi que les âmes qui y sont détenues, peuvent être soulagées par nos suffrages et nos bonnes œuvres.

Ecoutez le concile de Trente : *L'Eglise catholique,*

instruite par le Saint-Esprit, ayant toujours enseigné, suivant les saintes Ecritures et la doctrine ancienne des Pères, dans les saints conciles précédents, et depuis peu encore, dans ce saint concile général, qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues, sont soulagées par les suffrages des fidèles, et particulièrement par le sacrifice de l'autel, si digne d'être agréé de Dieu, le saint concile ordonne aux évêques qu'ils aient un soin particulier que la foi et la créance des fidèles, touchant le purgatoire, soit conforme à la saine doctrine qui nous en a été donnée par les saints Pères et par les saints Conciles, et qu'elle leur soit partout prêchée et enseignée de la sorte. (Conc. de Trente, sess. XXV. — Voy. sess. XXII. chap. II can. 3.).

1.

Nous trouvons dans les Ecritures un fait éclatant qui suppose et prouve l'existence du purgatoire. Après une bataille où les Juifs avaient essuyé quelques pertes, leur chef, Judas Machabée, fit faire une quête et envoya à Jérusalem une forte somme d'argent, afin qu'on offrît un sacrifice pour ceux qui étaient morts dans le combat.

« Ayant recueilli d'une quête qu'il fit faire douze mille drachmes d'argent, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ces personnes qui étaient mortes, ayant de bons et de religieux sentiments touchant la résurrection.

« Car s'il n'avait espéré que ceux qui avaient été tués ressusciteraient un jour, il eût regardé comme une chose vaine et superflue de prier pour les morts.

« Ainsi il considérerait qu'une grande miséricorde était réservée à ceux qui étaient morts dans la piété.

« C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II. Machab. 12.)

Voilà donc un fait certain, consigné dans les Ecritures : un sacrifice a été offert à Jérusalem pour des morts.

Et pourquoi ? Afin qu'ils fussent délivrés de leurs péchés.

Ce fait est approuvé par le Saint-Esprit, puisqu'il ajoute par la bouche de l'auteur sacré : « C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés ».

Or, si toutes les âmes, en quittant cette terre, allaient immédiatement au ciel ou en enfer, il serait absurde ou au moins superflu d'offrir des sacrifices et des prières en leur faveur, et le Saint-Esprit se serait trompé en disant que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

En effet, comme rien d'impur ne peut entrer dans le ciel (Apocal. XXI. 27.), la porte nous en reste fermée aussi longtemps que tous nos péchés ne sont pas pardonnés et expiés. Ainsi nos frères de l'Eglise

triomphante n'ont plus aucun péché à effacer, plus aucune peine à expier. Voilà pourquoi ils n'ont plus besoin de nos sacrifices et de nos prières.

Quant aux malheureux qui sont en enfer, il est évident que nous ne pouvons rien faire pour changer leur position.

Concluez donc qu'il y a des âmes qui ne sont ni au ciel ni en enfer, des âmes qui peuvent être soulagées et délivrées de leurs péchés par nos sacrifices et nos prières. Or la demeure de ces âmes, cette station intermédiaire entre le ciel et l'enfer, c'est précisément ce que nous appelons le purgatoire, donc le purgatoire existe.

2.

Pour vous prouver l'existence du purgatoire, Nous pourrions vous dire : Lisez l'histoire de l'Eglise. Oui, consultez cette histoire, et vous verrez que l'usage d'offrir des sacrifices et des prières pour les défunts remonte au berceau même du christianisme. Déjà au II^{me} siècle, Tertullien parle des offrandes et des prières faites en faveur des morts. (De corona milit.. c. 4.) Les sectes elles-mêmes de l'Orient qui se sont séparées de l'Eglise catholique déjà au cinquième siècle, ont conservé religieusement cette touchante tradition, et offrent aussi à Dieu des prières pour les défunts. Oui, depuis les apôtres, dans tous les siècles, partout où l'Eglise de Jésus-Christ s'est

établie, partout on offre à Dieu le sacrifice de la messe, des prières et des bonnes œuvres pour les morts. Voilà un fait historique absolument incontestable.

Eh bien, ces prières pour qui sont-elles ? Sont-elles peut-être pour les réprouvés ? Evidemment non. Il est impossible d'adoucir ou d'abrégier leurs supplices. Ces prières sont-elles pour les âmes qui sont au ciel ? Certainement non. Ces âmes prient pour nous, mais nous ne prions pas pour elles. Ces âmes sont entièrement purifiées de leurs péchés ; elles ont payé toutes leurs dettes à la justice de Dieu : elles n'ont pas besoin de nos prières. Concluez donc que nous prions pour des âmes qui ne sont ni au ciel ni en enfer. Or c'est précisément la demeure de ces âmes que nous appelons le purgatoire.

3.

Pour vous convaincre de l'existence du purgatoire, Nous pourrions Nous contenter de faire appel à votre raison éclairée par la foi.

Supposons donc, pour quelques instants, qu'il n'y ait pas de purgatoire. Un homme, qui a passé de longues années dans l'oubli de ses devoirs religieux, tombe subitement et gravement malade. Il se confesse. Le sacrement de pénitence lui remet les péchés mortels et la peine éternelle qu'il avait méritée. Il est réconcilié avec Dieu. Mais son âme est encore

souillée de nombreux péchés véniels ; il n'a expié qu'une légère partie de la peine temporelle qu'il a méritée pendant les années passées dans le péché. Cet homme meurt. Où donc ira son âme ? Direz-vous qu'elle va en enfer ? Certainement non. Cette âme, ornée de la grâce sanctifiante, est une amie de Dieu. Direz-vous que cette âme, en quittant ce monde, va immédiatement au ciel ? Comment donc cette âme, qui est encore souillée de tant de fautes, et qui n'a pas payé toutes ses dettes à la justice divine, comment pourrait-elle être admise immédiatement au ciel ?

Si vous considérez la justice et la sainteté infinie de Dieu, vous devez donc conclure que cette âme ne peut aller ni en enfer ni au ciel. Il faut admettre par conséquent une station intermédiaire où les âmes des justes achèvent de se purifier et de satisfaire à la justice de Dieu. Or, encore une fois, la demeure de ces âmes, c'est ce que nous appelons le purgatoire.

III.

Conclusions pratiques

1.

N'oublions pas les âmes du purgatoire. Comme Nous l'avons dit, l'Eglise a défini deux choses sur le

purgatoire : d'abord, qu'il existe, et ensuite que les âmes qui y sont détenues. peuvent être soulagées par nos prières et nos bonnes œuvres.

Considérez bien que les peines du purgatoire, comme dit le catéchisme, surpassent tout ce que nous pouvons souffrir de plus douloureux en ce monde.

Et qui donc souffre en purgatoire ? Est-ce que peut-être ce sont des âmes dont il nous soit permis d'ignorer les souffrances ? Vous le savez, ceux qui souffrent en purgatoire, ce sont des enfants de l'Eglise catholique, ce sont nos frères. Parmi ces âmes, vous avez certainement des connaissances, des amis qui ont des titres nombreux à votre affection et à votre reconnaissance. Parmi ces âmes, vous avez peut-être des parents, un père, une mère qui vous ont tendrement aimés, et qui se sont imposé bien des sacrifices pour vous donner une éducation chrétienne et vous laisser la fortune dont vous jouissez.

Eh bien, si vous considérez que ces âmes ne peuvent rien faire pour elles-mêmes, tandis qu'il nous est si facile de les soulager, d'abrégé leur martyre et de leur ouvrir la porte du ciel, comment donc pourriez-vous les oublier et rester indifférents à leurs souffrances !

Comment pouvons-nous soulager les âmes du purgatoire ? Le catéchisme répond : Par nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, nos communions, et surtout

par le saint sacrifice de la messe et par les indulgences.

Rien de plus facile, comme vous le voyez ; rien de mieux pour soulager ces âmes et mettre fin à leurs souffrances.

2.

Ensuite, Nous vous dirons : Quand vous assistez à des enterrements, pensez aux âmes du purgatoire.

Nous constatons avec plaisir que dans le diocèse de Sion, on assiste aux sépultures avec beaucoup d'empressement et de bonne volonté. Oui, le nombre des assistants est un sujet d'édification. Mais, est-ce que la manière dont on y assiste est aussi toujours un sujet d'édification ? Dans ses lois et ses institutions, l'Eglise a toujours en vue la gloire de Dieu et le salut des hommes. Dans les prières et les cérémonies qu'elle a prescrites pour les funérailles, elle a tout particulièrement en vue le soulagement des âmes du purgatoire.

Quand vous assistez à une sépulture, il y a donc une pensée qui doit dominer toutes les pensées de votre cœur, c'est le soulagement et la délivrance de cet ami à qui vous rendez, comme vous dites, les derniers honneurs.

Mais quand on voit des hommes se rendre de la maison mortuaire à l'église avec si peu de recueillement, quand on les voit attendre, debout et en par-

lant, le moment de l'offrande, et quitter ensuite immédiatement l'église pour aller attendre la fin de la messe dans la rue ou dans un café ; quand on les voit, après la messe, rejoindre le convoi funèbre, devant l'église, et se rendre au cimetière le chapeau sur la tête, parlant, riant, pensant à tout sauf à prier, on a le droit de se demander si ceux qui souffrent en purgatoire, doivent être bien persuadés et bien touchés de la sincérité et du dévouement des amis qu'ils ont laissés sur la terre !

Quand vous assistez aux enterrements, prenez, sans respect humain, votre chapelet et priez pour vos frères qui souffrent en purgatoire.

3.

En finissant, encore une petite question. Quel bien peuvent donc faire aux âmes du purgatoire les fleurs et les couronnes dont on couvre parfois les cercueils et les tombes ?

Dans un codicille de son testament, Son Eminence le cardinal Mermillod dit : Nous ne voulons, à notre enterrement ni fleurs ni couronnes, mais que l'on observe la liturgie de la Sainte Eglise.

Bon nombre d'évêques ont condamné rigoureusement l'usage des fleurs et des couronnes aux enterrements. D'autres ont interdit l'entrée de l'église aux fleurs et aux couronnes mortuaires.

L'expérience prouve que les sépultures où il y a

le plus de fleurs et de couronnes, ne sont pas, ordinairement, celles où il y a le plus de recueillement et de prières.

Aux funérailles des membres du clergé, on ne voit, généralement, ni fleurs ni couronnes.

On se plaint assez souvent que les frais d'enterrement sont lourds. Pourquoi les augmenter encore en introduisant des usages qui ne sont nullement conformes à l'esprit de l'Eglise et qui ne peuvent faire aucun bien aux âmes du purgatoire !

Pensons souvent à ces âmes. N'oublions pas que nous pouvons si facilement les soulager par nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, nos communions, et surtout par le saint sacrifice de la messe et par les indulgences. Quand elles seront au ciel, elles prieront pour nous afin que nous puissions un jour partager leur bonheur.

Que la vérité et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous.

Cette lettre sera lue, en chaire, le dimanche de la Quinquagésime, ou le dimanche suivant.

Sion, le 18 janvier 1902.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion.



L'EXTRÊME-ONCTION

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

L'EXTRÊME-ONCTION : tel est le sujet sur lequel Nous voulons attirer votre attention.

Dieu a créé tous les hommes pour le ciel. Nous ne sommes dans ce monde que pour quelques jours. Bientôt nous entrerons tous dans l'éternité.

Dans sa miséricorde infinie, Jésus-Christ a institué un sacrement tout spécialement pour nous fortifier dans notre dernière maladie, pour effacer les restes de nos péchés, et pour nous préparer à une bonne et sainte mort. Ce sacrement, c'est l'extrême-onction.

Qu'est-ce que l'extrême-onction ?

Qu'est-ce que l'extrême-onction ? C'est un sacrement institué pour le soulagement spirituel et cor-

porel des malades. Telle est la réponse du catéchisme.

On appelle ce sacrement l'*extrême-onction*, c'est-à-dire la dernière onction, parce que c'est le dernier sacrement qui nous est donné avec des onctions. Le prêtre qui le confère, fait des onctions sur nos sens avec l'huile sacrée bénite par l'évêque le jeudi saint.

Les sacrements que nous recevons avec des onctions, sont le baptême, la confirmation, l'ordre et l'extrême-onction, soit la dernière onction.

I

L'extrême-onction est-elle réellement un sacrement ?

Oui, sans aucun doute. Ecoutez d'abord le concile de Trente : « Si quelqu'un dit que l'extrême-onction n'est pas véritablement et proprement un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et déclaré par l'apôtre saint Jacques, mais que c'est seulement un usage qu'on a reçu des Pères, ou bien une invention humaine : qu'il soit anathème. » (Sess. XIV).

Que faut-il pour un sacrement ? Trois choses :
1. Un signe sensible de la grâce. 2. Il faut que cette chose sensible produise la grâce dont elle est un signe. 3. Il faut que ce signe sensible de la grâce ait été institué par Jésus-Christ.

1.

Dans tout sacrement, il y a d'abord quelque chose

d'extérieur et de sensible, quelque chose que nos sens peuvent percevoir.

Cette chose extérieure et sensible est un signe. Qu'est-ce qu'un signe ? C'est l'indice d'une chose présente, passée ou à venir. Un signe est une chose qui en indique, qui en manifeste et en fait connaître une autre.

La fumée est un signe sensible du feu. Un *signe* du feu, parce qu'elle nous fait connaître l'existence du feu; un *signe sensible*, parce que nous pouvons la voir.

Les larmes sont ordinairement un signe sensible de la douleur. Un *signe* de la douleur, parce qu'elles indiquent et manifestent la douleur; un *signe sensible*, parce que nous pouvons les voir.

Les paroles sont des signes sensibles de nos pensées. Des *signes*, parce qu'elles révèlent et font connaître nos pensées et nos sentiments; des *signes sensibles*, parce que nous pouvons les entendre.

Quand nous disons qu'un sacrement est un signe sensible de la grâce, nous disons que dans tout sacrement, il y a quelque chose d'extérieur et de sensible, qui indique et fait connaître la grâce qui est donnée à celui qui reçoit le sacrement.

2.

Toutefois, un signe sensible de la grâce ne suffit pas pour constituer un sacrement; il faut en outre

que ce soit un signe efficace de la grâce. En d'autres termes, il faut que ce signe sensible produise la grâce qu'il indique, comme la cause produit l'effet. Les sacrements ne sont pas seulement des signes sensibles, mais encore de véritables causes de la grâce.

La fumée est-elle un signe efficace du feu ? Non. Elle indique la présence du feu, mais elle ne le produit pas. Le feu précède la fumée, comme la cause précède l'effet.

Les larmes sont-elles un signe efficace de la douleur ? Non. Elles supposent la douleur, mais elles ne la produisent pas. Les larmes sont l'effet de la douleur; elles la suivent, comme l'effet suit la cause.

Ainsi, un sacrement n'est pas seulement un signe sensible, mais encore un signe efficace, une véritable cause de la grâce.

3.

Enfin, pour un sacrement, il faut aussi que ce signe sensible de la grâce ait été institué par Jésus-Christ. C'est la condition principale. Il est superflu d'insister sur ce point. Comment pourrait-il en être autrement ? Les sacrements effacent les péchés et sanctifient nos âmes. Tous donnent ou, au moins, augmentent la grâce sanctifiante. Or il est évident que Dieu seul peut produire de pareils effets.

II

Trouvons-nous, dans l'extrême-onction: 1. un signe sensible de la grâce; 2. un signe efficace de la grâce; 3. un signe institué par Jésus-Christ ?

Ouvrons les Ecritures. Au chapitre V de l'épître de saint Jacques, nous lisons : « Quelqu'un parmi vous est-il gravement malade (texte grec) ? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur.

« Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera; et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. »

Dans ces paroles de l'apôtre saint Jacques, nous avons les trois conditions nécessaires pour un sacrement.

1.

D'abord, un signe sensible de la grâce. Le prêtre doit prier sur le malade, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Or la prière que récite le prêtre, les onctions qu'il fait, l'huile dont il se sert pour les onctions, ce sont là autant de choses sensibles et extérieures que nos sens peuvent percevoir.

Ces choses sensibles, la prière du prêtre, les onctions qu'il fait avec l'huile sacrée, sont un signe sensible de la grâce que donne le sacrement. Comme l'huile sert très souvent à guérir les blessures et à calmer les douleurs corporelles, ainsi les onctions

que fait le prêtre, indiquent et laissent entrevoir les grâces que ce sacrement produit et répand dans l'âme du malade pour en guérir les blessures, et en calmer les douleurs, les angoisses et les remords.

L'huile sert aussi souvent à fortifier le corps. Tout le monde sait que chez les Romains, les athlètes qui se préparaient au combat, se frottaient le corps avec de l'huile pour le fortifier et l'assouplir. Ainsi, les onctions que le prêtre fait avec l'huile sainte, font connaître les forces surnaturelles que ce sacrement donne au malade, afin qu'il puisse souffrir avec patience et repousser victorieusement les attaques du démon.

Ajoutez aux onctions, la prière que prononce le prêtre en les faisant : « Que par cette sainte onction et par sa très clément miséricorde, le Seigneur vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue, par l'ouïe, etc. », ajoutez les paroles du prêtre aux onctions, et vous aurez le signe complet, indiquant d'une manière plus précise et plus claire la grâce que produit le sacrement.

2.

Ce signe extérieur et sensible est aussi un signe efficace de la grâce. Oui, c'est la prière du prêtre, accompagnant les onctions qu'il fait, ce sont ces onctions et ces prières, c'est ce signe extérieur qui, en vertu de l'institution de Jésus-Christ, produit la

rémission des péchés et les autres grâces que reçoit le malade.

Pour vous en persuader, vous n'avez qu'à lire attentivement les paroles de l'apôtre saint Jacques : « Quelqu'un parmi vous est-il gravement malade ? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise. » Les prêtres que doivent-ils faire ? « Qu'ils prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. »

Voilà le signe sensible, voilà le sacrement, voilà la cause. Quels seront les effets ? Saint Jacques continue : « Et la prière de la foi sauvera le malade ; et le Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, ils lui seront remis. » Voilà les effets.

Il est donc certain que nous trouvons, dans l'extrême-onction, non seulement un signe sensible, mais encore un signe efficace de la grâce.

3.

Enfin l'extrême-onction a été instituée par Jésus-Christ. Il est incontestable que Dieu seul peut remettre les péchés. Et pourquoi ? Le péché est une offense, une injure faite à Dieu. C'est une violation de ses droits, une dette contractée envers sa justice. Or, qui a le droit de pardonner une offense que l'on vous a faite ? Qui peut remettre une dette contractée envers vous-même ? Evidemment, personne que vous. Ainsi, comme vous seul pouvez remettre et pardon-

ner une offense qui vous est faite, Dieu seul aussi peut pardonner et remettre les péchés.

Et si nous trouvons un moyen, une institution établie pour nous remettre les péchés, nous devons nécessairement conclure que ce moyen a été institué par Jésus-Christ. Or l'Esprit-Saint dit catégoriquement, par la bouche de l'apôtre saint Jacques, que l'extrême-onction remet les péchés. Donc c'est une institution de Jésus-Christ.

En d'autres termes :

1^o Est-il vrai que l'apôtre saint Jacques enseigne que si quelqu'un est gravement malade, il doit appeler un prêtre, et que ce prêtre doit *prier sur le malade, l'oignant d'huile au nom du Seigneur* ? Impossible d'en douter, c'est dans les Saintes Ecritures.

2^o Est-il vrai que, grâce à ces prières et à ces onctions, le malade obtiendra des secours surnaturels et même la rémission des péchés ? Absolument vrai. Car l'apôtre dit : « Et la prière de la foi sauvera le malade ; le Seigneur le soulagera ; et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. »

3^o Est-il vrai que Dieu seul peut remettre les péchés, et que Dieu seul, par conséquent, peut établir des moyens pour les remettre ? Aussi vrai que deux et deux font quatre.

4^o Donc il est vrai aussi que l'extrême-onction est une institution divine.

Quels sont les effets de l'extrême-onction ?

1. Ce sacrement remet les péchés véniels, et même les péchés mortels que le malade ne pourrait pas confesser.

2. Il efface les restes des péchés dont nous avons obtenu le pardon. *Reliquias peccati abstergit* (Sess. 14; cap. II.)

3. Il nous donne des forces surnaturelles afin que nous puissions souffrir avec patience, et résister victorieusement aux attaques du démon.

4. Il nous rend assez souvent la santé du corps, si Dieu le croit avantageux pour notre bonheur éternel.

I

L'extrême-onction efface les péchés véniels, et même les péchés mortels que le malade ne pourrait pas confesser.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'Esprit-Saint enseigne formellement cette vérité, quand il dit en parlant des effets de l'extrême-onction : « La prière de la foi sauvera le malade ; le Seigneur le soulagera ; et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. »

Toutefois, n'oubliez pas ce principe incontestable : Sans repentir, point de rémission de péché, point de pardon. Aucun péché, quelque léger qu'il soit, ne peut être remis sans contrition. Quand nous disons

que l'extrême-onction efface les péchés véniels, nous supposons évidemment que le malade reçoit ce sacrement avec un sincère repentir.

L'extrême-onction remet aussi les péchés mortels. Cependant remarquez bien qu'elle ne remet pas indifféremment tous les péchés mortels, mais seulement ceux que le malade ne pourrait pas confesser. Et encore dans ce cas, naturellement, on suppose chez lui de bonnes dispositions et un sincère repentir de ces péchés.

Supposons, par exemple, un homme qui est frappé d'apoplexie. Il est paralysé et ne peut donner aucun signe de contrition. Et cependant il est animé de bonnes dispositions, et il se repent bien sincèrement de ses péchés. Si ce malade a des fautes graves, elles lui seront certainement remises par l'extrême-onction. Encore une fois, pourvu que nous le recevions avec de bonnes dispositions, ce sacrement efface nos péchés véniels, et même les fautes graves que nous ne pourrions pas confesser.

II

L'extrême-onction efface les restes des péchés dont nous avons obtenu le pardon. Qu'est-ce qu'il reste de nos péchés après qu'il sont remis ? D'abord, il nous reste, le plus souvent, une peine temporelle à expier, dans ce monde ou en purgatoire.

L'extrême-onction remet-elle toute la peine tempo-

relle de nos péchés ? Ordinairement non. Cela dépend surtout de nos dispositions. Il peut arriver sans doute que nous recevions ce sacrement avec un repentir si sincère et si parfait, qu'il ne nous reste plus aucune peine temporelle à expier. Toutefois on peut bien dire que c'est là l'exception plutôt que la règle.

Quand le concile de Trente (sess. XIV.) enseigne que l'extrême-onction efface *les restes du péché*, (cap. II) il n'est cependant pas question principalement de la peine temporelle que nous avons méritée, mais plutôt de ce que l'on pourrait appeler les suites du péché.

Il y a des maladies qui laissent fort souvent des suites. Après sa guérison, le malade a parfois beaucoup de peine à reprendre des forces, et pendant quelque temps, il restera sujet aux vertiges et à toute sorte de faiblesses et de malaises.

Les maladies spirituelles, le péché, et surtout les habitudes coupables, lors même que l'homme a fait une bonne confession, et qu'il a pris la ferme résolution de ne plus retomber, ces maladies spirituelles laissent très souvent des suites dans son âme. Les chutes et les rechutes fréquentes affaiblissent nécessairement l'énergie de sa volonté. L'habitude devient presque une seconde nature.

Eh bien, c'est encore la miséricorde infinie de Dieu qui vient ici au secours de la faiblesse humaine,

en lui offrant le précieux sacrement des malades.

Nous ne disons pas que l'extrême-onction étouffera entièrement et déracinera les mauvais penchants dans le cœur du malade, non, mais, au moins, elle en brisera la violence, et elle lui donnera le courage et les forces dont il a besoin pour les combattre victorieusement.

Voilà pourquoi le Catéchisme du concile de Trente (II Part.), après saint Thomas (suppl. *quæst.* XXX), enseigne que l'extrême-onction efface les restes du péché, surtout en délivrant l'âme du malade de la langueur et de la faiblesse qu'il a contractée par ses péchés, *animam a languore, et infirmitate, quam ex peccatis contraxit, et a cæteris omnibus peccati reliquiis liberat.* (Catech. Conc. Trid. II Part. cap. IX.)

III

L'extrême-onction nous donne des forces surnaturelles afin que nous puissions souffrir avec patience et résister aux attaques du démon.

Après avoir dit que l'extrême-onction efface les restes du péché et les péchés mêmes, *s'il y en a encore à expier*, le concile de Trente ajoute qu'elle « rassure et fortifie l'âme du malade, excitant en lui une grande confiance en la miséricorde de Dieu. Soutenu par cette confiance, le malade supporte plus facilement les incommodités et les douleurs de la maladie ; il résiste aussi plus facilement aux

attaques et aux tentations du démon qui lui adresse des embûches en cette extrémité; il obtient même parfois la santé du corps, lorsqu'il est expédient au salut de l'âme. » (Sess. XIV. cap. 2)

Il y a surtout deux choses qui peuvent troubler le malade et ébranler sa confiance en Dieu : c'est le souvenir des péchés commis, et la pensée du jugement décisif qui approche et de l'éternité qui le suivra. Comme dit le concile de Trente, l'extrême-onction soulage et rassure le malade, excitant en lui une grande confiance dans la miséricorde de Dieu.

Ecoutez sur ce point le Catéchisme du Concile de Trente, qui est certainement l'expression de la doctrine de l'Eglise :

« Voici encore une pensée et un souci qui tourmentent fortement le malade, c'est qu'il lui faudra bientôt paraître devant le tribunal de Dieu, qui prononcera dans la plus stricte justice la sentence qui sera méritée. Souvent il arrive que sous le coup de cet effroi, les fidèles s'abandonnent au plus grand trouble. Mais rien ne dispose mieux à une mort calme que de bannir la tristesse, d'attendre dans le contentement la venue du Seigneur et d'être prêts à lui rendre volontiers le dépôt de la vie, quand il lui plaît de nous la redemander. Or délivrer l'esprit des fidèles de cette anxiété, et remplir le cœur d'une pieuse et sainte joie, tels sont les effets du sacrement de l'extrême-onction.

« Il nous procure encore un autre avantage qui peut passer à bon droit pour le plus grand de tous. Assurément, tant que nous vivons, l'ennemi du genre humain n'est pas un seul instant sans méditer notre malheur et notre ruine ; mais jamais pour nous perdre tout à fait, et nous ôter, s'il est possible, tout espoir et toute confiance en la miséricorde divine, il ne redouble ses efforts avec plus d'énergie que quand il sent notre jour suprême approcher. Aussi les fidèles puisent-ils dans ce sacrement des armes et des forces pour abattre son ardeur et son impétuosité, et pour lui résister victorieusement. Avec l'extrême-onction, en effet, l'espérance en la bonté de Dieu ranime et relève le courage, et le malade ainsi rassuré, trouve plus légères toutes les peines de la maladie, et il évite plus facilement les ruses et les pièges du démon. Ajoutons enfin la guérison même du corps, quand elle est avantageuse au salut du malade. » (Part. II.)

IV

L'extrême-onction nous rend souvent la santé du corps, si Dieu le croit utile et avantageux à notre bonheur éternel.

Comme nous venons de le voir, c'est l'enseignement du Concile de Trente, et l'enseignement aussi du Catéchisme du Concile de Trente. C'est donc la doctrine de l'Eglise.

Mais pourquoi l'extrême-onction ne rend-elle pas plus souvent la santé du corps ?

1. C'est d'abord, comme dit le Catéchisme du Concile de Trente (l. c.), parce que les malades ne reçoivent pas ce sacrement avec une foi assez vive et assez ardente (*fides infirmior est*).

2. Pour un certain nombre, ce ne serait pas un bien. Dieu qui sait tout, et qui veut surtout notre bonheur éternel, ne peut pas nous rendre la santé, du moment que cela nuirait au salut de notre âme. Du reste, les cas où ce sacrement rend la santé du corps, sont beaucoup moins rares qu'on ne le pense généralement.

3. D'autres, et c'est un grand nombre, attendent trop tard. Ils ne veulent recevoir l'extrême-onction que lorsqu'ils sont à la dernière extrémité, et qu'ils ne peuvent recouvrer la santé sans un miracle évident.

4. Enfin, tous les hommes doivent mourir. Il n'y a pas de sacrement institué pour nous préserver de la mort et nous donner l'immortalité.

Conclusions pratiques

I

C'est un devoir pour tous les chrétiens qui ont l'usage de la raison et sont capables de pécher, de recevoir non seulement les sacrements de Pénitence et

d'Eucharistie, mais encore l'extrême-onction quand ils tombent dangereusement malades.

N'ayez pas peur des sacrements. Jésus-Christ ne les a pas institués pour nous faire mourir, mais pour nous soulager, pour nous sanctifier et nous sauver. Quand vous serez gravement malades, rappelez-vous que vous avez l'honneur et le bonheur d'être des enfants de l'Eglise de Jésus-Christ; rappelez-vous que vous avez une âme à sauver. Et pendant que vous avez toute votre présence d'esprit et l'usage de toutes vos facultés, préparez-vous sérieusement à vous confesser ; puis demandez, et recevez, sans respect humain, les derniers sacrements.

Supposons qu'un de vos amis qui a une grande réputation et qui vous a rendu d'importants services, vous annonce un jour qu'il veut venir vous voir. Et vous, sans lui dire un mot de reconnaissance, vous lui répondez : Je veux bien consentir à vous recevoir, mais vous viendrez de grand matin afin que votre visite reste inconnue. Qui comprendrait votre singulière conduite à l'égard de cet ami ? Et cependant n'est-ce pas précisément la conduite de beaucoup de chrétiens à l'égard de leur Sauveur ? N'est-il pas le meilleur, le plus sincère, le plus dévoué de nos amis ? Qui donc peut nous aimer autant que Jésus-Christ ? N'est-ce pas par amour pour nous qu'il a souffert et qu'il est mort ? N'est-ce pas pour nous qu'il a fondé son Eglise et institué des sacrements ? N'est-

ce pas uniquement par amour pour nous et pour notre bonheur, qu'il nous exhorte, par l'intermédiaire de ses représentants, à recevoir les sacrements ?

Et malgré cela, on trouve des malades qui renvoient d'un jour à l'autre, sans aucune raison, la réception des sacrements. Et quand ils sont enfin décidés à recevoir la visite de leur Sauveur et à accepter ses largesses, ils demandent qu'on leur porte les sacrements de grand matin, afin que cela reste inconnu ! Quelle ingratitude !

Ne dirait-on pas qu'en acceptant les sacrements, ils croient rendre un grand service à Dieu et à son Eglise ! Et cependant, si nous sauvons notre âme, ce n'est pas pour Dieu et pour son Eglise, mais pour nous et notre bonheur.

Soyons raisonnables. Quand nous serons gravement malades, demandons, et recevons, sans respect humain, les derniers sacrements.

II

Si quelqu'un, dans votre famille, est gravement malade, c'est votre devoir de l'avertir du danger et de l'exhorter à recevoir les sacrements. Bien souvent les malades ne se rendent pas compte de leur état ; trop souvent, on fait tout pour leur cacher la vérité. On n'ose pas, on ne veut pas leur parler du salut de leur âme. Et cependant, c'est un fait

incontestable, et l'on ne saurait trop le redire : les sacrements n'ont jamais fait mourir personne.

Ce malade, à qui vous prodiguez, du reste, assidûment vos soins, ce malade, c'est peut-être votre père ou votre mère, c'est peut-être un frère ou une sœur, c'est une personne à laquelle vous devez de l'affection et de la reconnaissance. Vous savez que le cas est grave; la faiblesse du malade augmente, et, malgré cela, vous le laissez dans l'illusion, vous gardez le silence, vous n'avez pas le courage de lui parler de son âme et des sacrements! Laissez-Nous vous le dire, votre conduite et votre silence, c'est tout simplement de la cruauté.

Si vous aimez réellement ce malade, si vous tenez sincèrement à son bonheur, prouvez-le; c'est le moment. Parlez-lui de son salut; engagez-le, exhortez-le avec instance à recevoir les sacrements, pendant qu'il a toute sa présence d'esprit. Vous ne pouvez lui donner une meilleure preuve de votre affection et de votre dévouement. Quels reproches votre conscience vous ferait, quels terribles remords vous auriez, si, grâce à votre lâche indifférence, ce malade allait mourir sans sacrements !

Enfin, il est fort possible que ce malade soit en état de péché mortel. Or, quiconque meurt dans cet état ne peut absolument pas aller au ciel. Il est condamné impitoyablement à une éternité de supplices. Vous le savez fort bien, vous le croyez, et,

malgré cela, volontairement, sans rien faire pour prévenir ce malheur, vous exposez le malade à mourir sans sacrements !

III

Hors le cas de nécessité, l'extrême-onction se confère après l'Eucharistie. Lorsque quelqu'un est assez gravement malade pour recevoir le saint Viatique, on lui donne immédiatement après, l'extrême-onction.

Conformément aux prescriptions du *Rituel Romain*, avant d'administrer un malade, on fait donner quelques coups de cloche pour prévenir les fidèles, et pour les inviter à accompagner le Roi des rois.

Quand la cloche vous avertit qu'un malade va être administré, si vous ne pouvez pas accompagner votre Dieu et votre Seigneur, au moins recueillez-vous, et demandez-lui la grande grâce de recevoir un jour, dignement et en pleine connaissance, le saint Viatique et l'extrême-onction.

Si vous vous trouvez dans la rue, au moment où un prêtre passe pour aller administrer un malade, ayez le courage de professer votre foi; montrez-vous franchement catholique, et, au lieu d'aller vous cacher dans un corridor ou dans un café, là, où vous êtes, mettez-vous à genoux, sans respect humain, et adorez le Dieu trois fois saint qui vous jugera

bientôt, et qui doit faire votre bonheur pendant toute l'éternité.

Demandons tous les jours à Dieu la grande faveur de recevoir, dignement et en pleine connaissance, le saint Viatique et l'extrême-onction. C'est une des plus grandes faveurs que Dieu puisse nous accorder. Cette grâce, Nous la souhaitons bien sincèrement à tous Nos diocésains.

Que la vérité et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous.

Sion, le 17 janvier 1903.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion.



LE CULTE DES SAINTS

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le huit décembre prochain, l'Eglise de Jésus-Christ célèbre le cinquantième anniversaire de la définition solennelle de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. A l'occasion de ce jubilé, nous voulons vous parler du *Culte des Saints*.

Dans la profession de foi de l'Eglise catholique, nous lisons à ce sujet : « Je tiens aussi inébranlablement que les Saints qui règnent ensemble avec le Christ, doivent être honorés et invoqués, qu'ils offrent à Dieu des prières pour nous et qu'il faut vénérer leur reliques. »

Honorer et invoquer les Saints : voilà donc le culte que nous leur rendons. Et comme l'invocation

des Saints est un moyen de les honorer, et qu'elle est comprise, comme nous le verrons, dans l'honneur que nous leur rendons, nous pouvons dire que le culte des Saints consiste à les honorer.

I

Nous devons honorer les Saints.

D'abord, qu'est-ce que cela signifie : honorer quelqu'un ? Honorer quelqu'un, c'est reconnaître sa dignité, ses mérites, ses qualités ou ses vertus. Vous parlez de l'obéissance et de l'application d'un jeune homme : vous l'honorez. Vous décernez des prix, des médailles ou des diplômes à des étudiants, vous reconnaissez ainsi leur travail et leurs progrès : vous les honorez.

Vous pensez aux services qu'un ami vous a rendus, vous parlez de sa bienveillance et de sa générosité à votre égard, vous reconnaissez ainsi ses qualités : vous l'honorez. Nous pensons aux bienfaits immenses et sans nombre que Dieu nous a prodigués, nous admirons sa bonté et sa miséricorde infinies envers les hommes : nous l'honorons.

On peut honorer quelqu'un intérieurement ou extérieurement. Penser du bien de son prochain, c'est l'honorer intérieurement ; en dire du bien, c'est l'honorer extérieurement. Vous méditez sur la patience et la douceur de saint François de Sales,

vous admirez son zèle apostolique : vous l'honorez intérieurement ; si. par contre, vous célébrez ses vertus dans un discours, vous l'honorez alors extérieurement. Honorer les Saints, c'est donc reconnaître et célébrer leurs mérites et leurs vertus. Rien de plus raisonnable.

Honneur au mérite partout où il se présente à nous.

Ouvrez les Ecritures, et vous verrez que Dieu nous ordonne, par la bouche de saint Paul, de rendre à chacun l'honneur qui lui est dû. « Rendez à chacun ce qui lui est dû :... la crainte, à qui vous devez de la crainte ; l'honneur à qui vous devez de l'honneur. » (Ep. aux Rom. XIII.)

Dieu nous ordonne expressément d'honorer nos parents. « Honorez votre père et votre mère », nous dit-il. (Math. XV.)

Le premier commandement du décalogue nous ordonne de rendre à Dieu lui-même l'honneur qui lui est dû. Cet honneur, c'est l'adoration, que nous ne pouvons rendre qu'à Dieu, parce qu'elle consiste à le reconnaître pour notre Créateur, et par conséquent pour notre maître absolu.

Après nous avoir ordonné, par le deuxième et le troisième commandement, d'honorer et de respecter son nom et son jour, le jour qu'il s'est réservé d'une manière spéciale, il nous prescrit aussi, par le quatrième commandement, d'honorer ses représentants,

d'abord notre père et notre mère, et ensuite tous les autres supérieurs. N'est-ce pas une dignité d'être l'ambassadeur d'un souverain ? Honneur donc aux représentants et aux ambassadeurs des rois de la terre. Nous devons dire à plus forte raison : honneur à notre père et à notre mère, honneur à tous nos supérieurs, parce qu'ils sont les représentants et les ambassadeurs du Roi des rois. Quel que soit leur nom, c'est l'autorité de Dieu qu'exercent nos supérieurs. En les honorant, c'est Dieu que nous honorons, dans la personne de ses représentants. Résister à leur autorité, c'est résister à Dieu lui-même.

Après les Ecritures, consultez votre raison qui est aussi l'organe de Dieu. Elle vous dira que nous devons honorer le mérite, partout où il se présente à nous. N'est-ce pas ce que nous voyons chez tous les peuples civilisés ? Pourquoi ces décorations accordées au soldat qui s'est distingué sur le champ de bataille ? Pourquoi les monuments érigés à la mémoire des guerriers qui sont morts pour la patrie ? Ne sont-ce pas là des honneurs décernés au courage et à la bravoure ? Pourquoi les statues dressées sur les places publiques aux savants qui ont illustré leur pays par leur science et leur génie ? Pourquoi les diplômes que l'on décerne aux étudiants dans les universités ? N'est-ce pas pour honorer la science et le travail ? Pourquoi les prix de vertu décernés chaque année par l'Académie française ? N'est-ce

pas toujours pour récompenser et pour honorer le mérite et le dévouement ? Oui, honneur au mérite : c'est Dieu qui l'enseigne dans les Ecritures, Dieu encore qui le proclame par l'organe de notre raison.

Dans l'Eglise de Jésus-Christ,

Honneur, avant tout, à la vertu et à la sainteté.

L'Eglise est une Société fondée par le Fils de Dieu pour la sanctification et le bonheur éternel des hommes. Pour une société, il faut trois choses : une agrégation, une agglomération d'hommes — un but commun et déterminé qu'ils se proposent d'atteindre — les moyens nécessaires pour y arriver.

L'Eglise a été fondée par Jésus-Christ, au prix de son sang (Act. des ap. XX. 28.), pour sanctifier et sauver les hommes. On entre dans cette société par le baptême, qui nous donne la grâce sanctifiante et fait de nous des enfants de Dieu et de son Eglise. D'après les dernières statistiques, cette société compte plus de deux cent soixante-quatre millions de membres répandus dans le monde entier.

Comme tous les hommes, sans exception, sont créés pour le ciel et ont été rachetés par Jésus-Christ, tous aussi sont obligés d'entrer dans cette société.

Quels sont les principaux moyens que Jésus-Christ a mis à la disposition de son Eglise pour remplir

sa mission et sanctifier les hommes ? Ces principaux moyens, vous le savez tous, sont la doctrine qu'il a enseignée lui-même, et les sacrements qu'il a institués pour communiquer aux hommes les fruits et les mérites de sa passion.

Or quels sont, dans une société, ceux qui méritent des récompenses et des honneurs ? Ce sont évidemment ceux qui ont le mieux compris, et surtout qui ont réalisé de la manière la plus parfaite le but, les aspirations et l'idéal de la société.

Ainsi, dans une académie des sciences, honneur, avant tout, au mérite scientifique ; honneur au savant qui a su arracher à la nature quelques-uns de ses secrets, et mettre au jour une invention utile à l'humanité. Sur le champ de bataille, honneur surtout au courage et à la bravoure. Dans la magistrature, honneur au citoyen qui consacre son temps, son repos et ses talents au bonheur et à la prospérité de son pays. Dans une société d'agriculture, honneur, en premier lieu, au mérite et au progrès agricole. Mais dans l'Eglise de Jésus-Christ, dans cette société fondée pour sanctifier et sauver les hommes, nous devons dire avec toute la rigueur de la logique et de la raison : Honneur, avant tout, à la vertu et à la sainteté ; honneur à ces héros qui ont imité le plus fidèlement la vie de ce divin modèle que l'Eglise propose à ses enfants dans la personne du Crucifié.

Si vous consultez votre raison, vous devez donc

admettre que dans l'Eglise de Jésus-Christ, la première place revient de droit à la vertu et à la sainteté.

**Parmi les héros de la sainteté,
honneur, avant tout, à Marie, la Mère de Dieu,
la Reine de tous les Saints.**

C'est un dogme fondamental du christianisme que la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils de Dieu, a voulu, dans sa miséricorde infinie, devenir homme pour nous sauver. Cette nature humaine, le Fils de Dieu a voulu la prendre dans le sein de Marie qui est devenue mère de Dieu sans perdre sa virginité. Voilà un dogme capital du christianisme. Si vous le niez, vous niez le fait de l'incarnation du Fils de Dieu, et dès lors il n'y a plus de christianisme.

Marie est mère de Dieu ; c'est incontestablement la plus haute dignité dont une créature puisse être couronnée. Or Dieu ne fait rien à demi. Quand il destine une de ses créatures à une mission spéciale, il la prépare, il l'orne, il l'élève par ses grâces et ses dons à la hauteur de la dignité qu'elle doit revêtir. Ainsi, quand sa parole créatrice eut tiré l'univers du néant, et qu'il voulut donner un roi à la nature, Dieu ne se contenta pas de dire : C'est l'homme qui sera le roi de la création visible ; non, mais cet homme qu'il destinait à la royauté, il en fit

une créature à part, il l'éleva par son intelligence et sa raison au-dessus de toutes les créatures qui devaient être soumises à son sceptre, et, pour nous servir de la parole de Dieu même, il fit de l'homme le roi de la terre, en le créant à son image et à sa ressemblance (Gen. I. 26, 27.).

Ainsi le Fils de Dieu ne se contenta pas de choisir Marie pour sa mère ; mais cette créature privilégiée, il l'éleva par la grâce à la hauteur de la dignité dont elle fut revêtue. N'est-ce pas précisément ce que nous disent les paroles que l'ange Gabriel adressa à Marie en lui annonçant la naissance de Jésus : « Je vous salue, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes ». (Luc I. 28) ?

N'oublions pas que Jésus-Christ est le seul fils qui a pu choisir et créer sa mère. Or, Nous en appelons à vous, Nos Très Chers Frères ; s'il vous était permis de vous choisir une mère, si vous étiez aussi grand que le Fils de Dieu, si vous pouviez disposer des trésors infinis de sa puissance et de sa sagesse, en un mot, si vous pouviez vous créer une mère, comme le Fils de Dieu l'a fait, ne voudriez-vous pas qu'elle fût digne de son fils ? Ne voudriez-vous pas rendre votre mère aussi grande, aussi glorieuse, aussi parfaite que possible ? Or, comment croire que le Fils de Dieu n'a pas fait ce que nous ferions nous-mêmes ?

Vous devez donc conclure : Autant il est certain que Marie est en toute vérité mère de Dieu, et qu'elle est devenue mère sans perdre sa virginité, autant il est certain que Dieu n'a jamais opéré pareil miracle en faveur d'une autre créature : non, ni avant ni après Marie, jamais créature n'a uni la fécondité de la mère à la fleur de la virginité; autant il est certain qu'il n'y a pas sur la terre de dignité comparable à celle de la mère de Dieu, autant il est certain aussi que Marie surpasse en sainteté toutes les autres créatures, et qu'elle occupe, par conséquent, après son Fils, la première place dans l'Eglise.

Résumons ce que nous venons de dire sur le culte des Saints : Honneur au mérite partout où il se présente à nous : c'est Dieu lui-même qui nous l'enseigne dans les Ecritures, Dieu qui le proclame par notre raison. Chez tous les peuples civilisés, nous voyons honorer le mérite, le dévouement et la vertu. Dans toutes les sociétés, nous voyons décerner des récompenses et des honneurs à ceux qui réalisent de la manière la plus parfaite, le but et l'idéal de la société. Or l'Eglise de Jésus-Christ a été fondée pour sanctifier les hommes. Donc, dans cette Eglise, honneur, avant tout, à la vertu et à la sainteté. Or parmi tous les Saints, Marie occupe incontestablement la première place. Donc, dans l'Eglise de Jésus-Christ, en premier lieu, honneur à Marie, la Reine de tous les Saints.

Un des plus glorieux privilèges de la Sainte Vierge, c'est, sans aucun doute, celui que nous rappelle la fête de l'Immaculée-Conception. Par une faveur toute spéciale, Marie n'a jamais contracté la tache du péché originel.

« L'intention de l'Eglise, dans cette fête (Immaculée-Conception), n'est pas seulement de célébrer l'anniversaire de l'instant fortuné auquel commença, au sein de la pieuse Anne, la vie de la très glorieuse Vierge Marie; mais encore d'honorer le sublime privilège en vertu duquel Marie a été préservée de la tache originelle que, par un décret souverain et universel, tous les enfants d'Adam contractent au moment même où ils sont conçus dans le sein de leurs mères. La foi de l'Eglise catholique que nous avons entendu solennellement reconnaître comme révélée de Dieu même, au jour à jamais mémorable du 8 décembre 1854, cette foi qu'a proclamée l'oracle apostolique, par la bouche de Pie IX, aux acclamations de la chrétienté tout entière, nous enseigne qu'au moment où Dieu a uni l'âme de Marie qu'il venait de créer, au corps qu'elle devait animer, cette âme à jamais bénie, non seulement n'a pas contracté la souillure qui envahit à ce moment toute âme humaine, mais qu'elle a été remplie d'une grâce immense qui l'a rendue, dès ce moment, le miroir de la sainteté de Dieu même, autant qu'il est possible

à un être créé. » (Dom Guéranger, abbé de Solesmes: *L'année liturgique.*)

« Il était juste, dit le grand Docteur saint Anselme, il était juste qu'elle fût ornée d'une pureté au-dessus de laquelle on n'en puisse concevoir de plus grande que celle de Dieu même, cette Vierge, à qui Dieu le Père devait donner son Fils d'une manière si particulière, que le Fils deviendrait par nature le Fils commun et unique de Dieu et de la Vierge ; cette Vierge que le Fils devait élire pour en faire substantiellement sa mère, et au sein de laquelle l'Esprit-Saint voulait opérer la conception et naissance de Celui dont il procédait lui-même. » (De Conceptu Virginali. Cap. XVIII.)

Il y aura cinquante ans le 8 décembre prochain, que le dogme de l'Imaculée Conception a été proclamé. Pour célébrer cet anniversaire, Nous ordonnons ce qui suit : Dans toutes les églises paroissiales, une neuvaine précédera la fête du 8 décembre. Exercices de la neuvaine : Exposition du T.-S.-Sacrement — Chapelet — Chant de l'hymne : Ave maris stella — Bénédiction. — Le 8 décembre, jour de la clôture de la neuvaine, à 5 h. du soir, on sonnera toutes les cloches pendant un quart d'heure.

II

**Il est bon et utile d'invoquer les Saints
et d'avoir recours à leurs prières,
à leur aide et à leur assistance pour obtenir
de Dieu des grâces et des faveurs.**

(Concile de Trente, Sess. XXV.)

Remarquez bien d'abord qu'en invoquant les Saints, nous les honorons. Invoquer les Saints, c'est les appeler à notre secours, c'est recourir à leur intercession et à leurs prières, pour obtenir de Dieu des grâces et des faveurs. Nous les invoquons parce que nous sommes persuadés qu'ils peuvent et qu'ils veulent nous aider. L'invocation des Saints suppose donc nécessairement leur puissance auprès de Dieu et leur bonté envers nous.

Pourquoi donc sont-ils si puissants auprès de Dieu ? Parce qu'ils sont ses amis intimes. Et ils sont les amis de Dieu parce qu'ils l'ont servi fidèlement sur la terre et qu'ils ont pratiqué la vertu. Oui, la principale raison de leur puissance auprès de Dieu réside dans leurs vertus. Invoquer les Saints, c'est donc les honorer, parce que c'est reconnaître et attester leurs mérites et leurs vertus.

Voilà pourquoi le catéchisme du diocèse pose cette question : Comment pouvons-nous honorer la Sainte Vierge et les Saints ? Et il répond : « En les invoquant, en les remerciant, en les imitant comme nos modèles. »

C'est très vrai. Nous les invoquons pour obtenir de Dieu des secours et des faveurs; et nous les remercions, nous leur témoignons notre reconnaissance pour les grâces et les bienfaits que nous avons obtenus par leur intercession et leurs prières. En les remerciant, nous les honorons parce que nous supposons leur puissance auprès de Dieu, et que nous reconnaissons ainsi leurs mérites et leurs vertus.

Nous honorons les Saints tout particulièrement en les imitant comme nos modèles. Et pourquoi ? Vous honorez certainement un jeune homme en le proposant comme modèle à ses camarades. Et pourquoi ? Parce que vous affirmez ainsi ses qualités. En cherchant à imiter les Saints comme nos modèles, nous les honorons parce que nous attestons et proclamons leurs mérites et leurs vertus.

Interrogeons maintenant l'Eglise et demandons-lui ce qu'elle pense de l'intercession et de l'invocation des Saints. Voici ce que dit le Concile de Trente : « Le saint Concile enjoint à tous les évêques et à tous autres qui sont chargés du soin et de la fonction d'enseigner le peuple, que, suivant l'usage de l'Eglise catholique et apostolique, reçu dès les premiers temps de la religion chrétienne, conformément aussi au sentiment unanime des saints Pères et aux décrets des saints conciles, ils instruisent surtout les fidèles avec soin, touchant l'intercession et l'invocation des Saints, l'honneur qu'on rend aux reliques, et l'usage

légitime des images; leur enseignant que les Saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent à Dieu des prières pour les hommes; que c'est une chose bonne et utile de les invoquer et supplier humblement, et d'avoir recours à leurs prières, à leur aide et à leur assistance, pour obtenir des grâces et des faveurs de Dieu, par son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est seul notre Rédempteur et notre Sauveur; et que ceux qui nient qu'on doive invoquer les Saints qui jouissent dans le ciel d'une félicité éternelle, ou qui soutiennent que les Saints ne prient point Dieu pour les hommes, ou que c'est une idolâtrie de les invoquer afin qu'ils prient, même pour chacun de nous en particulier; ou que c'est une chose qui répugne à la parole de Dieu et qui est contraire à l'honneur que l'on doit à Jésus-Christ seul et unique médiateur entre Dieu et les hommes, ou même que c'est une pure folie de prier de parole ou de pensée les Saints qui règnent dans le ciel, ont tous des sentiments contraires à la piété.» (Conc. de Trente. Sess. XXV.) Voilà la doctrine de l'Eglise catholique.

Vous l'avez entendu : Les Saints offrent à Dieu leurs prières pour nous. C'est pourquoi il est bon et utile de les invoquer et d'avoir recours à leur intercession et à leur aide pour obtenir de Dieu des grâces et des faveurs. Ce n'est donc pas aux Saints, mais c'est à Dieu seul que nous demandons les secours et les grâces dont nous avons besoin. Les Saints ne sont

que nos intercesseurs et nos avocats auprès de Dieu. Comme dit très bien le catéchisme du diocèse: « Nous les prions d'intercéder pour nous auprès de Dieu, et de lui demander pour nous et avec nous, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, les grâces dont nous avons besoin. » Rien de plus raisonnable.

Consultez les Ecritures et vous verrez que les apôtres se recommandaient très souvent aux prières des fidèles. Saint Paul écrit aux fidèles de Rome: « Je vous conjure donc, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, de m'aider par les prières que vous ferez à Dieu pour moi (Ch. XV.) Il se recommande aux prières des Ephésiens (VI.) ; aux prières des Colossiens (IV.) Il écrit aux Thessaloniciens: « Mes frères, priez pour nous » (1 Ep. V.) Dans sa seconde épître aux fidèles de Thessalonique, il implore encore le secours de leurs prières: « Mes frères, priez pour nous, afin que la parole de Dieu se répande et soit glorifiée, comme aussi parmi vous. » (III.) etc., etc.

Les Ecritures nous racontent même des faits, plus éloquentes que les paroles, des faits qui prouvent d'une manière éclatante que les justes ici-bas peuvent désarmer par leurs prières et leurs supplications la colère de Dieu et faire descendre sur la terre les bénédictions célestes. Vous connaissez la terrible destruction de Sodome. Le ciel menace d'écraser cette ville corrompue sous les coups de sa justice et de

sa vengeance. Qui se met à prier ; qui donc essaye de fléchir la colère de Dieu ? Vous le savez, c'est Abraham ; et grâce à l'intercession et aux prières de ce patriarche, le Seigneur consent à épargner cette ville coupable, si toutefois il s'y trouve dix justes. (Gen. XVIII.).

Les Israélites sont menacés de tomber sous le joug humiliant des Philistins. A qui ont-ils recours pour détourner ce malheur et sauver leur nation ? C'est à Samuel. Ils lui disent : « Ne cessez point de crier pour nous vers le Seigneur notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. » (1 l. d. Rois, VII.). Samuel prie, et ses prières sont couronnées d'un plein succès. Les Israélites triomphent de leurs ennemis.

L'Esprit-Saint nous enseigne expressément cette puissance de la prière quand il nous dit par la bouche de saint Jacques : « Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés ; car la prière assidue du juste peut beaucoup. »

Et comme preuve, il apporte le fait suivant : « Elie était un homme sujet comme nous à toutes les misères de la vie : et cependant ayant prié Dieu avec ferveur qu'il ne plût point, il cessa de pleuvoir sur la terre durant trois ans et demi.

« Et ayant prié de nouveau, le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. » (V)

Les Ecritures nous enseignent formellement que

les Saints prient pour nous dans le ciel. Lisez le second livre des Machabées, vous y trouverez le fait suivant : Onias qui avait été grand prêtre, apparut à Judas Machabée : Onias tendant les mains, priait pour tout le peuple juif. Mais dans le lointain, Judas aperçut un autre homme vénérable par son âge et tout resplendissant de gloire et de majesté. Onias disait en montrant ce vieillard : *Voici l'ami de ses frères et du peuple d'Israël : voici celui qui prie pour toute la sainte cité : c'est Jérémie, le prophète de Dieu.* (XV.)

Vous savez ce que le Fils de Dieu répondit un jour aux Pharisiens qui lui faisaient un crime de rechercher les pécheurs, de s'entretenir avec eux et de manger à leur table. « Je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » (Luc. XV. 7.)

Comment donc la conversion d'un pécheur pourrait-elle faire tressaillir de joie les anges et les saints dans le ciel, s'ils ignoraient ce qui se passe sur la terre et qu'ils fussent indifférents à nos malheurs et à nos souffrances ?

Voilà des faits consignés dans les Ecritures, des faits certains et incontestables. Or si les apôtres se recommandaient avec instance aux prières des fidèles pour attirer les bénédictions du ciel sur eux et sur leurs travaux, si la prière des justes, dans

cette vallée de larmes, a pu bien souvent désarmer la colère de Dieu, et obtenir à des nations entières des bienfaits éclatants, quelle ne sera pas la puissance des prières des Saints sur le cœur de notre Père céleste ? Qui osera dire, en considérant ces faits, qu'il n'est pas bon et utile d'invoquer les Saints et d'avoir recours à leurs prières pour obtenir de Dieu les grâces et les secours dont nous avons besoin ?

III

Conclusions pratiques.

1

N'oublions pas cette vérité si consolante : Les Saints offrent à Dieu leurs prières pour nous. Enfants de l'Eglise de Jésus-Christ, comme nous, ils sont nos frères. Ils sont, par conséquent, nos amis les plus sincères et les plus dévoués. Et comme ils sont les amis intimes de Dieu, ils sont aussi nos amis les plus puissants. Ils pensent à nous ; ils s'intéressent à nous ; ils prient pour nous. N'oublions pas nos frères qui sont au ciel. N'y a-t-il pas beaucoup de chrétiens qui ne pensent que rarement à invoquer les Saints, et à recourir à leur intercession et à leurs prières pour obtenir de Dieu les grâces et les secours dont ils ont besoin ?

Disons souvent les *Litanies des Saints* pour implorer leur assistance et leur protection. L'Eglise atta-

che une grande importance à ces litanies. Lisez le *Rituel Romain*, et vous verrez qu'elle y recourt constamment dans les circonstances les plus importantes. Pendant les trois jours de supplications publiques, qui reviennent chaque année, avant l'Ascension, et que nous appelons les Rogations, l'Eglise prescrit les litanies des Saints pour fléchir la justice divine et attirer sur la terre les bénédictions célestes.

Quand les circonstances le demandent, c'est aux litanies des Saints que l'Eglise recourt pour obtenir un temps favorable aux récoltes. Elle y recourt pour conjurer et éloigner les orages et les tempêtes. Elle y recourt en temps de disette et de famine ; en temps d'épidémie et de peste. Elle y recourt en temps de guerre. En un mot, l'Eglise recourt aux litanies des Saints dans toutes les calamités publiques.

Lisez ensuite le *Pontifical Romain*, et vous verrez que l'Eglise prescrit ces litanies pour toutes les bénédictions et toutes les consécérations les plus importantes.

Quand on bénit la première pierre pour la construction d'une église, cette bénédiction comprend les litanies des Saints. La consécration des églises, comme la consécration des autels comprennent toujours les litanies des Saints. L'Eglise prescrit ces litanies pour la bénédiction des cimetières, pour la bénédiction des abbés, etc.

Et lorsque l'Evêque confère aux aspirants au sa-

cerdoce les ordres sacrés qui leur donnent le pouvoir de prêcher la parole de Dieu, de célébrer le saint sacrifice de la messe et d'administrer les sacrements, l'Eglise prescrit aussi les litanies des Saints pour chacun de ces ordres : les litanies des Saints pour le sous-diaconat, les litanies des Saints pour le diaconat, et encore les litanies des Saints pour la prêtrise. Pour le sacre des évêques, l'Eglise prescrit aussi les litanies des Saints.

Oui, pour toutes les bénédictions et toutes les consécrations les plus importantes, l'Eglise prescrit constamment ces litanies. N'est-ce pas une preuve qu'elle attache à ces litanies une grande importance ? Imitons l'Eglise et disons souvent les litanies des Saints.

Dans les livres liturgiques, nous ne trouvons que trois litanies : les litanies des Saints, celles du saint nom de Jésus et celles de la Sainte Vierge.

Au lieu d'aller chercher dans des recueils de piété d'une orthodoxie parfois douteuse, des prières que vous ne comprenez peut-être pas bien, habituez-vous avant tout, à réciter les prières de l'Eglise. Rien de plus simple, mais rien de plus beau que ces prières.

2

Parmi les Saints, il y en a que nous devrions honorer tout particulièrement. Ce sont nos Patrons, c'est-à-dire ceux que l'on pourrait appeler nos pro-

tecteurs attitrés et officiels. Chaque pays, chaque diocèse a ses patrons. Les patrons du Valais sont : Saint Maurice et ses compagnons, martyrs; saint Théodore, évêque du Valais, qui résidait à Martigny, et qui est mort vers la fin du quatrième siècle; sainte Catherine d'Alexandrie, vierge martyre. Nous les honorons comme nos patrons en célébrant chaque année leurs fêtes, le plus solennellement possible.

3

Chaque paroisse a aussi son patron, c'est-à-dire son protecteur spécial, et elle en célèbre chaque année solennellement la fête.

4

Comme chaque paroisse, ainsi chacun de nous a son patron. Notre patron, c'est le Saint dont l'Eglise nous a donné le nom en nous conférant le baptême. Pourquoi, demande le catéchisme, pourquoi donne-t-on à chaque enfant le nom d'un Saint ? Et il répond : « Pour lui donner un protecteur auprès de Dieu, et un modèle des vertus qu'il doit pratiquer. »

Puisque l'Eglise, notre mère, nous a donné un Saint comme patron et protecteur, il est certainement bon et utile pour nous de l'invoquer souvent, et de recourir à son intercession et à ses prières pour obtenir de Dieu les grâces et les secours dont nous avons besoin. Adressons-lui au moins chaque jour cette petite, mais si belle prière : « Grand Saint, dont j'ai l'honneur de porter le nom, protégez-moi,

priez pour moi, afin que je puisse servir Dieu comme vous l'avez servi, sur la terre, et le glorifier éternellement avec vous dans le ciel. » (Catéchisme.)

5

N'oublions pas non plus, que, dans sa miséricorde infinie, Dieu nous a confiés à la garde d'un ange. Oui, chacun de nous a son ange gardien. Il nous accompagne et nous suit constamment. Dieu l'a chargé de veiller sur nous, de nous guider, de nous protéger et de nous défendre contre tous les dangers qui pourraient menacer notre âme ou notre corps. — Adressons-lui souvent au moins cette courte prière : « Ange du ciel, mon fidèle et charitable guide, obtenez-moi la grâce d'être si docile à vos inspirations, et de régler si bien mes pas, que je ne m'écarte en rien de la voie des commandements de mon Dieu. » (Catéchisme).

Disons souvent les litanies des Saints; recommandons-nous chaque jour. aux patrons de notre patrie, et à ceux de notre paroisse; implorons tous les jours les prières et la protection de notre ange gardien et des Saints dont nous avons l'honneur de porter le nom, afin que nous puissions, dans le ciel, chanter avec les Saints les miséricordes de Dieu.

SION, le 2 Janvier 1904.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion.



ALLOCUTION PRONONCÉE

à VALÈRE

à l'occasion du Congrès Catholique

Le 11 septembre 1904

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Au nom du diocèse de Sion, je souhaite la bienvenue à tous les membres du Congrès. Cette assemblée, si nombreuse, si sympathique et si imposante doit nous rappeler que nous avons l'honneur d'être des enfants de l'Eglise de Jésus-Christ. Messieurs, soyons fiers de cet honneur, et sachons toujours remplir courageusement les devoirs qu'il nous impose.

Quelle que soit votre condition, quelle que soit

votre place dans la société, que vous soyez ouvriers, laboureurs, industriels, commerçants, avocats, médecins, magistrats, qui que vous soyez, avant tout, soyez toujours des hommes du devoir ; soyez toujours des citoyens exemplaires, sans tache et sans reproche. Il faut que par votre conduite de chaque jour, et par toute votre vie, vous forciez l'estime et le respect de tous ceux qui ne partagent pas vos principes religieux.

En toutes circonstances, montrons-nous franchement des enfants de l'Eglise de Jésus-Christ. Et lorsque vous êtes appelés à prendre part à des élections, n'oubliez pas que vous avez un devoir sacré à remplir, et qu'il ne vous est pas permis de voter pour des hommes qui ne sont pas franchement les amis de notre religion.

Vous le savez, les magistrats, quels que soient du reste leurs noms et leurs fonctions, les magistrats et les supérieurs sont les délégués et les représentants de Dieu. L'autorité qu'ils exercent, c'est l'autorité de Dieu même. Car tout pouvoir, toute autorité vient de Dieu. C'est l'Esprit-Saint qui l'enseigne par la bouche de saint Paul (Rom. XIII). Eh bien, je vous le demande, serait-il donc permis d'aller choisir les délégués et les représentants de Dieu parmi les ennemis de Dieu et de son Eglise ?

Ecoutez sur ce sujet les paroles de S. S. Léon XIII :
« Comme le sort des Etats dépend principalement des

dispositions de ceux qui sont à la tête du gouvernement, l'Eglise ne saurait accorder ni son patronage, ni sa faveur aux hommes qu'elle sait lui être hostiles, qui refusent de respecter ses droits, qui cherchent à briser l'alliance établie par la nature même des choses entre les intérêts religieux et les intérêts de l'ordre civil. »

Léon XIII ajoute : « En définitive, partout où l'Eglise ne défend pas de prendre part aux affaires publiques, on doit soutenir les hommes d'une probité reconnue, et qui promettent de bien mériter de la cause catholique; et pour aucun motif il ne serait permis de leur préférer des hommes hostiles à la religion. »

Voilà ce que dit Léon XIII dans son Encyclique sur les principaux devoirs des citoyens chrétiens. Ainsi, quand vous êtes appelés à élire vos magistrats, n'oubliez pas que c'est pour vous un devoir rigoureux de voter pour des hommes qui promettent de bien mériter de la cause catholique, et que pour aucun motif, il ne serait permis de leur préférer des hommes hostiles à la religion. C'est l'Eglise qui l'enseigne par la bouche de Léon XIII.

Soyez donc catholiques au jour des élections. Laissez-moi ajouter en finissant : Soyez catholiques dans vos abonnements et vos lectures, et ne donnez jamais votre argent pour des journaux qui ne sont pas franchement des amis de notre religion.

Vous connaissez cet axiome : Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es. Voilà une vérité prouvée par l'expérience de chaque jour. Oui, il est certain que vous prenez insensiblement, et peut-être sans le savoir et sans le vouloir, les idées et les opinions des personnes que vous fréquentez. Or, le journal que vous lisez habituellement, et peut-être chaque jour, n'est-il pas pour vous une société et une fréquentation ? Par conséquent, comme il est vrai de dire : Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es, il est certainement vrai aussi de dire : Dis-moi quel journal tu lis, et je te dirai quels sont tes idées et tes principes. Oui, vous prenez inévitablement et peut-être même à votre insu, les idées et les opinions du journal que vous lisez habituellement.

Je résume et je finis. Soyez catholiques dans votre conduite et dans votre vie tout entière. Il faut que par l'accomplissement de tous vos devoirs, vous forciez l'estime et le respect de ceux qui vous connaissent.

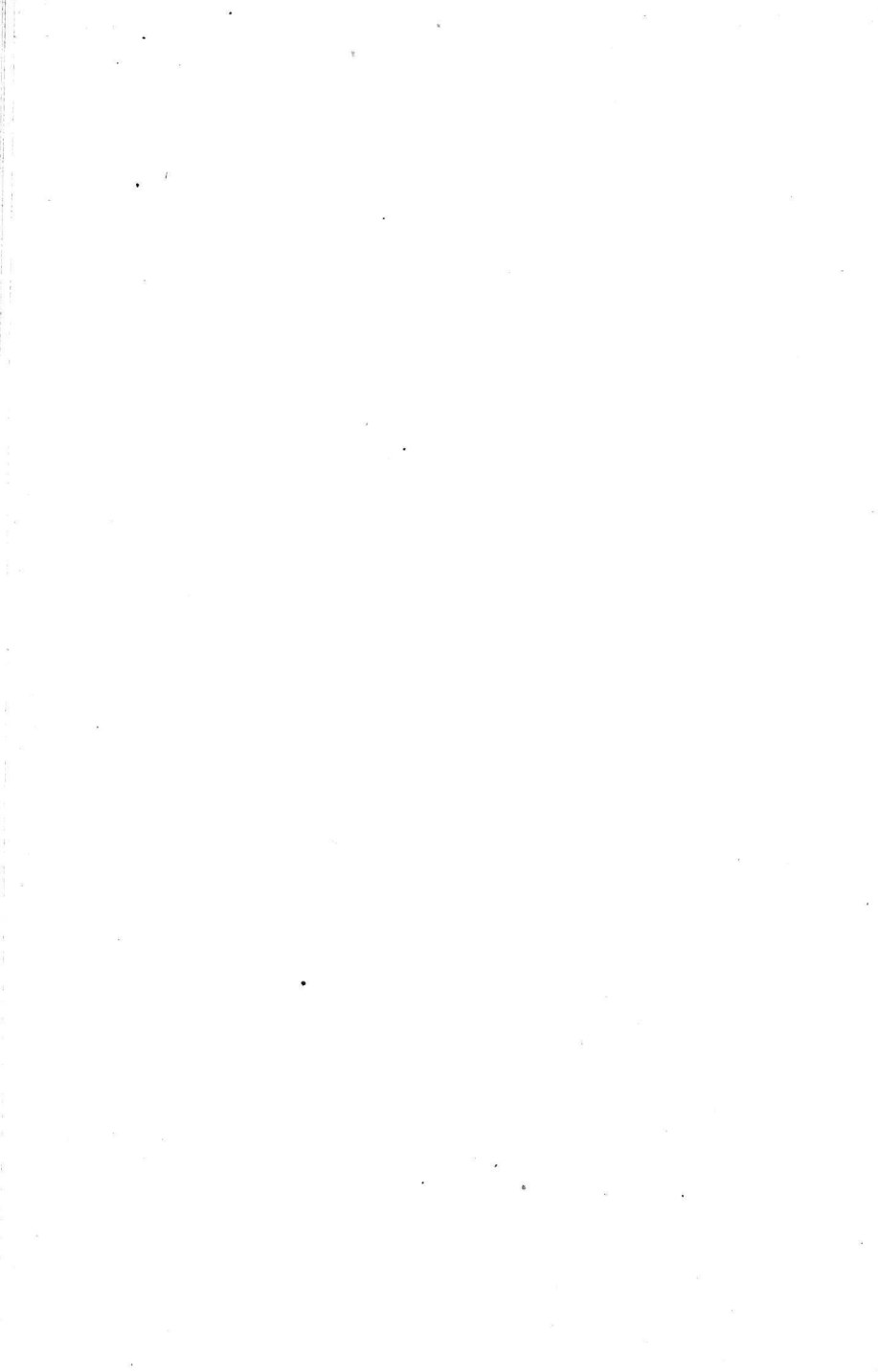
Soyez catholiques au jour des élections et ne votez jamais pour des hommes qui ne sont pas franchement les amis de notre religion.

Soyez catholiques aussi dans vos abonnements, et ne donnez pas votre argent pour des journaux qui ne sont pas franchement et toujours les amis et les défenseurs de notre religion.

Si vous êtes fidèles à ce triple devoir, on pourra dire que le Congrès catholique de Sion a très bien réussi.

† Jules-Maurice ABBET,

Évêque de Sion.





QU'EST-CE QUE LE PAPE ?

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Qu'est-ce que le Pape ?

Le Pape, c'est le successeur de Pierre, le premier représentant de Jésus-Christ sur la terre, le Prince des Apôtres, le Chef visible de toute l'Eglise militante.

L'Eglise est une société.

Qu'est-ce qu'une société ?

C'est l'union de plusieurs en vue d'une même fin à atteindre par des moyens communs.

Pour une société il faut donc : 1° Une agglomération d'hommes. 2° Il faut qu'il y ait entre eux une union morale. 3° Il faut qu'ils poursuivent un but commun et déterminé. 4° Il faut qu'ils aient les moyens nécessaires pour arriver à ce but.

Or ces quatre éléments nous les trouvons dans

l'Eglise. D'abord, elle est évidemment composée d'hommes. Y a-t-il entre eux une union morale ? Certainement, puisqu'ils poursuivent la même fin, qu'ils croient et professent tous la même doctrine, qu'ils reçoivent les mêmes sacrements, et obéissent tous au même Chef. Nous trouvons aussi dans l'Eglise une fin commune et déterminée qu'elle poursuit : c'est la sanctification et le salut des hommes. Et quels sont les principaux moyens dont elle dispose pour réaliser cette fin ? Ces moyens sont surtout la doctrine et les sacrements de Jésus-Christ. Il est donc bien certain que l'Eglise est une société.

« Le Fils unique de Dieu, dit Léon XIII, a établi sur la terre une société qu'on appelle l'Eglise, et il l'a chargée de continuer à travers tous les âges la mission sublime et divine que lui-même avait reçue de son Père. *Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie.* (Jean. XX). *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (Math. XXVIII). De même donc que Jésus-Christ est venu sur la terre *afin que les hommes eussent la vie et l'eussent plus abondamment* (Jean. X), ainsi l'Eglise se propose comme fin le salut éternel des âmes; et dans ce but, telle est sa constitution qu'elle embrasse dans son extension l'humanité tout entière, et n'est circonscrite par aucune limite ni de temps ni de lieu. *Prêchez l'Evangile à toutes les créatures.* (Marc. XVI). » (Encyclique « Immortale Dei »).

**Dans toute société il faut un chef,
un gouvernement.**

Qu'est-ce que vous faites quand vous voulez fonder une société ?

Vous cherchez d'abord à grouper un certain nombre d'amis et d'adhérents. Vous faites des statuts et vous choisissez un président, un chef. Toute société est fondée pour atteindre une fin. C'est précisément par les statuts et les lois de la société qu'on détermine les moyens nécessaires pour arriver au but qu'on se propose d'atteindre. Pour garantir et assurer l'observation des lois, il faut nécessairement un pouvoir social, une autorité, un gouvernement.

Une société sans chef ne saurait vivre; ce serait une société anarchique. Trouvez un seul Etat, un seul peuple sans gouvernement. Cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez pas une société, si petite, si peu importante qu'elle soit, vous ne trouverez pas une seule société qui n'ait un chef.

Et l'Eglise, cette société fondée par le Fils de Dieu au prix de son sang (Actes des Apôtres, XX), fondée pour le salut et le bonheur éternel des hommes, l'Eglise, qui comprend tant de peuples, de caractères, de races, de langues et de mœurs différentes, l'Eglise, qui est répandue sur toute la surface du globe, est-il bien croyable que son divin fondateur ne lui ait pas donné des chefs avec le pouvoir de la diriger et de la gouverner ?

**Jésus-Christ a choisi les Apôtres
pour gouverner son Eglise.**

Ouvrez l'Evangile de saint Luc, vous y trouverez ce qui suit au chapitre VI : *Il arriva qu'en ces jours-là Jésus se retira sur la montagne pour prier : et il passa toute la nuit à prier Dieu. Quand le jour fut venu, il appela ses disciples, et il en choisit douze d'entre eux, qu'il nomma ses Apôtres : Simon auquel il donna le nom de Pierre ; André, son frère ; Jacques et Jean ; etc., suivent les noms des apôtres.*

Dans l'Eglise, comme dans toute société bien organisée, nous trouvons donc deux catégories de membres : les uns doivent enseigner ; les autres, recevoir l'enseignement ; les uns doivent commander et gouverner ; les autres, obéir.

Parmi ses disciples, Jésus en choisit douze, qu'il appela ses Apôtres, c'est-à-dire ses envoyés, ses ambassadeurs, ses repréentants. — Voilà l'Eglise enseignante, voilà ceux qui seront chargés de gouverner l'Eglise et de prêcher l'Evangile jusqu'à la fin des siècles.

C'est aux Apôtres et à leurs successeurs, c'est à l'Eglise enseignante, que Jésus a confié la mission divine qu'il avait reçue de son Père ; c'est aux Apôtres qu'il a dit : *Allez, enseignez toutes les nations . . . apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé moi-même ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (Math. XXVIII).

C'est encore aux Apôtres et à leurs successeurs qu'il dit quelques instants avant son Ascension : *Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature.* (Marc. XVI).

Les Apôtres et leurs successeurs sont donc les délégués, les plénipotentiaires de Jésus-Christ. Voilà pourquoi il leur a dit : *Celui qui vous écoute, c'est moi qu'il écoute, celui qui vous méprise, c'est moi qu'il méprise.* (Luc X). Ecouter les Apôtres et leurs successeurs, c'est écouter Jésus-Christ lui-même dont ils sont les représentants. Croire la doctrine qu'ils enseignent, c'est croire la doctrine que Jésus-Christ lui-même a prêchée.

Puisque le Fils de Dieu a ordonné aux Apôtres *d'enseigner toutes les nations; d'aller dans l'univers entier et de prêcher l'Evangile à toutes les créatures;* puisqu'il a promis de *rester avec eux jusqu'à la fin des siècles,* vous devez conclure que les Apôtres vivront dans leurs successeurs aussi longtemps qu'il y aura des hommes à évangéliser, soit jusqu'à la fin du monde.

Pas de société sans gouvernement, pas de gouvernement sans souveraineté. C'est à Simon-Pierre que Jésus-Christ a donné la souveraineté dans la société qu'on appelle son Eglise.

**Des faits contenus dans les Ecritures
prouvent que le Sauveur a donné
à l'apôtre Simon, qu'il a nommé Pierre,
une dignité et des pouvoirs
que n'ont pas reçus ses collègues
dans l'apostolat.**

1^{er} FAIT.

**Jésus-Christ a changé le nom de Simon et non celui
des autres apôtres.**

Simon avait un frère, nommé André. Un jour que les deux frères se rencontrèrent sur les bords du Jourdain, André dit à Simon : *Nous avons vu le Messie. Et il l'amena à Jésus. Et Jésus l'ayant regardé, lui dit : Simon, fils de Jean, tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre.* (Jean, I).

Pourquoi donc Simon doit-il désormais s'appeler Céphas, c'est-à-dire Pierre ou roc ? Pourquoi le Sauveur n'a-t-il pas changé le nom des autres Apôtres ? Les Ecritures nous disent que Dieu appelle d'ordinaire par un nom nouveau les personnes qu'il destine à une mission toute spéciale. Dieu a changé le nom d'Abram (père d'élévation) en lui donnant la circoncision. En lui apparaissant Dieu lui dit : *C'est moi et mon alliance sera avec toi; et tu seras père de beaucoup de nations. Et on ne t'appellera plus Abram, mais tu te nommeras Abraham (père de multitude) : car je t'ai établi père de beaucoup de nations.* (Gen. XVII).

Dieu donne à Jacob le nom d'Israël comme une preuve certaine que les hommes ne prévaudront pas contre lui. *On ne t'appellera plus du nom de Jacob, mais du nom d'Israël; parce que si tu as été fort contre Dieu, combien plus prévaudras-tu contre les hommes?* (Gen. XXXII).

Il faut donc conclure qu'en donnant à Simon le nom de Pierre, le Sauveur le destinait à une mission que les autres Apôtres ne devaient pas partager avec lui.

2^{me} FAIT.

Quand les Ecritures énumèrent les Apôtres, c'est toujours Simon-Pierre qui est nommé le premier.

S. Mathieu dit (X.) : *Voici les noms des douze Apôtres : le premier, Simon, qui est appelé Pierre, et André, son frère; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère; Philippe, etc.;* suivent les noms des autres. Voyez S. Luc, Ch. VI; Actes des Apôtres, I, etc.

3^{me} FAIT.

C'est Pierre qui prend la défense des Apôtres quand ils sont attaqués.

Le jour de la Pentecôte, les Apôtres reçoivent l'Esprit-Saint; ils parlent diverses langues. On les accuse d'être ivres. C'est Pierre qui prend leur défense et réfute ces calomnies. (Actes des Apôtres II.)

Les Apôtres sont jetés en prison pour avoir prêché la doctrine de Jésus-Christ. On les conduit devant leurs juges assemblés à Jérusalem. C'est encore

Pierre qui prend la parole pour les défendre (Actes des Apôtres, V).

4^{me} FAIT.

**C'est Pierre qui propose l'élection d'un Apôtre
pour remplacer Judas.**

En ces jours-là, Pierre se levant au milieu des frères, dit : « Il faut donc que de ceux qui se sont unis à nous pendant tout le temps où le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à commencer du baptême de Jean, jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il y en ait un qui deviendra témoin avec nous de sa résurrection. » (Actes des Apôtres, I.)

5^{me} FAIT.

C'est Pierre, que l'Ange dit à Corneille d'appeler.

A Césarée, vivait un centurion, nommé Corneille, religieux et craignant Dieu avec toute sa maison, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse. Dieu veut le récompenser et le faire chrétien. Un ange apparaît à Corneille et lui dit : *Tes prières et tes aumônes sont montées en souvenir devant Dieu. Et maintenant envoie des hommes à Joppé et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre.* (Actes des Apôtres, X.)

6^{me} FAIT.

**Au Concile de Jérusalem, c'est Pierre qui, après une grande
discussion, prend la parole,
et sa sentence devient la décision du Concile.**

Une grande question avait été soulevée à Antio-

che; les uns prétendaient que les païens convertis au christianisme devaient recevoir la circoncision et observer la loi de Moïse; d'autres, comme Paul et Barnabé, soutenaient le contraire. On décida que Paul et Barnabé et quelques-uns d'entre les autres iraient à Jérusalem, vers les Apôtres et les prêtres, pour cette question. Les Apôtres s'assemblèrent donc pour examiner cette question. *Mais après une grande discussion, c'est Pierre qui se lève et tranche la question en faveur des païens convertis.* La sentence de Pierre, c'est la décision du Concile. *Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à nous de ne vous imposer aucun autre fardeau que ces choses-ci qui sont nécessaires, etc.* (Actes des Apôtres. XV). Cette décision est envoyée à Antioche.

Voilà des faits contenus dans les Ecritures. N'est-il pas certain après cela que le Sauveur a donné à Simon-Pierre une dignité et des pouvoirs que n'ont pas reçus ses collègues dans l'Apostolat ?

**Pierre a été constitué par Jésus-Christ
prince des Apôtres et Chef visible
de toute l'Eglise militante.**

Nous venons de voir que le Fils de Dieu a donné à Simon-Pierre des pouvoirs particuliers. Quels sont ces pouvoirs ? Le Concile du Vatican nous le dit par ces paroles : *Si quelqu'un dit que le bienheureux Apôtre Pierre n'a pas été constitué par le Christ Notre-Seigneur, Prince des Apôtres et Chef visible de toute l'Eglise mi-*

litante; ou que le même Pierre n'a reçu qu'une primauté d'honneur seulement et non une primauté de juridiction propre et véritable, directement et immédiatement conférée par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'il soit anathème. (Sess. IV.)

Consultons les Ecritures.

I

Se trouvant un jour avec ses disciples *aux environs de Césarée de Philippe*, Jésus les interrogea en disant : *Quel est celui que les hommes disent être le Fils de l'Homme ? Les disciples répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou l'un des prophètes. Jésus leur demanda : Et vous, qui dites-vous que je suis ?*

Simon-Pierre, prenant la parole, lui dit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*

Jésus lui répondit : *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est point la chair, ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux.*

Aussi, moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. (Math. XVI.)

Dans cette occasion, Jésus-Christ réalise une promesse, qu'il avait faite à Simon. Un jour que les deux frères se rencontrèrent sur les bords du Jourdain, André dit à Simon : *Nous avons trouvé le Messie. Et il l'amena à Jésus. Jésus l'ayant regardé*

lui dit : *Tu es Simon, fils de Jean, tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre, ou roc.* (Jean I.)

Cette promesse, le Fils de Dieu la remplit maintenant aux environs de Césarée, en disant à Simon pourquoi il doit être une pierre et un roc. Il ne lui dit plus : *Tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre,* mais : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.*

Le Fils de Dieu compare ici son Eglise à une maison dont Pierre doit être le fondement. S. Paul appelle aussi l'Eglise *la maison de Dieu*. Il écrit à l'évêque d'Ephèse : *Je vous écris ceci quoique j'espère aller bientôt vous voir, afin que si je tardais plus longtemps, vous sachiez comment vous devez vous conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité.* (I Tim. III.).

Il est certain que ces paroles : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* » s'adressent directement et exclusivement au chef des Apôtres, et par conséquent que Pierre est réellement destiné à devenir le fondement de l'Eglise de Jésus-Christ sur la terre.

Considérez attentivement les paroles du Sauveur. Simon-Pierre avait confessé franchement la divinité de son maître en disant : *Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant.* Jésus lui répond : *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean; car ce n'est point la chair, ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est*

dans les cieux. Aussi, moi je te dis — pour te récompenser d'avoir confessé ma divinité avec tant de courage et de sincérité — je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Il est évident que le mot *pierre* désigne des deux côtés la même personne.

Ensuite, Jésus dit : Sur *cette* pierre. Le déterminatif *cette* indique nécessairement une pierre dont on vient de faire mention. Or le Sauveur venait de parler de Simon en disant : Tu es Pierre. Donc, il est encore question de Simon lorsqu'il parle de cette pierre qui sera le fondement de son Eglise.

Enfin, si Jésus avait dit à l'Apôtre Simon : *Tu es un roc, et sur ce roc je bâtirai mon Eglise*, il ne serait pas possible de douter que Pierre a été constitué le fondement de l'Eglise. Eh bien, dans la langue dont s'est servi le Sauveur, vous trouvez des deux côtés la même expression, *Céphas*; il n'y a pas deux expressions différentes comme en latin *Petrus et petra*; et si nous traduisons littéralement les paroles du Sauveur, nous avons : Tu es un roc et sur ce roc je bâtirai mon Eglise.

C'est aussi l'enseignement des Pères de l'Eglise. Saint Cyprien dit : « Le Seigneur a d'abord choisi Pierre, sur lequel il a bâti son Eglise. » (Epit. 71).

Origène appelle Pierre « le grand fondement de l'Eglise et la pierre inébranlable sur laquelle le Christ a fondé son Eglise. » (Hom. 5 in Exod.).

Vous devez donc conclure que le Fils de Dieu a constitué l'apôtre Simon-Pierre le fondement et la base de son Eglise sur la terre.

Il y aura par conséquent entre Pierre et l'Eglise militante, les rapports que vous trouvez entre le fondement et la maison qu'il soutient. Or, entre la maison et le fondement qui la soutient, il y a évidemment un rapport de dépendance absolue. La partie la plus importante, la plus nécessaire, la plus indispensable d'une maison, c'est le fondement.

Dites, par exemple, que l'insensé a bâti sa maison sur le sable, et tout le monde comprendra qu'elle ne peut pas être solide et qu'elle ne tardera pas à s'écrouler (Math. VII.).

Fondement solide et maison durable, ce sont deux idées inséparables. Dites que l'Eglise de Jésus est bâtie sur le roc, et nous devons conclure que cette Eglise, grâce au fondement qui la soutient, pourra défier jusqu'à la fin des siècles tous les dangers et toutes les tempêtes.

Pas de maison sans fondement. Vous ne trouverez donc l'Eglise de Jésus-Christ que là où vous trouverez Pierre, qui en est le fondement. Voilà pourquoi saint Ambroise dit: « Ubi Petrus, ibi Ecclesia. Où se trouve Pierre, c'est là que vous trouverez l'Eglise. » (In Ps. 40).

Comme on ne saurait séparer d'une maison le fon-

dement qui la soutient, ainsi il n'est pas possible de séparer Pierre de l'Eglise.

Sapez la base et la maison s'écroule; retranchez Pierre et l'Eglise n'est plus. Le fondement d'une maison, c'est la tête dans le corps humain, c'est le souverain dans son royaume.

Pierre est le fondement de l'Eglise militante. Concluez donc que Dieu lui a donné le pouvoir pour la gouverner.

II

Après avoir donné à Simon le nom de Pierre et l'avoir établi le fondement de son Eglise sur la terre, le Sauveur ajouta : *Et je te donnerai les clés du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les cieux.* (Math. XVI).

C'est donc à Pierre, le fondement de l'Eglise, c'est à Pierre seul que Jésus a confié les clés du royaume des cieux.

D'abord, quel est ce royaume dont Pierre a reçu les clés? Ce royaume, c'est l'Eglise dont Jésus vient de parler, l'Eglise qui est bâtie sur Pierre, et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Dans les Ecritures le Sauveur appelle son Eglise *le royaume des cieux* (Math. XIII); *le royaume de Dieu* (Luc. XIII); il l'appelle aussi *son royaume* (Jean. XVIII).

Et quel est ce pouvoir des clés si ce n'est le pouvoir

suprême? N'est-ce pas le magistrat qui garde les clés de la ville? Lorsqu'on remet à un vainqueur les clés d'une forteresse ou d'une ville, n'est-ce pas là un témoignage de soumission? n'est-ce pas un symbole par lequel on veut reconnaître sa puissance et sa domination? Ouvrez les Ecritures, vous y trouverez plus d'une fois la même figure.

Les clés sont certainement un symbole du souverain pouvoir lorsque Dieu dit à Sobna : « Je te chasserai de ton rang et de ton ministère, je te déposerai. Et il arrivera en ce jour que j'appellerai mon serviteur Eliacim, fils d'Heleias, et je le revêtirai de ta tunique, je lui attacherai fortement ta ceinture, et ta puissance je la mettrai en sa main; et il sera comme un père pour les habitants de Jérusalem et pour la maison de Juda. Et je mettrai la clé de la maison de David sur son épaule; et il ouvrira et il n'y aura personne qui ferme; et il fermera et il n'y aura personne qui ouvre ». (Isaïe XXII). Voyez Apoc. III.

Les clés sont donc le symbole du souverain pouvoir. Voici un exemple du XVIIe siècle. Le grand vizir Achmet Képrilu, après avoir essuyé une terrible défaite à la bataille de St-Gothard, se dirigea vers l'île de Crète à la tête des troupes ottomanes. Il voulait à tout prix enlever Candie aux Vénitiens. Le siège commença en 1667 et dura deux ans. Enfin le grand vizir de Mahomet IV reçut le 27 septembre

1669 les clés de la ville dans un bassin d'argent. Achmet exigea des vaincus l'évacuation complète de Candie. Tous les Vénitiens quittèrent l'île de Crète que leur république avait possédée pendant 465 ans.

Pour bien nous faire comprendre qu'il a donné à Pierre tout pouvoir dans son Eglise sur la terre, le Fils de Dieu ajoute: « Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans les cieux. » Ces paroles sont absolues et sans restriction. Le pouvoir de Pierre dans l'Eglise militante est donc sans borne et sans limite. Et tout ce que Pierre lie, et tout ce qu'il délie sur la terre, est approuvé et sanctionné dans les cieux.

Encore une fois, les clés sont le symbole du souverain pouvoir. Or, c'est à Pierre seul que Jésus a confié les clés de son Eglise. Donc Pierre seul a été investi d'un souverain pouvoir pour la gouverner.

**Pierre vit encore sur la terre et il vivra
dans ses successeurs
jusqu'à la fin du monde.**

Ecoutez d'abord le Concile du Vatican : « Si quelqu'un dit que ce n'est pas par l'institution de Jésus-Christ Notre-Seigneur, ou de droit divin, que le bienheureux Pierre a des successeurs perpétuels dans sa primauté sur toute l'Eglise; ou que le Pontife

romain n'est pas successeur du bienheureux Pierre dans sa primauté : qu'il soit anathème. » (Sess. IV.).

I

Pourquoi l'Eglise est-elle fondée ? Pour sauver les hommes. Comme Dieu a créé tous les hommes pour le ciel, comme Jésus-Christ est mort pour tous les hommes sans exception, ainsi l'Eglise a été fondée pour le salut et le bonheur éternel de tous les hommes, des hommes de tous les pays et des hommes de tous les siècles. Il est donc certain que l'Eglise doit exister aussi longtemps qu'il y aura des hommes à sauver.

Or, *la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant*, comme dit l'Esprit-Saint (I Tim. III), ne peut pas être séparée du fondement sur lequel elle repose. Donc ce fondement existera aussi longtemps que l'Eglise elle-même. Or, c'est l'apôtre Simon-Pierre que Jésus-Christ a donné à son Eglise comme fondement, c'est sur Pierre qu'il a bâti son Eglise. Donc Pierre vivra dans ses successeurs jusqu'à la fin des siècles.

II

L'Eglise, nous l'avons vu, est une société. Jésus-Christ l'a fondée au prix de son sang (Actes des Apôtres XX). Serait-ce peut-être une société anarchique, sans chef et sans gouvernement ? qui oserait le dire ? et surtout qui pourrait le prouver ? Les

Écritures nous disent que l'apôtre Pierre a été constitué par Jésus-Christ le chef de toute l'Eglise militante. Or, ce chef visible et suprême serait-il maintenant superflu ? Pierre serait-il donc maintenant moins nécessaire à l'Eglise qu'au temps des apôtres ? Est-ce bien croyable ? Le Fils de Dieu aurait cru nécessaire de donner un chef à son Eglise lorsqu'elle comptait à peine quelques milliers de fidèles, et maintenant qu'elle en compte plus de deux cent soixante millions répandus dans toutes les parties du monde, ce chef serait inutile et superflu !

Le Sauveur aurait cru nécessaire de donner un chef à son Eglise, alors que les fidèles n'avaient *qu'un cœur et qu'une âme* (Actes des Apôtres IV), et maintenant qu'elle est déchirée par les schismes et les hérésies, maintenant que les passions et l'incrédulité lui font une guerre acharnée, et exposent chaque jour à toutes sortes de dangers la foi et le salut de ses enfants, cette Eglise n'aurait plus besoin d'un chef visible pour la diriger et la gouverner !

III

Jésus dit à l'apôtre Simon-Pierre aux environs de Césarée de Philippe : « Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » (Math. XVI).

Nous avons vu que dans la langue dont s'est servi

le Sauveur, il n'y a pas deux expressions différentes comme en latin, *Petrus* et *petra*; mais des deux côtés on trouve le même mot, Céphas, c'est-à-dire roc. La traduction littérale en français serait donc : Tu es un roc et sur ce roc je bâtirai mon Eglise, etc.

Considérez attentivement ces paroles du Sauveur, et dites-nous ensuite pourquoi les portes de l'enfer ne prévaudront point contre son Eglise. N'est-ce pas évidemment parce qu'elle est bâtie sur le roc ? N'est-ce pas parce que le fondement de l'Eglise est lui-même inébranlable ? Tu es un roc et sur ce roc je bâtirai mon Eglise, et parce que ce roc est inébranlable, l'Eglise, qui repose sur ce fondement, défiera jusqu'à la fin des siècles tous les assauts et tous les efforts de l'enfer.

En un mot, Jésus a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Eglise, parce qu'elle repose sur un roc. Or, c'est Pierre qui est ce roc inébranlable sur lequel est bâtie l'Eglise. Donc Pierre doit vivre dans ses successeurs jusqu'à la fin des siècles.

**En quoi consiste le souverain pouvoir,
la primauté de juridiction
conférée par Jésus - Christ
au chef visible de l'Eglise militante ?**

**Dans toutes les sociétés, dans tous les Etats, nous
trouvons et nous devons trouver un triple pouvoir :**

le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire et le pouvoir coactif.

I

Toutes les sociétés, tous les Etats ont le droit de faire des lois et d'obliger leurs sujets à les observer. Et pourquoi ? La raison est toute simple. Une société n'est fondée et n'existe que pour réaliser une fin. Or, qui veut la fin doit vouloir aussi les moyens. Et celui qui ne veut pas les moyens ne peut vouloir raisonnablement la fin.

Or, c'est précisément par les lois qu'elle fait, qu'une société indique à ses membres les moyens nécessaires ou utiles pour atteindre leur fin.

Exemple : L'Eglise est fondée pour sauver les hommes. Une de ses lois nous ordonne de recevoir les sacrements au moins une fois par an. C'est là évidemment un des moyens pour réaliser la fin de l'Eglise et sauver notre âme.

Sans le pouvoir législatif une société ne pourrait atteindre sa fin. Cela est incontestable pour quiconque connaît tant soit peu la nature humaine.

Exemple : la fin propre et directe de l'Etat, c'est le bonheur temporel de ses sujets. L'instruction est un des moyens pour y arriver.

Eh bien, supposez qu'il n'y ait pas un pouvoir chargé de faire des lois et de prescrire des mesures pour répandre l'instruction. Qu'arrivera-t-il ? Un

grand nombre n'attribueront à l'instruction que peu d'importance; et parmi ceux qui en reconnaissent l'utilité, beaucoup, absorbés par d'autres soucis, la négligeront complètement. Ce que nous disons de l'instruction, on peut le dire de l'impôt.

II

Du pouvoir législatif découle le pouvoir judiciaire: celui-là fait des lois, celui-ci les interprète. Le pouvoir judiciaire est exercé par les juges et les tribunaux. Ils doivent interpréter les lois et trancher les différends et les conflits qui peuvent se présenter. Comme le pouvoir judiciaire découle du pouvoir législatif, celui-ci dépend du premier. Sans le pouvoir judiciaire, l'application des lois serait impossible et le pouvoir législatif lui-même deviendrait inutile.

En effet, supprimez le pouvoir chargé d'interpréter les lois, qu'arrivera-t-il ? Cette interprétation sera abandonnée à chacun des membres de la société.

Ce serait supprimer les lois. Chacun les interpréterait en sa faveur : tout le monde aura raison, personne n'aura tort.

III

Du pouvoir législatif et du pouvoir judiciaire découle nécessairement un troisième pouvoir que nous trouvons dans tous les Etats : c'est le pouvoir coactif.

Toute société est fondée pour atteindre une fin. Or, la poursuite de cette fin peut rencontrer bien des obstacles. Il faut donc que la société puisse les écarter, si elle veut réaliser sa fin. C'est ce que fait le pouvoir coactif. Sa principale fonction est d'infliger des peines.

Les obstacles ordinaires sont d'abord ceux qui ne veulent pas observer les lois; ensuite, ceux qui refusent d'obéir aux décisions du pouvoir judiciaire; enfin tous ceux qui, d'une manière quelconque, troublent l'ordre et entravent la réalisation de la fin sociale.

Ce triple pouvoir — législatif, judiciaire et coactif — que nous trouvons dans tous les Etats, nous le trouvons aussi dans cette société que Jésus-Christ a fondée pour le salut des hommes et que nous appelons son Eglise.

La primauté de juridiction, conférée par le Fils de Dieu à Pierre et à tous ses successeurs, comprend précisément ce triple pouvoir.

Le successeur de Pierre est le législateur suprême et le souverain juge dans l'Eglise.

Personne que lui ne peut faire des lois obligeant tous les fidèles de l'univers. Lui seul peut trancher, en dernière instance, toutes les questions, porter des jugements et prononcer des condamnations sans appel dans toute l'Eglise. Lui seul peut infliger des peines dans toute l'Eglise militante.

Voilà en quoi consiste le souverain pouvoir, la primauté de juridiction conférée par Jésus-Christ au Chef visible de son Eglise sur la terre

Le successeur de Pierre, c'est le Pape.

**C'est donc le Pape qui a la primauté
de juridiction sur toute l'Eglise militante.**

I

Pierre, que Jésus-Christ a constitué le Chef visible de son Eglise sur la terre, Pierre vit encore parmi les hommes. Où le trouverons-nous ? Qui est son successeur ? Quel est l'évêque investi de la primauté que Pierre a reçue pour gouverner l'Eglise ? La tradition, les conciles et la raison répondent que le successeur de Pierre, c'est l'évêque de Rome, celui que nous appelons tous le Pape.

Après la mort de Jésus, Pierre resta à peu près deux ans dans la Judée. Il se rendit ensuite en Phrygie, dans l'Asie-Mineure, où il fut évêque d'Antioche environ pendant sept ans. Pendant ces quelques années, il prêcha l'Evangile en Bithynie, dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce et dans d'autres contrées de l'Asie-Mineure. Il quitta Antioche pour aller à Jérusalem. C'est alors qu'Hérode Agrippa le jeta en prison et qu'il fut miraculeusement délivré par un ange. La même année, c'est-à-dire la deuxième année du règne de l'empereur Claude, Pierre alla

fixer son siège épiscopal à Rome. Il y avait sept ans qu'il était évêque de Rome, lorsque l'empereur Claude expulsa tous les Juifs. Pierre revint à Jérusalem et y présida le premier concile. Après la mort de l'empereur Claude, Pierre revint à Rome où, après vingt-cinq ans d'épiscopat, il fut martyrisé sous l'empereur Néron, l'année 67.

Pierre n'a occupé que le siège d'Antioche et celui de Rome. C'est donc à Antioche ou à Rome que nous trouverons son successeur, et par conséquent le Chef de l'Eglise militante. Or, l'évêque d'Antioche n'a pas succédé à Pierre dans la primauté sur l'Eglise. Et pourquoi ? D'abord, parce que Pierre n'est pas mort comme évêque d'Antioche; et ensuite parce qu'il n'a pas renoncé à la primauté en allant fixer son siège épiscopal à Rome. Une preuve que Pierre, en quittant Antioche pour se fixer à Rome, a conservé la primauté, c'est qu'il était depuis sept ans évêque de Rome, lorsqu'il présida le premier Concile réuni à Jérusalem.

II

Du reste, consultez l'Histoire et vous verrez que l'évêque de Rome *seul* a osé et ose se dire le successeur de Pierre, le Chef visible de l'Eglise militante.

Jamais un autre évêque n'a revendiqué la primauté sur toute l'Eglise; jamais un autre évêque

n'a osé s'appeler, jamais un autre n'a été appelé le successeur de Pierre, le Chef suprême de l'Eglise de Jésus-Christ sur la terre.

Adressez-vous à toutes les religions que vous trouvez dans le monde, adressez-vous à leurs évêques, à leurs prêtres et à leurs ministres (nous exceptons le Pape, bien entendu), posez à chacun d'eux ces questions : Etes-vous le successeur de Pierre ? Jésus-Christ vous a-t-il constitué le Chef de son Eglise sur la terre ? Vous a-t-il conféré le pouvoir de faire des lois qui obligent tout l'univers chrétien ? Vous a-t-il donné le pouvoir de prononcer dans toute l'Eglise des jugements et des condamnations sans appel ? Essayez de poser ces questions, vous n'en trouverez pas un seul qui puisse et qui ose vous répondre affirmativement.

Après cela, adressez-vous à l'évêque de Rome et demandez-lui s'il est le successeur de Pierre dans la primauté sur l'Eglise. Il vous citera les noms des deux cent cinquante-huit Papes qui, de S. Pierre à Pie X, ont gouverné l'Eglise. Les deux cent cinquante-huit Papes qui se sont succédé sur le siège épiscopal de Rome, sont un monument historique, qui démontre d'une manière irréfragable, que l'évêque de Rome est le successeur de Pierre et par conséquent qu'il est le Chef visible de l'Eglise militante.

III

Comme le Pape seul ose se dire et que lui seul est appelé le successeur de Pierre, ainsi lui seul a exercé dans tous les siècles et dans l'Eglise entière, la primauté conférée par Jésus-Christ à Pierre et à ses successeurs.

Ouvrez l'histoire et vous y trouverez, pour ainsi dire à chaque page, une preuve éclatante de cette vérité.

Citons au moins quelques faits.

C'est le Pape Sixte I († 128) qui a introduit le chant du Sanctus dans la liturgie de la messe.

C'est le Pape Victor I († 200) qui a porté une loi fixant l'époque où toute l'Eglise doit célébrer la Pâque.

Le Pape Jean XIX († 1009) rétablit l'évêché de Mersbourg et érige celui de Bamberg.

C'est au Pape Léon I († 461) que Timothée demande la confirmation de son élection comme patriarche d'Alexandrie.

Même Photius, patriarche intrus de Constantinople, demande au Pape Nicolas I († 867) l'approbation de son élection.

Le Pape Grégoire V († 999) approuve la translation de Gerbert, archevêque de Reims, sur le siège archiépiscopal de Ravenne.

C'est au Pape Zozime († 418) que recourt Bricius, archevêque de Tours, déposé par un concile.

C'est au Pape Léon I († 461) qu'en appellent les évêques Théodoret, Eusèbe, Flavien, etc., déposés par le conciliabule d'Ephèse.

Jean, évêque de Lappa, dans l'île de Crète, avait été déposé par Paul son métropolitain. Il recourt au Pape Vitalien († 672) qui rétablit l'évêque déposé.

Même les Ariens recourent au Pape Jules I († 352) contre Athanase.

L'hérétique Célestius, condamné par un concile de Carthage, recourt au Pape Innocent I († 417).

L'hérésiarque Nestorius en appelle au jugement du Pape Célestin I († 432).

C'est au Pape Grégoire IX († 1241) que fut dénoncé Elie, supérieur général de l'Ordre de St-François. Elie se prononçait contre la règle : le Pape le déposa.

Le Pape Félix III († 493) déposa Acace, patriarche de Constantinople.

Le Pape Alexandre II († 1073) dépose le métropolitain de Florence, Pierre de Pavie, convaincu de simonie.

Le Pape Pascal II († 1118) excommunie l'évêque de Braza, qui avait osé déposer la couronne impériale sur la tête d'Henri V, excommunié.

Le Pape Boniface VIII († 1303) excommunie les cardinaux rebelles Jacopo et Pietro, et les dépose de toute dignité ecclésiastique.

C'est le Pape Léon X († 1521) qui dégrade solen-

nellement les cardinaux coupables Petrucci, de Sauli et Riario.

C'est le Pape Clément V (†1314) qui supprima, par voie de provision et non par voie de condamnation, l'Ordre des Templiers.

Le Pape Nicolas I († 867) annule le concile de Constantinople, où trois cent dix-huit évêques avaient déposé St-Ignace, le patriarche légitime.

C'est le Pape Eugène IV († 1447) qui cassa tous les actes du faux concile de Bâle.

C'est le Pape Pie VI qui condamna le synode janséniste de Pistoie.

C'est le Pape Léon I qui cassa le 28^{me} canon du concile œcuménique de Chalcédoine. Ce canon accordait au siège de Constantinople le premier rang après celui de Rome, et par conséquent la prééminence sur les sièges apostoliques.

Le premier concile de Constantinople, qui n'a pas été présidé par le Pape et auquel ne furent pas invités tous les évêques, n'était pas d'abord un concile œcuménique. Il le devint par l'approbation et la confirmation du Pape.

Si nous consultons l'Histoire, il est donc certain que le Pape seul a exercé dans toute l'Eglise et dans tous les siècles, le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire et le pouvoir coactif.

Oui, c'est le Pape seul qui fait des lois pour toute l'Eglise.

C'est au Pape que sont portées, par le Pape que sont tranchées toutes les questions majeures.

C'est au Pape que recourent les Eglises désolées, au Pape qu'en appellent les évêques tracassés, persécutés, bannis.

C'est au Pape, comme au centre de l'unité et au Chef suprême de l'Eglise, que les évêques demandent la confirmation de leur élection.

Le Pape approuve ou annule la translation des évêques sur d'autres sièges. C'est au Pape que les évêques demandent l'autorisation de quitter leur siège et de résigner leurs fonctions.

Le Pape crée et approuve les évêchés.

Le Pape cite les évêques à son tribunal ; il restreint leur juridiction.

Le Pape règle les différends qui surgissent entre les diocèses, entre les évêques et leur clergé.

C'est au Pape, comme au souverain juge dans l'Eglise, que recourent les prêtres condamnés, excommuniés par les évêques.

C'est au Pape qu'en appellent les évêques condamnés, excommuniés, déposés par leurs métropolitains ou par des conciles.

C'est au Pape que recourent même les hérétiques condamnés par des évêques ou par des conciles.

Le Pape condamne d'une manière définitive et sans appel, les erreurs, les schismes, les hérésies.

Le Pape condamne, excommunie, dépose, dégrade

les prêtres, les généraux d'Ordres, les évêques, les archevêques, les cardinaux, les métropolitains.

C'est à la ratification du Pape que les conciles soumettent leurs décrets et leurs condamnations ; c'est au Pape qu'ils renvoient les décisions des affaires les plus importantes.

Le Pape approuve pour toute l'Eglise et supprime les Ordres religieux.

Le Pape casse les décisions des conciles et même des conciles œcuméniques.

Le Pape approuve les conciles généraux. Sans son approbation, il n'y a pas de concile œcuménique.

Les décrets des conciles qui ne sont pas approuvés par le Pape ne peuvent obliger l'Eglise.

Des conciles qui ne seraient pas œcuméniques, peuvent le devenir par l'approbation et la confirmation du Pape.

Voilà ce que dit l'Histoire.

Vous devez donc conclure que le Pape est le successeur de Pierre et qu'il a toujours exercé la primauté sur l'Eglise militante.

Quiconque ne veut pas reconnaître l'autorité du Pape ne peut donc pas être un enfant de l'Eglise de Jésus-Christ.

C'est surtout au successeur de Pierre que s'adressent ces paroles du Sauveur : *Celui qui vous écoute, c'est moi qu'il écoute ; celui qui vous méprise, c'est moi qu'il méprise.* Oui, écouter le Pape, c'est écouter Jésus-

Christ lui-même ; mépriser et repousser l'autorité du Pape, c'est repousser l'autorité de Jésus-Christ, dont le Pape est le porte-voix et le premier représentant sur la terre.

Le Pape, c'est donc la condamnation vivante, inéluctable et perpétuelle de toutes les religions qui ne veulent pas reconnaître son autorité.

SION, le 22 Janvier 1905.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion.





LETTRE PASTORALE

à l'occasion de la

publication de l'Encyclique

de

Sa Sainteté Pie X

sur

l'enseignement de la doctrine chrétienne

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

La grande plaie de notre temps, c'est l'ignorance-religieuse. Aussi Notre premier souci, comme curé et comme évêque, a été l'instruction religieuse des âmes confiées à nos soins, et surtout l'instruction religieuse de la jeunesse.

Comme curé, Nous avons d'abord introduit une instruction à la messe de huit heures; ensuite, une instruction à la dernière messe, qui se dit les dimanches et les fêtes, après les offices de la paroisse.

Nous avons aussi introduit les instructions des Quarante-Heures.

La première semaine des pâques, Nous avons donné Nous-même ou fait donner une retraite pour préparer les fidèles à l'accomplissement de leur devoir pascal.

Grâce à la générosité et au dévouement de nos paroissiens, Nous avons réussi à fonder le bénéfice du catéchiste. Ainsi nous avons pu avoir pour les enfants des écoles un office spécial avec instruction.

Nous avons fait ou fait faire, chaque semaine, deux catéchismes dans chacune des nombreuses écoles de la paroisse.

A part les deux catéchismes ordinaires, les enfants qui se préparaient à la première communion, avaient encore, chaque semaine, des catéchismes spéciaux à partir du commencement du carême.

Comme évêque, Nous avons souvent rappelé aux pasteurs des âmes, que c'est pour eux une obligation grave de prêcher tous les dimanches et fêtes de précepte, et de donner l'instruction religieuse à tous les fidèles confiés à leurs soins.

En novembre 1896, la première fois que Nous avons eu le bonheur d'être reçu en audience particulière par le grand Pontife qui gouvernait l'Eglise, Nous avons dit à Sa Sainteté Léon XIII que Nous avions l'intention d'ordonner aux pasteurs des âmes de prêcher et d'expliquer régulièrement le catéchisme dans

les instructions du dimanche, comme Nous l'avions fait Nous-même à la cathédrale. — Très bien, Nous dit le Vicaire de Jésus-Christ, très bien, faites-le; et vous direz au clergé de votre diocèse que je vous ai approuvé. — Ce que le Pape a approuvé, Nous l'avons fait dans notre allocution du 10 avril 1898.

Dans le premier cas des conférences de 1897, Nous avons posé, entre autres, cette question : Les curés sont-ils tenus, sous peine de faute grave, de faire le catéchisme aux enfants des écoles? Et il a été répondu catégoriquement: Oui; c'est un devoir rigoureux, que l'on ne peut négliger sans pécher gravement.

En 1898, dans la première allocution que Nous avons publiée, Nous avons d'abord rappelé la prescription du Concile de Trente ordonnant aux curés de prêcher **au moins** les dimanches et les fêtes de précepte.

Invoquant ensuite l'autorité de plusieurs théologiens distingués, comme Lacroix, S. Alphonse, Lehmkuhl, etc., Nous avons affirmé ce principe, que les curés sont tenus, sous peine de faute grave, de donner l'instruction religieuse à tous leurs paroissiens, même à ceux qui ne pourraient se rendre à l'église.

Dans la même allocution, Nous avons aussi posé cette question : Peut-on se contenter de faire une instruction à la grand'messe, dans les paroisses où il y a plusieurs messes le dimanche ? Nous avons répon-

du : Certainement non. Car bon nombre de paroisiens qui ne peuvent assister à la grand'messe, seraient ainsi complètement privés de l'instruction religieuse.

En 1899, Nous avons consacré Notre allocution du jeudi saint à démontrer combien il est important et nécessaire, surtout aujourd'hui, de faire le catéchisme aux enfants qui fréquentent les écoles.

Nous avons terminé cette allocution en disant : Concluons donc que les pasteurs des âmes sont tenus, sous peine de faute grave, de faire le catéchisme aux enfants des écoles, et de leur donner à tous une instruction religieuse adaptée à leur intelligence et à leur âge.

Nous pourrions citer aussi Notre allocution du 12 avril 1900, sur la première communion ; ainsi que celle du 4 avril 1901, sur la confession des enfans qui n'ont pas encore fait la communion.

Toutefois, ce que Nous avons dit, suffit pour prouver que Nous avons toujours attaché une importance capitale à l'instruction religieuse.

Aussi avons-Nous été heureux de lire l'Encyclique de Sa Sainteté Pie X sur l'*Enseignement de la Doctrine chrétienne*.

Cette Encyclique, que Nous joignons à cette lettre, les pasteurs des âmes ne doivent pas se contenter de la lire une fois ; ils doivent la relire et la méditer attentivement.

C'est peut-être l'Encyclique la plus importante et la plus nécessaire qui ait paru depuis bien longtemps.

Cette lettre et l'Encyclique qui l'accompagne, seront lues en chaire un des dimanches du mois d'août.

Sion, le 15 juillet 1905.

† **Jules-Maurice ABBET,**

Évêque de Sion.



L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE

Que devons-nous croire ? Nous devons croire tout ce que l'Eglise enseigne. Gardienne et interprète infallible de la doctrine de Jésus-Christ, l'Eglise enseigne et enseignera toujours ce qu'il a enseigné lui-même. Mais, où se trouve la doctrine enseignée par Jésus-Christ et ses Apôtres ? Comme dit le Concile de Trente, cette doctrine « est contenue dans les livres écrits et dans les traditions non écrites qui, reçues de la bouche de Jésus-Christ-même par les Apôtres, ou transmises comme par les mains des Apôtres, sous l'inspiration du Saint-Esprit, sont venues jusqu'à nous. » (Sess. IV).

Voilà pourquoi le Concile du Vatican dit : « On doit croire d'une foi divine et catholique tout ce qui est contenu dans les Saintes Ecritures et dans la

Tradition, et qui est proposé par l'Eglise, comme vérité divinement révélée, soit par un jugement solennel, soit par son magistère ordinaire et universel. (Constit. dogm. Dei Filius. C. III.)

Nous devons croire tout ce que l'Eglise enseigne. Mais, est-il bien certain que l'Eglise n'enseignera jamais rien de contraire à la vérité enseignée par Jésus-Christ ? Oui, absolument certain. Elle a reçu de son divin fondateur le privilège de l'infailibilité. Voilà le sujet de notre lettre pastorale.



I

Avant de vous prouver que l'Eglise a reçu ce privilège, il sera utile de vous rappeler quelques points qui feront mieux comprendre la nature de l'infaillibilité.

1

Le mot infaillible, en latin *infallibilis*, vient du verbe latin *fallere*, tromper, dont le passif *falli* signifie: se tromper, être trompé. Du participe passé *falsus* vient le mot français, faux, contraire à la vérité.

Dire que l'Eglise est infaillible, c'est donc dire qu'elle ne peut se tromper, qu'elle ne peut rien enseigner de faux et d'erroné, rien qui soit contraire à la vérité enseignée par Jésus-Christ.

2

Quelle est cette Eglise qui a reçu de Jésus-Christ le privilège de l'infaillibilité ?

Quelques instants avant son ascension, le Sauveur dit à ses Apôtres : « Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth. XXVIII).

Remarquez d'abord que dans ces paroles adressées aux Apôtres, Jésus-Christ suppose deux classes

d'hommes : d'un côté, les Apôtres; de l'autre, toutes les nations; d'un côté, ceux qui doivent enseigner; de l'autre, ceux qui doivent être enseignés; d'un côté, ceux qui doivent baptiser; de l'autre, ceux qui doivent recevoir le baptême.

Ceux qui ont reçu l'ordre d'enseigner et d'administrer les sacrements forment l'Eglise enseignante; les autres, l'Eglise enseignée.

Remarquez ensuite que le Fils de Dieu promet en même temps que les Apôtres vivront, dans leurs successeurs, jusqu'à la fin du monde.

Ils reçoivent l'ordre d'enseigner toutes les nations, les nations de tous les pays et les nations de tous les temps. Donc vous devez conclure que les Apôtres vivront aussi longtemps qu'il y aura des hommes à enseigner.

Le Fils de Dieu promet de demeurer avec l'Eglise enseignante tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Donc il est évident que l'Eglise elle-même existera sans interruption, sans discontinuation, tous les jours, jusqu'à la fin du monde.

Eh bien, cette Eglise enseignante, les successeurs des Apôtres, où donc les trouverez-vous ? Vous le savez, les successeurs des Apôtres, ce sont les évêques de l'univers catholique, ayant à leur tête le successeur de Pierre, celui que nous appelons le Pape. Cherchez tant qu'il vous plaira, vous ne les trouverez pas ailleurs.

Comme il est absolument incontestable que l'Eglise catholique seule remonte à Jésus-Christ par son existence et sa fondation, ainsi il est absolument certain que ses évêques seuls peuvent être les successeurs des Apôtres.

Oui, Nous le répétons, l'Eglise catholique seule a existé tous les jours, sans discontinuation, depuis l'origine du christianisme. Nous ne saurions trop le redire : Les deux cent cinquante-huit Papes qui se sont succédé sur le siège épiscopal de Rome, de S. Pierre à Pie X, sont un fait historique absolument incontestable. Ce fait qui prouve d'une manière irréfragable que l'Eglise catholique seule peut être l'Eglise de Jésus-Christ, ce fait est en même temps la condamnation perpétuelle de toutes les autres religions.

Quand Nous disons que l'Eglise a reçu de Jésus-Christ le privilège de l'infaillibilité, Nous parlons de l'Eglise enseignante. Grâce à l'assistance spéciale du Saint-Esprit, que son fondateur lui a promise, elle n'enseignera jamais rien de faux et d'erroné, rien qui soit contraire à la vérité. Quant à l'Eglise enseignée, elle est infaillible dans sa foi, pour autant qu'elle obéit et se soumet à l'Eglise enseignante.

3

Mais l'Eglise enseignante n'est-elle pas composée d'hommes ? Comment donc des hommes peuvent-ils

être infaillibles ? Dieu seul est à l'abri de l'erreur. Tous les hommes peuvent se tromper.

Tout cela est incontestable. Oui, Dieu seul est infaillible par lui-même. Mais qui donc oserait dire qu'il ne peut pas, dans certaines circonstances, préserver les hommes de l'erreur ? Qui donc oserait dire qu'il n'a pas pu donner à son Eglise le privilège de l'infailibilité ? Niez donc alors le surnaturel. Niez la toute-puissance de Dieu.

Quand nous parlons de l'infailibilité de l'Eglise, nous supposons, et nous devons supposer une intervention et une assistance spéciale de Dieu.

Cette intervention spéciale de Dieu, vous pouvez la constater chaque jour dans son Eglise.

Vous administrez le baptême, vous versez de l'eau sur la tête d'un homme en disant : Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Et au même instant, son âme est purifiée du péché originel et ornée de la grâce sanctifiante. Oui, tous les péchés dont il serait coupable, tous, quels qu'en soient le nombre et la gravité, tous ses péchés sont effacés par le baptême. Avez-vous opéré ce changement et produit ces effets par vous-même ? Non. Cela suppose une délégation et une intervention spéciales de Dieu.

Un prêtre dit la messe et prononce les paroles de la consécration sur un morceau de pain. Qu'arrive-t-il ? Vous le savez. La substance du pain est changée. Il n'y a plus de pain sur l'autel, non. C'est

Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui est présent sous les apparences et les dehors du pain. Un homme peut-il opérer cette merveilleuse transsubstantiation par lui-même ? Non. Cela suppose évidemment une intervention et une délégation spéciales de Dieu.

Ce que vous constatez dans le baptême et l'Eucharistie, vous pouvez le constater dans les autres sacrements. Tous, sans exception, produisent et donnent des secours surnaturels dont Dieu seul peut être l'auteur et le dispensateur.

Comment des hommes peuvent-ils être infaillibles ? Nous répondons : Comment des hommes peuvent-ils opérer des miracles et ressusciter les morts ? Comme Dieu seul est infaillible par lui-même, ainsi Dieu seul peut faire des miracles. Et cependant il est certain que les hommes peuvent aussi opérer des miracles.

Ouvrez les Ecritures, et lisez, par exemple, les *Actes des Apôtres*. « Pierre et Jean montaient au temple pour la prière : Un homme qui était boiteux dès le sein de sa mère, et que l'on portait chaque jour à la porte du temple, demanda l'aumône aux deux Apôtres. Pierre lui dit : De l'argent et de l'or, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. »

Le boiteux était guéri. (Act. des Ap. III.)

« On apportait les malades dans les places publiques, et on les posait sur des lits et des grabats, afin que, Pierre venant, son ombre au moins couvrît quelques-uns d'entre eux et qu'ils fussent délivrés de leurs maladies. Le peuple des villes voisines de Jérusalem accourait aussi apportant des malades et ceux que tourmentaient des esprits impurs, et tous étaient guéris. » (Act. des Ap. V.).

« A Joppé, il y avait parmi les disciples une femme, nommée Tabithe, qui faisait beaucoup d'aumônes. Elle tomba malade et mourut. Les disciples firent appeler Pierre. Le chef des Apôtres se mit à prier; puis s'approchant du corps, il dit : « Tabithe, lève-toi ». Elle était rendue à la vie. (Act. des Ap. IX.).

S. Paul prêchait à Troas, en Mysie (dans l'Asie-Mineure). « Un jeune homme du nom d'Eutyque, assis sur une fenêtre, s'endormit et tomba du troisième étage. On le releva mort. S. Paul descendit vers ce jeune homme, l'embrassa et le rendit à la vie. » (Act. des Ap. XX.)

Voilà quelques miracles opérés par les Apôtres.

Eh bien, nous vous le demandons, les Apôtres pouvaient-ils par eux-mêmes faire des miracles, guérir instantanément les malades et ressusciter les morts ? Evidemment non. Cela suppose une intervention spéciale de la puissance de Dieu.

Quand nous parlons de l'infailibilité de l'Eglise, nous supposons aussi une intervention et une assistance spéciales de Dieu. Si elle est infailible, c'est grâce à une assistance particulière du Saint-Esprit qui la préserve de l'erreur.

4

L'Eglise enseignante, qui est composée des successeurs des Apôtres, a reçu de Jésus-Christ l'ordre d'enseigner toutes les nations et de leur apprendre à garder toutes les choses qu'il lui a commandées. Et afin qu'elle enseigne toujours ce qu'il a enseigné lui-même, et rien que ce qu'il a enseigné, il a promis de la protéger et de demeurer avec elle, tous les jours, sans discontinuation, jusqu'à la fin des siècles. (Matth. XXVIII. 19. 20).

Dans une autre circonstance, le Fils de Dieu dit à ses Apôtres : « Allez dans le monde entier, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures. » (Marc. XVI, 15).

L'Evangile, vous le savez, c'est tout ce que Jésus-Christ a enseigné.

Ainsi, l'Eglise enseigne-t-elle peut-être une nouvelle doctrine ? Certainement non. Elle enseigne et elle doit enseigner ce que Jésus-Christ a enseigné et commandé. Elle enseigne l'Evangile et rien que l'Evangile que le Fils de Dieu et ses Apôtres ont prêché. Voilà pourquoi il nous dit que lorsque nous

écoutons l'Eglise, c'est lui-même que nous écoutons, et lorsque nous méprisons l'Eglise, c'est lui-même que nous méprisons. (Luc. X. 16). Oui, croire ce que l'Eglise enseigne, c'est croire ce que Jésus-Christ a enseigné; repousser la doctrine de l'Eglise, c'est repousser la doctrine de Jésus-Christ.

L'Eglise enseignante, c'est le porte-voix du Fils de Dieu; c'est un téléphone vivant dont il se sert pour annoncer l'Evangile à tous les hommes.

Or, parmi les vérités que le Fils de Dieu a enseignées et qu'il a chargé son Eglise de prêcher à toutes les nations, il y en a qui s'adressent surtout à *notre foi*, qui nous disent plutôt ce que nous devons *croire* pour nous sauver; d'autres, par contre, regardent surtout notre conduite, *nos mœurs*; elles nous disent plutôt ce que nous devons *faire* pour sauver notre âme.

Voilà pourquoi l'on dit que l'Eglise est infaillible en matière de *foi* et de *mœurs*.

Elle est infaillible en matière de foi; c'est-à-dire que l'Eglise, avec l'assistance que le Fils de Dieu lui a promise, peut, sans craindre de se tromper, dire aux hommes ce qu'ils doivent croire pour se sauver.

Elle est infaillible en matière de mœurs; c'est-à-dire que l'assistance du Saint-Esprit la préserve de toute erreur quand elle dit aux hommes ce qu'ils doivent faire pour se sauver.

II

Voyons maintenant si Jésus-Christ a réellement donné à son Eglise le privilège de l'infaillibilité.

1

Apparaissant aux Apôtres quelques jours avant son Ascension, le Fils de Dieu leur dit: « Allez dans le monde entier, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. (Marc XVI.)

Qu'est-ce que l'Evangile que le Fils de Dieu a ordonné à ses Apôtres de prêcher à tous les hommes ? L'Evangile, c'est tout ce que Jésus-Christ lui-même a enseigné, c'est tout ce qu'il a commandé, tout ce qu'il a institué pour notre salut. En d'autres termes, l'Evangile, c'est la religion de Jésus-Christ.

L'Eglise enseignante, qui est composée des successeurs des Apôtres, a donc reçu du Fils de Dieu l'ordre de prêcher l'Evangile à tous les hommes, et ceux qui ne voudront pas croire ce que l'Eglise est chargée d'enseigner seront condamnés. Point de salut pour ceux qui ne veulent pas être enseignés par l'Eglise. C'est le Fils de Dieu lui-même qui le dit formellement.

Or, si l'Eglise n'est pas infaillible, si elle n'est pas toujours à l'abri de l'erreur dans son enseignement

et ses définitions, il faut conclure que Dieu peut condamner un homme parce qu'il refuse de croire l'erreur.

Apportons un exemple. L'Eglise enseigne que la Confession est une institution divine. C'est un article de foi, c'est un dogme, c'est un point de l'Evangile qui doit être prêché dans l'univers entier.

Point de salut, par conséquent, pour ceux qui nient et rejettent obstinément la Confession comme une invention des hommes.

Or, si l'Eglise n'est pas toujours infallible dans son enseignement, elle a pu se tromper en définissant que la Confession est une institution divine. Dans ce cas, il faudrait donc conclure que Dieu peut condamner un homme parce qu'il refuse de croire l'erreur. Ce qui serait absurde. Donc, l'Eglise est infallible.

2

Ensuite, c'est la volonté formelle du Fils de Dieu que l'Evangile soit annoncé dans le monde entier. Oui, tout ce que Jésus-Christ et ses Apôtres ont enseigné, et rien que ce qu'ils ont enseigné, doit être prêché à tous les hommes, aux hommes de tous les pays et aux hommes de tous les siècles.

Et l'Esprit-Saint, par la bouche de S. Paul, prononce l'anathème contre ceux qui oseraient annoncer un Evangile différent de celui qu'ont prêché les

Apôtres. « Quand nous vous annoncerions nous-mêmes, ou quand un ange du ciel vous annoncerait un Evangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. Je vous l'ai dit et je vous le dis encore une fois : Si quelqu'un vous annonce un Evangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. » (Gal. I.)

Comme Jésus-Christ disait aux Juifs: « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé ». (Jean, VII. 16.), ainsi l'Eglise dit, et elle doit nécessairement pouvoir dire: La doctrine que j'enseigne n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine que le Fils de Dieu m'a ordonné de prêcher à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles.

Il est donc certain, personne ne peut le nier, il est absolument certain que l'Eglise doit enseigner, sans changement et sans altération, la même doctrine, le même Evangile que Jésus-Christ et ses Apôtres ont prêché. C'est la volonté et l'ordre formel du Fils de Dieu, et l'Esprit-Saint lui-même prononce l'anathème contre ceux qui oseraient annoncer un évangile différent de celui des Apôtres.

Mais comment l'Eglise pourra-t-elle exécuter fidèlement cet ordre de Jésus-Christ, et enseigner toujours rien que ce qu'il a enseigné lui-même ? N'oubliez pas que cette Eglise est composée d'hommes, de leur nature faillibles comme tous les hommes. Comment donc pourra-t-elle savoir, dans tous les

temps et d'une manière absolument certaine, ce que Jésus-Christ a enseigné et dans quel sens il l'a enseigné ?

Réfléchissez, cherchez tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas d'autre moyen qu'une intervention et une assistance spéciale de Dieu. Impossible de trouver une autre solution.

Or, voilà précisément en quoi consiste l'infaillibilité de l'Eglise. Grâce à l'assistance de son divin fondateur, elle enseignera toujours ce qu'il a enseigné lui-même; elle n'enseignera jamais rien de contraire ou d'étranger à l'Evangile qu'elle est chargée de prêcher à toutes les nations. Donc l'Eglise est infaillible.

3

Le Sauveur a donné à son Eglise l'ordre d'enseigner toujours ce qu'il a enseigné lui-même, et rien que ce qu'il a enseigné. Or, sans une assistance spéciale du Saint-Esprit, l'Eglise ne pourrait exécuter cet ordre.

Le Fils de Dieu a-t-il peut-être promis formellement cette assistance à son Eglise ? Oui, bien certainement.

Ecoutez ce qu'il dit à ses Apôtres, dans son sermon après la cène : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure

éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir...

« Ce Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit moi-même ». (Jean, XIV. 16. 17. 26.)

« Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. » (Jean, XVI. 13.)

Qui donc, en considérant attentivement ces paroles du Sauveur, qui donc pourrait douter de l'infailibilité de l'Eglise enseignante ? Le Fils de Dieu promet à son Eglise l'*Esprit de vérité*, l'*Esprit-Saint*. *Cet Esprit de vérité* demeurera toujours avec l'Eglise. Et pourquoi ? Parce qu'il doit lui enseigner *toutes choses, toute vérité*, et lui rappeler tout ce que Jésus-Christ a enseigné aux Apôtres.

En d'autres termes, le Fils de Dieu dit à son Eglise : Je vous enverrai l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité. Il demeurera toujours avec vous. Il vous enseignera toutes choses, toute vérité, et vous rappellera tout ce que j'ai enseigné moi-même.

N'est-ce pas là nous dire clairement que son Eglise ne pourra jamais enseigner l'erreur ?

Supposons donc que l'Eglise ne soit pas infallible, et qu'au lieu de prêcher l'Evangile, elle enseigne un jour l'erreur, pourra-t-on dire que l'Esprit de vérité est demeuré avec elle, qu'il lui a enseigné toute vé-

rité, et qu'il lui a rappelé tout ce que Jésus-Christ a enseigné à ses Apôtres ? Que seront devenues, dans ce cas, les promesses formelles du Fils de Dieu ?

Si l'Eglise n'est pas infaillible, vous devez conclure que le Sauveur a trahi sa parole et ses promesses. Donc l'Eglise est infaillible.

4

Qui donc oserait dire qu'il n'y a plus de christianisme pour nous au XX^e siècle ? Le christianisme, c'est la religion de Jésus-Christ, la religion qu'il a établie pour sauver les hommes, les hommes de tous les pays et les hommes de tous les siècles. Sans cette religion point de salut. Comme Dieu a créé tous les hommes pour le ciel, *il veut que tous soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité.* (I Tim. II. 4.)

Or, s'il n'y a pas sur la terre une autorité qui puisse nous dire ce que Jésus-Christ a enseigné et dans quel sens il l'a enseigné, il n'y a plus de christianisme pour nous.

Le christianisme, c'est la religion de Jésus-Christ. C'est donc ce qu'il a enseigné, ce qu'il a commandé, ce qu'il a institué pour sauver les hommes. Pour nous le christianisme consiste donc à croire ce que Jésus-Christ a enseigné, à faire ce qu'il a commandé, et à recevoir les sacrements qu'il a institués.

Mais comment croire ce qu'il a enseigné, si personne ne peut nous dire ce qu'il a enseigné et dans quel sens il l'a enseigné ? Comment observer ses commandements, si personne ne peut nous dire ce qu'il a prescrit ? Comment recevoir les sacrements qu'il a institués, si personne ne peut nous dire quels sont ces sacrements ?

Concluez donc qu'il doit y avoir sur la terre une autorité qui nous dise ce que Jésus-Christ a enseigné, ce qu'il a commandé, et quels sacrements il a institués. Sinon, il n'y a plus de christianisme pour nous.

Hâtons-nous d'ajouter que cette autorité enseignante doit être à l'abri de l'erreur : elle doit être infallible. Et pourquoi ?

Le christianisme, c'est la guerre déclarée à tous les mauvais penchants, à tous les vices, à toutes les passions honteuses du cœur humain. La vie d'un vrai chrétien, c'est le combat, le renoncement, le sacrifice, la croix.

Écoutons Jésus-Christ lui-même : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple. » (Luc, XIV. 33.)

« Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (Matth., V. 44.)

« Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. » (Luc, IX. 23.)

Eh bien, si l'on ne peut pas nous dire d'une manière absolument certaine et infaillible. ce que Jésus-Christ a enseigné, et dans quel sens il l'a enseigné, sommes-nous obligés de croire la doctrine qui nous est annoncée en son nom ? Nullement. Sommes-nous obligés de nous soumettre aux sacrifices que cette doctrine nous imposerait ? Non. Personne n'a le droit de nous imposer une obligation qui n'est pas certaine.

Exemple. On vous réclame, un jour, un impôt de mille franes. Vous dites : Mais, est-il bien certain que je doive payer cette somme ? On vous répond : Bien certain, non, pas précisément. Mais c'est plus prudent de la payer. Serez-vous convaincus ? Donnez-vous les mille francs qu'on vous réclame ? Certainement non. Le sacrifice qu'on vous demande est certain, vous voulez aussi une obligation certaine. Aussi longtemps qu'on ne vous aura pas prouvé qu'il y a pour vous une obligation certaine de payer cet impôt, vous garderez votre argent.

Concluez donc que s'il n'y a pas une autorité qui puisse nous dire d'une manière absolument certaine et infaillible. ce que Jésus-Christ a enseigné, ce qu'il a commandé et ce qu'il a institué pour le salut des hommes, il n'y a plus de christianisme pour nous.

Cette autorité infailible, où la trouvons-nous ?

Il y en a qui prétendent que l'Ecriture-Sainte, ou la Bible, est l'unique règle de notre foi, et qu'elle suffit pour enseigner les nations et répandre la doctrine de Jésus-Christ dans l'univers.

Est-il vraiment possible que la Bible soit le seul moyen établi par Dieu pour dire à tous les hommes ce qu'ils doivent faire pour se sauver ? Non.

1° D'abord, avant d'invoquer la Bible, il faut en connaître la valeur et l'autorité. Eh bien, qui vous dit d'une manière certaine qu'ils sont inspirés et qu'ils contiennent réellement la *parole de Dieu*, tous ces livres dont le recueil forme ce que nous appelons la Bible, soit l'Ecriture-Sainte ? C'est l'Eglise seule qui nous le dit; c'est l'Eglise seule qui peut nous le dire.

2° L'Eglise existait, les Apôtres avaient prêché l'Evangile, ils avaient fondé des Eglises locales, avant qu'il fût question de la Bible parmi les fidèles.

La Bible est née dans l'Eglise; c'est l'Eglise qui nous l'a donnée, l'Eglise qui l'a conservée dans sa pureté et son intégrité.

3° Jésus-Christ n'a pas écrit. C'est en prêchant sans relâche qu'il a répandu sa doctrine et enseigné les peuples. Après avoir passé une nuit en prières, il choisit un jour parmi ses disciples douze Apôtres. (Luc, VI.) Pourquoi ces Apôtres ? S. Marc nous le

dit : « Parmi ses disciples, Jésus en établit douze pour être avec lui et les envoyer prêcher. » (III. 14.) L'Esprit-Saint nous dit par la bouche de Saint Paul : « Il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. » (I Cor. I. 21.) Vous l'avez entendu, Jésus-Christ a choisi ses Apôtres pour les envoyer prêcher, et c'est par la prédication qu'il veut enseigner et sauver les hommes..

4° Jésus-Christ a-t-il peut-être ordonné ou au moins conseillé à ses Apôtres d'écrire sa doctrine et ses enseignements ? Certainement non. Il n'a jamais dit aux Apôtres : Ecrivez l'Evangile et répandez-en des exemplaires dans le monde entier. Non, jamais. Il leur a dit: « Allez, enseignez toutes les nations,..... Apprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées. » (Matth. XXVIII). Il leur a dit aussi: « Allez dans l'univers entier, prêchez l'Evangile à toutes les créatures. » (Marc. XVI.). Encore une fois, le Fils de Dieu a ordonné aux Apôtres de prêcher, et il veut que sa doctrine soit répandue par la prédication.

5° Comme on ne prouvera jamais que Jésus-Christ ait ordonné ou recommandé aux Apôtres d'écrire sa doctrine, ainsi on ne prouvera jamais que les Apôtres aient eu l'intention d'écrire un recueil complet des enseignements de leur Maître.

6° Tous les Apôtres ont reçu du Sauveur l'ordre

d'enseigner les nations et de prêcher l'Evangile. Tous ont obéi à cet ordre et évangélisé les hommes. Et cependant, quelques-uns seulement ont laissé des écrits.

7° La Bible contient-elle tout ce que Jésus-Christ a enseigné ? Non. La Bible elle-même nous dit le contraire. Oui, les Apôtres eux-mêmes nous disent que tout ce que Jésus-Christ a enseigné n'a pas été écrit et par conséquent n'est pas contenu dans la Bible. Saint Paul écrit aux fidèles de Thessalonique : « Demeurez fermes et gardez les traditions que vous avez apprises soit par nos discours soit par notre lettre. » (II Ep. II. 15.) Il écrit à Timothée : « Ce que vous avez ouï de moi en présence de plusieurs témoins, laissez-le à des hommes fidèles qui soient capables d'en instruire d'autres. » (II. 2. 2.)

Saint Jean, dans ses lettres, répète plusieurs fois qu'il ne peut pas tout confier au papier et à l'encre. « J'ai beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas l'écrire avec de l'encre et une plume parce que j'espère te voir bientôt, et alors nous parlerons de bouche à bouche. » (III Ep. 13. 14.), etc...

Or, puisque tout ce que Jésus-Christ a enseigné n'est pas contenu dans la Bible, il est évident qu'elle ne peut pas être le seul moyen établi pour répandre sa doctrine dans l'univers.

8° Pendant de longs siècles, avant l'invention de

l'imprimerie, on était obligé de copier la Bible. Il était donc impossible d'en mettre des exemplaires à la disposition de tous les hommes. Comment donc pendant ce temps, si la Bible est le seul moyen que Dieu a choisi pour répandre l'Evangile, comment a-t-on pu obéir à l'ordre de Jésus-Christ, *enseigner toutes les nations et leur apprendre à garder toutes les choses qu'il a commandées* ? (Matth. XXVIII. 19. 20.)

9° Depuis la naissance du christianisme, il est mort des millions d'hommes qui n'ont pas su lire et pour qui, par conséquent, la Bible est demeurée un livre fermé. Il y a encore maintenant des milliers et des milliers d'hommes qui ne savent pas lire et qui sont incapables d'aller puiser dans la Bible les vérités qu'ils doivent connaître pour se sauver. Et cependant, Jésus-Christ est mort pour tous, et il a établi sa religion pour le salut de tous les hommes sans exception. Il est donc impossible que la Bible soit le seul moyen choisi par le Fils de Dieu pour nous apprendre sa religion.

10° Ceux qui prétendent qu'il suffit de lire la Bible pour connaître tout ce que Jésus-Christ a enseigné, devraient aussi prouver leur assertion par la Bible. Ils devraient prouver par la Bible qu'elle contient tout ce que Dieu a révélé et enseigné aux hommes ; ils devraient prouver par la Bible que Dieu nous ordonne de la considérer comme l'unique

règle de notre foi. Or, c'est ce que l'on n'a jamais prouvé et ce que l'on ne prouvera jamais.

11° Remarquez bien que pendant quinze cents ans personne n'a songé à considérer la Bible comme la seule règle de notre foi. Non, avant le seizième siècle personne n'a osé dire que la Bible fût le seul moyen établi par le Fils de Dieu pour répandre sa religion dans le monde.

Cette simple constatation suffirait pour démontrer péremptoirement le contraire.

12° Enfin, n'oublions pas que l'Ecriture-Sainte est un livre. Pour savoir ce qu'un livre contient, il ne suffit pas de le lire, il faut encore le comprendre. Sommes-nous peut-être tous infaillibles, tous inspirés, quand nous lisons les Ecritures ? Mais alors, il y a autant de christianismes, autant de Saints-Esprits, qu'il y a d'interprétations opposées de l'Ecriture. Un exemple : Luther, la Bible en main, prétend que Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie. Luther est inspiré, c'est donc l'interprétation infaillible de ces paroles du Sauveur : *Ceci est mon corps*. (Marc, XIV.).

Calvin, après Carlstadt et Zwingli, se présente, encore la Bible en main, et soutient que c'est une idolâtrie d'enseigner que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie. L'Eucharistie, dit-il, n'est que le signe, la figure de Jésus-Christ. Calvin est inspiré, c'est

encore l'interprétation infaillible des paroles du Sauveur.

Et cependant, Luther et Calvin ont lu la même Bible. Ils interprètent les mêmes paroles. Ils veulent absolument avoir tous les deux raison. Qui tranchera la question ? Qui décidera entre Luther et Calvin ?

Ainsi, lors même que la Bible contiendrait tout ce que Dieu a révélé et enseigné, elle ne pourrait pas être l'unique règle de notre foi. Avec les Ecritures, il faut nécessairement une autorité vivante, chargée de les garder et de les interpréter d'une manière authentique. Sans cette autorité vivante et infaillible, nous ne pouvons savoir d'une manière absolument certaine, ce que Jésus-Christ a enseigné et dans quel sens il l'a enseigné.

Résumons

Personne n'oserait dire qu'il n'y a plus de christianisme pour nous au XX^{me} siècle. Le christianisme, comme le mot l'indique, c'est la religion de Jésus-Christ. Comme il est mort pour tous les hommes, c'est aussi pour sauver tous les hommes qu'il a établi sa religion.

Or, s'il n'y a pas une autorité qui puisse nous dire d'une manière absolument certaine et infaillible, ce que Jésus-Christ a enseigné, et dans quel sens il l'a enseigné, il n'y a plus de christianisme pour nous.

Eh bien, cette autorité infaillible, où donc la trou-

vons-nous ? Est-ce que peut-être nous la trouvons dans la Bible ? Certainement non. Il est évident comme deux et deux font quatre, nous venons de le démontrer, il est évident que la Bible ne peut pas être l'unique règle de notre foi. Non, la Bible ne peut pas nous dire d'une manière certaine et infaillible. tout ce que Dieu a révélé et enseigné.

Cette autorité infaillible, sans laquelle il n'y a plus de christianisme pour nous, cette autorité, réfléchissez, cherchez tant qu'il vous plaira, vous ne la trouverez pas ailleurs que dans l'Eglise catholique. Cette autorité vivante et infaillible, c'est l'Eglise enseignante, qui est composée des successeurs des Apôtres et avec qui Jésus-Christ a promis de demeurer tous les jours, sans interruption, sans discontinuation, jusqu'à la consommation des siècles. — (Matth. XXVIII. 20.).

Une Eglise qui n'est pas infaillible ne peut pas être l'Eglise de Jésus-Christ. Elle porte sa condamnation sur son front.

L'Eglise catholique seule ose se dire infaillible. Elle seule peut prouver qu'elle a reçu du Fils de Dieu le privilège de l'infailibilité.

Une Eglise qui n'est pas infaillible n'a pas le droit de prêcher l'Evangile au nom de Jésus-Christ. Etant sujette à l'erreur, elle s'expose à enseigner au nom de Dieu les aberrations des hommes.

L'Eglise catholique seule peut nous dire d'une manière absolument certaine et infaillible ce que Jésus-Christ a enseigné. Elle seule a le droit d'*enseigner les nations et de prêcher l'Evangile à tous les hommes.* (Marc, XVI. 15.).

Sion, le 8 janvier 1906.

† **Jules-Maurice ABBET,**
Evêque de Sion.



LA COMMUNION

Quel est le plus grand de tous les sacrements ? C'est l'Eucharistie. Et pourquoi ? Parce que, comme dit le concile de Trente, « le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec son âme et sa divinité, et par conséquent Jésus-Christ tout entier, est contenu véritablement, réellement et substantiellement dans le sacrement de la très sainte Eucharistie ». (Sess. XIII).

Je voudrais vous parler de quelques questions concernant l'Eucharistie.

I

Quand faut-il admettre les enfants à la communion ?

Interrogeons l'Eglise, la gardienne et l'interprète infallible de la doctrine de Jésus-Christ. N'oublions

pas que c'est son Eglise que le Fils de Dieu a chargée de dire à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire pour aller au ciel. Dans toutes les questions concernant le salut des âmes, c'est donc l'Eglise, avant tout, que nous devons consulter.

Eh bien, le concile de Trente dit, en parlant de l'Eucharistie : « Il (Jésus-Christ) a voulu aussi que ce sacrement soit reçu comme la nourriture spirituelle des âmes.....; et comme un antidote par lequel nous soyons délivrés de nos fautes journalières, et préservés des péchés mortels ». (Sess. 13, Ch. II).

Voilà la doctrine de l'Eglise, et par conséquent aussi la doctrine de Jésus-Christ. La communion est un moyen institué par le Fils de Dieu pour nous purifier des péchés véniels et pour nous préserver des péchés mortels.

N'oubliez pas cette importante vérité : Le préservatif le plus efficace et le plus puissant contre le péché mortel, c'est la communion. Que devons-nous conclure de cette doctrine ? Evidemment que, lorsque les enfants sont capables de pécher gravement, il faut les préparer à la communion.

Voilà pourquoi le concile général de Latran a porté, en 1215, la loi suivante : « Tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, confessera fidèlement, seul, à son propre prêtre, au

moins une fois l'an, tous ses péchés, et il s'appliquera à accomplir de son mieux la pénitence qui lui aura été imposée. Il recevra aussi avec respect, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, etc. »

Quels sont donc, d'après le concile œcuménique de Latran, quels sont ceux qui doivent confesser leurs péchés, au moins une fois l'an ? Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe parvenus à l'âge de discrétion.

Quels sont, d'après le même Concile, quels sont ceux qui doivent recevoir, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie ? La réponse est la même : Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe parvenus à l'âge de discrétion.

Mais comment peut-on reconnaître qu'un enfant est parvenu à l'âge de discrétion, et qu'il a assez de discernement pour pouvoir commettre un péché mortel ? Il ne suffit pas, disent les théologiens, de consulter son âge ; mais il faut surtout tenir compte de son intelligence et du développement de sa raison. Quand un enfant saisit que le mensonge ou la désobéissance sont un mal ou que des actions indécentes le font rougir, on admet généralement qu'il est capable de pécher gravement.

C'est la volonté de Jésus-Christ que nous recevions l'Eucharistie pour nous purifier des péchés véniels et pour nous préserver des péchés mortels. Personne ne peut le contester. C'est l'enseignement de l'Eglise.

Pourquoi donc, quand les enfants savent discerner le bien du mal et qu'ils sont capables de pécher, pourquoi ne devrait-on pas les préparer à la première communion ? Est-ce que peut-être il vaut mieux attendre qu'ils aient perdu la pureté et l'innocence, et que les passions aient souillé et ravagé leur âme ? N'est-il pas plus facile de prévenir les maladies que de les guérir ?

Comme curé, il m'est arrivé souvent d'admettre à la communion des enfants qui n'avaient pas encore commencé les huit ans, et je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir.

Supposons qu'il y ait dans votre paroisse des enfants très jeunes mais de bonne volonté et suffisamment instruits pour communier : pourquoi donc les priveriez-vous pendant un an ou deux du secours si puissant et si précieux de l'Eucharistie ?

Du reste, quand un enfant tombe gravement malade, quel que soit son âge, s'il est capable de pécher, n'a-t-il pas le droit de recevoir le sacrement de pénitence ? N'a-t-il pas le droit aussi de recevoir la communion et l'extrême-onction ?

Enfin, n'oubliez pas que les sacrements sont de véritables causes de la grâce. Ils la produisent, en vertu de leur institution, « *ex opere operato* » comme dit la théologie, et indépendamment de nos dispositions. Quand nous n'y mettons pas d'obstacle, nous

recevons toujours cette grâce sanctifiante que produisent tous les sacrements. Eh bien, la seule chose, le seul obstacle qui puisse nous priver de la grâce produite par l'Eucharistie, c'est le péché mortel Or, chez les enfants, dont l'âme est pure et innocente, ce danger n'est pas à craindre.

Le concile de Trente nous dit même, que dans les premiers siècles, on donnait la communion aux enfants qui n'avaient pas encore l'usage de la raison. « Enfin, le même saint concile déclare et prononce que les petits enfants qui n'ont pas encore l'usage de la raison ne sont nullement obligés à la communion sacramentelle de l'Eucharistie, puisqu'étant régénérés par l'eau du baptême et incorporés à Jésus-Christ, ils ne peuvent perdre en cet âge la grâce déjà acquise d'enfants de Dieu. On ne condamne pas néanmoins pour cela l'antiquité, qui a suivi cette coutume en quelques endroits; car, comme les saints Pères ont eu dans leur temps quelque cause raisonnable de le faire, aussi doit-on croire fermement et sans difficulté qu'ils ne l'ont fait nullement à raison de quelque nécessité pour le salut. » (Sess. 21. Ch. IV.)

Le premier, le plus grand, le plus redoutable de tous les maux, c'est le péché mortel. Personne ne peut en douter. Or, si nous voulons être catholiques, nous devons croire que l'Eucharistie est un moyen

institué par Jésus-Christ pour nous préserver du péché mortel. C'est l'enseignement formel de l'Eglise. Pourquoi donc ne pas admettre de bonne heure les enfants à la communion ?

Les curés rencontrent parfois de l'opposition de la part des parents, quand il s'agit de désigner les enfants à admettre à la communion. « Mon enfant est trop jeune, disait une mère de famille à son curé, mon enfant est trop jeune pour faire sa communion, il ne comprend pas assez ce qu'il fait. — Votre enfant ne comprend pas assez ce qu'il fait ? Je vais le faire appeler. Je poserai à votre enfant et à sa mère les mêmes questions, et nous verrons lequel des deux comprend le mieux sa religion ».

Est-il donc nécessaire qu'un enfant qui se prépare à la première communion connaisse sa religion comme un professeur de théologie ?

Interrogeons le catéchisme du Concile de Trente. Après avoir rappelé la loi du Concile de Latran, obligeant tous les fidèles à communier au moins à Pâques, ce catéchisme ajoute : « Fondée sur l'autorité de Dieu et de l'Eglise, cette loi, il est vrai, s'étend à tous les fidèles. Cependant, il faut bien remarquer que l'on excepte ceux qui n'ont point l'usage de la raison, à cause de la faiblesse de leur âge. Ils ne sauraient point, en effet, discerner la sainte Eucharistie d'un pain ordinaire et profane, et ils ne

pourraient point apporter à sa réception des sentiments de religion et de piété. »

Pourquoi donc ceux qui n'ont pas encore l'usage de la raison ne sont-ils pas obligés de communier à Pâques ? C'est, dit le catéchisme du Concile de Trente, c'est surtout parce qu'ils ne sauraient pas discerner la sainte Eucharistie d'un pain ordinaire et profane.

Quelques lignes plus loin, ce catéchisme ajoute : « Quant à l'âge où l'on doit donner les saints mystères aux enfants, personne ne peut mieux le fixer que les parents et le prêtre auquel ils confessent leurs péchés; c'est à eux d'examiner et d'interroger les enfants pour savoir s'ils ont quelque connaissance (cognitionem aliquam) de cet admirable sacrement. » (De Euch. IV.)

D'après la catéchisme du Concile de Trente, pour être admis à la communion, il suffit donc, rigoureusement, que l'on sache discerner la sainte Eucharistie d'un pain ordinaire et profane et que l'on ait quelque connaissance de cet admirable sacrement.

Du reste, ces enfants que vous admettez à la communion, continueront à fréquenter les écoles pendant plusieurs années. Vous continuerez donc à leur faire deux catéchismes par semaine, et vous pourrez ainsi facilement compléter leur instruction religieuse.

Quand les enfants sont si jeunes, disent parfois les mères de famille, quand les enfants sont si jeunes et si légers, la première communion ne fait pas d'impression sur eux.

En parlant des effets de l'Eucharistie, l'Eglise ne dit pas un mot de cette impression.

La communion nous unit à Jésus-Christ de la manière la plus étroite, puisqu'il devient la nourriture de nos âmes. Il dit formellement : **Ma chair est véritablement une nourriture.** Comme les aliments que vous prenez chaque jour conservent et augmentent la vie corporelle, ainsi la communion augmente en nous la grâce sanctifiante qui est la vie spirituelle de nos âmes.

La communion affaiblit nos passions et nos mauvais penchants, et nous donne des secours tout particuliers pour les combattre. Elle nous porte au bien et nous donne des forces pour le faire.

La communion nous purifie des péchés véniels et nous préserve des péchés mortels.

En nous préservant du péché mortel elle devient pour nous un gage de bonheur éternel.

Voilà les principaux effets de l'Eucharistie.

Les enfants sont légers, dit-on. Qui peut le nier ? Mais est-ce que cette légèreté inhérente à leur âge est un péché ? Doit-elle les priver de la communion ?

« Notre-Seigneur ne leur demande que ce qu'ils sont capables de lui donner, et il connaît mieux que nous cette légèreté qui nous effraye; mais il sait aussi, et beaucoup mieux que nous, que l'innocence est le plus précieux de tous les trésors, que le démon veut la leur ravir de bonne heure, et que la communion seule peut les défendre des ruses de l'ennemi...

« Il suffit pour bien communier de recevoir le Sauveur avec une sincère bonne volonté. Cela est vrai des enfants comme des hommes, et l'expérience fait connaître que rien n'est plus sincère que la bonne volonté d'un enfant qui vient de faire sa première communion. Il aime Jésus-Christ, il le désire; pourquoi ne pas le lui donner? Il est souvent plus digne de le recevoir que nous autres, qui dédaignons sa piété...

« Les enfants sont légers? Oui, mais ils sont bons et affectueux, et il faut donner à leur besoin d'aimer son véritable aliment; il faut leur faire aimer Jésus-Christ, et pour cela il faut les mettre souvent en rapport intime avec lui. Leurs défauts, tout réels qu'ils sont, ont peu de consistance, et c'est la piété qui empêchera ces défauts de devenir des vices. » (M^{re} de Ségur. *La très sainte communion*. 147^{me} édition.)

Il n'y a que le péché mortel qui puisse nous empêcher d'aller au ciel. Or le principal moyen institué

par Jésus-Christ pour nous préserver de ce péché, c'est la communion. Donc il est très important d'admettre de bonne heure les enfants à la communion.

II

Quelques recommandations concernant la préparation des enfants à la première communion.

Il faut vouer un soin tout particulier à l'instruction religieuse des enfants qui se préparent à la communion. A part les deux catéchismes auxquels ils assistent chaque semaine, ils auront en outre des catéchismes spéciaux. On répétera dans ces catéchismes et l'on exposera d'une manière simple, claire et solide les principaux articles de la doctrine chrétienne et surtout l'enseignement de l'Eglise sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

La première communion sera précédée d'une retraite de quelques jours, dont le principal but est de préparer les enfants à une bonne confession générale.

Voici quelques sujets pour ces retraites :

La fin de l'homme — La prière — Le péché — La mort — L'enfer — La miséricorde infinie de Dieu

qui est toujours disposé à pardonner au pécheur — L'enfant prodigue — Faites des examens de conscience, mais sans exagération — Les qualités d'une bonne confession — Surtout la sincérité — Quand la confession générale est-elle nécessaire ? Quand n'est-elle pas nécessaire ? — Tous les péchés, quels qu'en soient le nombre et la gravité, peuvent être remis par le sacrement de pénitence — L'institution de l'Eucharistie — La présence réelle — les effets de l'Eucharistie — La communion quotidienne — La fréquentation des Sacrements — La dévotion au Cœur de Jésus — La dévotion à la Sainte Vierge — etc., etc. —

Pour cette retraite, choisissez autant que possible des prêtres qui connaissent bien la théologie, et qui ont fait le catéchisme aux enfants. Pourquoi le curé de la paroisse ne donnerait-il pas lui-même la retraite ? Il pourrait inviter un de ses confrères à partager la besogne.

Pour laisser toute liberté aux enfants et ne pas les exposer à faire des confessions indignes, il faut inviter, pour cette circonstance, des confesseurs étrangers à la paroisse. Il vaut mieux, généralement, que le curé n'entende pas les confessions générales des enfants qui se préparent à la première communion. Mais ici encore, on peut dire : Il n'y a pas de règle sans exception.

III

Combien de fois faut-il communier ?

Consultons encore l'Eglise, toujours l'Eglise. C'est elle qui est chargée de nous montrer le chemin du ciel et de nous dire ce que nous devons faire pour y aller.

Voici ce que dit le Concile de Trente : « Le saint Concile souhaiterait, à la vérité, qu'à chaque messe tous les fidèles qui y assistent communient, non seulement spirituellement et par des sentiments intérieurs de dévotion, mais aussi par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils retirent des fruits plus abondants de ce très saint sacrifice. » (Sess. 22. Ch. IV. Du sacrifice de la messe).

Voilà la doctrine du Concile de Trente. Or, la doctrine du Concile de Trente c'est la doctrine de l'Eglise. Vous devez donc conclure que l'Eglise désire formellement que les fidèles communient tous les jours.

Le catéchisme du Concile de Trente dit catégoriquement que les curés doivent exhorter souvent les fidèles à recevoir chaque jour la communion. « Les curés s'appliqueront donc à représenter souvent aux fidèles que, s'ils croient nécessaire de fournir chaque jour au corps ses aliments, ils ne doivent pas négliger le soin de nourrir et de fortifier chaque jour leur âme par ce sacrement. La nourriture spirituelle

n'est évidemment pas moins indispensable à l'âme que la nourriture matérielle au corps.» (Ch. VII).

Voilà donc deux choses incontestables : D'abord, le Concile de Trente désire formellement que les fidèles communient tous les jours : ensuite, le catéchisme du Concile de Trente exprime le même désir. Donc, vous devez conclure que l'Eglise elle-même désire que les fidèles communient tous les jours.

Qu'est-ce que l'Eglise demande, par conséquent, qu'est-ce que Jésus-Christ demande pour que nous puissions communier dignement et avec fruit ? Il demande une seule chose, à savoir que nous n'ayons pas de péché mortel sur la conscience.

Ecoutez encore le Concile de Trente : « Celui qui voudra communier doit se rappeler ce précepte : **Que l'homme s'éprouve lui-même.** Or, la coutume de l'Eglise nous apprend que cette épreuve consiste en ce qu'une personne qui se reconnaît coupable d'un péché mortel, quelque contrition quelle semble en avoir, ne doit pas s'approcher de la sainte Eucharistie sans avoir fait précéder la confession sacramentelle. (Sess. 13. Ch. VII).

C'est donc l'enseignement de l'Eglise, qu'il n'y a qu'une seule condition absolument nécessaire pour communier dignement : il faut que nous soyons en état de grâce.

Cette doctrine de l'Eglise sur la communion quo-

tidienne, je l'ai exposée brièvement dans mon allocution du Jeudi-Saint en 1905. Elle a été rappelée solennellement à l'univers chrétien par un décret mémorable, publié en décembre de la même année, par ordre de Sa Sainteté Pie X.

On lit dans ce décret : « 1. La communion fréquente et quotidienne étant vivement désirée par Notre Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles de quelque classe ou condition qu'ils soient, de sorte qu'aucun fidèle, pourvu qu'il soit en état de grâce et s'approche de la sainte Table avec une intention pieuse et droite, n'en puisse être exclu. »

Ces paroles sont claires et catégoriques. Jésus-Christ et son Eglise désirent vivement que les fidèles communient chaque jour, et tous, quelle que soit leur condition, tous ont le droit de s'approcher de la Table sainte, pourvu qu'ils soient en état de grâce et qu'ils aient une intention droite.

Et quelle est donc cette bonne volonté, quelle est cette intention droite que nous devons apporter à la communion ?

Ecoutez la réponse du décret : « 2. Or l'intention droite consiste en ce que celui qui s'approche de la Table sainte ne se laisse pas conduire par l'usage, par la vanité ou par des motifs humains, mais bien par le désir de se conformer au bon plaisir de Dieu, pour lui être plus étroitement uni par la charité

et pour guérir, par ce divin remède, ses infirmités et ses défauts. »

Tout le monde comprend cela. Rien de plus raisonnable. Il ne faut pas communier pour plaire aux hommes et attirer leurs regards. Ce ne serait pas une bonne et droite intention. Ce n'est pas pour cela que Jésus-Christ a institué l'Eucharistie.

Il faut communier pour plaire à Dieu et devenir meilleur. Il faut communier pour affaiblir nos passions et nos mauvais penchants ; pour nous purifier des péchés véniels et nous préserver du péché mortel.

N'oublions pas que la communion est un remède pour guérir les maladies de notre âme. Ce n'est pas une récompense réservée à la vertu, c'est un puissant moyen pour pratiquer la vertu.

Et la seule chose, je le répète, la seule condition absolument indispensable pour communier dignement et avec fruit, c'est d'être en état de grâce.

Ecoutez encore le décret : « 3. Bien qu'il importe souverainement que ceux qui font la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et d'affection à ces péchés, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucun péché mortel sur la conscience et qu'ils se proposent de n'en jamais commettre à l'avenir. S'ils ont ce ferme propos, il est impossible que communiant chaque jour, ils ne se dégagent pas peu à peu

de leurs péchés même véniels et de toute affection à ces péchés. »

Comme il est certain que nous pouvons toujours communier dignement pourvu que nous n'ayons aucun péché mortel sur la conscience, il est certain aussi que mieux nous nous préparerons à la réception de l'Eucharistie, plus elle produira de fruits dans nos âmes.

« 4. Comme les sacrements de la loi nouvelle, tout en agissant «ex opere operato», produisent cependant d'autant plus d'effet que les dispositions pour les recevoir sont meilleures, on aura soin de faire précéder la sainte communion d'une préparation sérieuse et de la faire suivre d'une convenable action de grâces, eu égard aux forces, à la condition et aux obligations de chacun. »

Il est donc certain que Jésus-Christ et son Eglise désirent vivement que les fidèles communient chaque jour. Personne ne peut en douter.

L'Eglise veut que les curés exhortent fréquemment les fidèles à communier tous les jours.

Suivons toujours l'enseignement et les recommandations de l'Eglise, et nous nous préparerons certainement un bonheur éternel.

SION, le 2 Janvier 1907.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion.



L'IMPORTANCE

de

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

« A notre époque, dit Sa Sainteté Pie X, tous se plaignent que parmi le peuple chrétien tant d'hommes ignorent profondément les vérités nécessaires au salut, et ces plaintes, hélas ! ne sont pas illégitimes.

Quand nous disons le peuple chrétien, Nous ne parlons pas seulement du peuple ou des hommes de classes inférieures, mais Nous parlons aussi et surtout de ceux qui ne manquent point d'intelligence et de culture, sont bien pourvus d'érudition profane et, néanmoins, en ce qui concerne la religion, vivent de la façon la plus téméraire et la plus imprudente. Il est difficile de dire en quelles ténèbres épaisses ils sont parfois plongés, et, ce qui est plus triste, ils y demeurent tranquillement enveloppés ! De Dieu

souverain auteur et gouverneur de toutes choses, de la sagesse de la foi chrétienne, ils n'ont presque aucun souci. Par suite, ils ne connaissent rien ni de l'incarnation du Verbe de Dieu, ni de la parfaite restauration du genre humain par lui; ils ne savent rien de la grâce, le principal secours pour atteindre les biens éternels, rien de l'auguste sacrifice ni des sacrements, par lesquels nous obtenons et conservons la grâce. » (Encyclique sur l'enseignement de la doctrine chrétienne, du 15 Avril 1905). Pour répondre au désir du Saint Père, je veux vous parler de l'importance de l'instruction religieuse.

*
* *

I

Est-il important de sauver notre âme et d'aller au ciel ?

Quelle question ! me direz-vous. Sauver notre âme, c'est la seule chose vraiment importante. Vous avez raison. Oui, le salut de notre âme, c'est la seule chose vraiment importante, la seule chose absolument nécessaire et indispensable.

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? Pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen acquérir la vie éternelle, répond le catéchisme. Voilà une vérité certaine que vous admettez tous. Nous ne sommes sur la terre que pour servir Dieu et nous préparer un bonheur éternel. Il n'y en a pas un seul parmi vous qui le conteste, pas un seul qui dise sérieusement : Je ne veux pas sauver mon âme, je ne veux pas aller au ciel.

Or, qui veut la fin doit vouloir les moyens ; et celui qui ne voudrait pas les moyens, ne pourrait pas dire raisonnablement qu'il veut la fin.

Eh bien, qui nous montre le chemin du ciel ? Qui nous dit quels sont les moyens à prendre pour y aller ? Qui nous enseigne ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour sauver notre âme ? C'est l'instruction religieuse. Qu'est-ce que la religion ? C'est tout ce que Jésus-Christ a enseigné. La religion c'est l'ensemble des vérités que nous

devons croire et des commandements que nous devons observer pour servir Dieu et sauver notre âme. En d'autres termes, la religion c'est l'ensemble des moyens que nous devons prendre pour aller au ciel.

Est-il nécessaire, après cela, de vous demander si l'instruction religieuse est importante ? Il n'y a pour nous qu'une seule chose vraiment importante, une seule chose absolument nécessaire, c'est de sauver notre âme. Or, c'est l'instruction religieuse qui nous montre le chemin du ciel et nous dit ce que nous devons faire pour sauver notre âme. Donc, la première instruction, l'instruction la plus nécessaire et la plus indispensable, c'est l'instruction religieuse.

Loin de moi la pensée de blâmer les efforts que l'on fait pour répandre l'instruction profane ; loin de moi la pensée de contester l'utilité et les avantages des connaissances que la jeunesse va puiser dans les établissements d'instruction publique. Je dis au contraire : Honneur et reconnaissance à tous ceux qui travaillent à répandre l'instruction. Mais, je dois ajouter immédiatement : Laissons à chaque chose l'importance que Dieu lui donne. Gardons-nous bien de confondre les moyens avec la fin. N'oublions pas que l'instruction ne peut être qu'un moyen pour réaliser notre bonheur. Notre fin, c'est le ciel. Nous sommes créés pour le ciel. Avant tout, par

conséquent, et par dessus tout, le salut de notre âme. Donc, avant tout aussi et par dessus tout, l'instruction religieuse, la seule qui puisse nous montrer le chemin du ciel et nous dire, d'une manière certaine, ce que nous devons faire pour y arriver.

Que penser après cela de ceux qui voudraient bannir le catéchisme des écoles? Le catéchisme, c'est le manuel de l'enseignement religieux; c'est l'abrégé de la doctrine de Jésus-Christ. Le catéchisme, c'est donc l'abrégé de ce que nous devons croire et de ce que nous devons faire pour aller au ciel. Priver la jeunesse de l'instruction religieuse, c'est la priver du principal moyen que Dieu met à notre disposition pour sauver notre âme et nous préparer un bonheur éternel. Les ennemis du catéchisme sont les ennemis de la jeunesse et par conséquent les ennemis de la société.

Résumons. Est-il vrai que nous sommes créés pour le ciel ? C'est absolument incontestable.

Est-il vrai que c'est l'instruction religieuse qui nous montre le chemin du ciel et nous dit ce qu'il faut faire pour y arriver? Impossible d'en douter.

Donc, il est vrai aussi que l'instruction la plus importante et la plus nécessaire, c'est l'instruction religieuse.

II

Ouvrez les saintes Ecritures, consultez Jésus-

Christ, et demandez-lui ce qu'il pense de l'instruction religieuse.

Le Fils de Dieu s'est incarné en prenant dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, un corps et une âme semblables aux nôtres. Il s'est fait homme pour sauver les hommes, les hommes de tous les pays et les hommes de tous les siècles. Il passe d'abord trente ans à Nazareth, travaillant et obéissant à sa sainte Mère et à saint Joseph. Et après cela, qu'a-t-il fait pendant les trois années de sa vie publique ? Vous le savez, il a surtout prêché l'Evangile. Il a fondé son Eglise à qui il a confié la mission qu'il avait reçue de son Père, et qu'il a chargée d'enseigner toutes les nations jusqu'à la consommation des siècles. (Matth. XXVIII).

Et comment a-t-il fondé son Eglise ? Il l'a fondée surtout en prêchant l'Evangile et en répandant l'instruction religieuse. L'Evangile, vous le savez, c'est la doctrine de Jésus-Christ ; l'Evangile, si vous voulez, c'est la religion qu'il nous a enseignée. Prêcher l'Evangile et répandre l'instruction religieuse, c'est donc la même chose.

Pendant les trois dernières années de sa vie, le Sauveur prêche et répand l'instruction religieuse sans relâche. Il profite de toutes les occasions pour enseigner le peuple.

Jésus parcourt la Galilée enseignant dans les

synagogues et prêchant l'Evangile du royaume. (Matth. IV, Marc I, Luc IV).

Jésus enseigne sur la montagne. (Matth. V).

Jésus enseigne dans le temple. (Matth. XXI, Marc XII, Luc XIX, XX, etc., etc.)

A Capharnaüm, Jésus enseigne dans la synagogue. (Marc I, Luc IV, Jean VI).

Dans une maison à Capharnaüm, Jésus prêche à la foule. (Marc II).

Il enseigne le peuple près de la mer. (Marc II et IV).

Il enseigne la multitude sur la mer. (Marc IV).

Il enseigne dans les synagogues de son pays. (Marc VI).

Il enseigne dans les villages d'alentour. (Marc VI).

Il enseigne de dessus la barque de Pierre. (Luc V).

Il enseigne au désert. (Luc V).

Jésus parcourt avec ses Apôtres les villes et les villages et il prêche le royaume de Dieu. (Luc VIII, XIII).

Jésus enseigne par toute la Judée. (Luc XXIII).

Pendant les trois dernières années de sa vie, le Fils de Dieu profite de toutes les occasions pour prêcher l'Evangile et répandre l'instruction religieuse. Il déclare formellement qu'il est venu pour prêcher. Lorsqu'il quitte Capharnaüm et que la foule veut le retenir, il répond : « Il faut que je

prêche aux autres villes le royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé ». (Luc IV. 43). « Allons dans les villages et les villes voisines, dit-il aux Apôtres, afin que je prêche là aussi, car c'est pour cela que je suis venu ». (Marc I. 38). Nicodème lui dit un jour : « Maître, nous savons que vous êtes venu de Dieu pour enseigner ». (Jean III. 2).

Eh bien, pourquoi donc le Fils de Dieu déclarait-il catégoriquement qu'il est venu pour prêcher l'Evangile et répandre l'instruction religieuse ? Pourquoi, pendant les trois années de sa vie publique n'a-t-il pas cessé de prêcher et d'enseigner ? N'est-ce pas là une preuve qu'il attache à l'instruction religieuse une importance capitale pour le salut et le bonheur éternel des hommes ?

III

Nous lisons au chapitre VI de l'Evangile de saint Luc : « Il arriva qu'en ce jour-là Jésus se retira sur la montagne pour prier, et il y passa toute la nuit à prier Dieu. Quand le jour fut venu, il appela ses disciples et il en choisit douze d'entre eux qu'il nomma ses Apôtres : Simon, auquel il donna le nom de Pierre ; André, son frère ; Jacques et Jean, etc. Voilà l'élection des Apôtres.

Ce sont les envoyés, les ambassadeurs, les plénipotentiaires du Fils de Dieu. Voilà pourquoi il leur

dit : « Celui qui vous écoute, c'est moi qu'il écoute ; celui qui vous méprise, c'est moi qu'il méprise ». (Luc X).

Et pourquoi ces Apôtres ? Que doivent-ils faire dans le monde ? Ecoutez saint Marc : « Parmi ses disciples, dit-il, Jésus en établit douze pour être avec lui et les envoyer prêcher ». (III. 14).

C'est surtout en prêchant et en répandant l'instruction religieuse que le Sauveur a fondé son Eglise ; c'est aussi en prêchant que les Apôtres doivent continuer son œuvre et étendre son royaume parmi les hommes.

Voilà pourquoi, quelques instants avant de monter au ciel, Jésus-Christ donne à ses Apôtres l'ordre formel de prêcher l'Evangile à tous les hommes, aux hommes de toute la terre et aux hommes de tous les temps. « Allez dans le monde entier, leur dit-il, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné ». (Marc XVI).

Encore une fois, qu'est-ce que l'Evangile que les Apôtres ont reçu l'ordre de prêcher dans le monde entier ? L'Evangile, c'est la religion de Jésus-Christ, c'est tout ce qu'il a enseigné lui-même. En d'autres termes, le Sauveur dit aux Apôtres : « Allez, répandez l'instruction religieuse dans le monde entier ;

celui qui ne voudra pas admettre la religion que vous enseignerez, sera condamné.

Imitant l'exemple de leur divin Maître et obéissant fidèlement à ses ordres, les Apôtres consacrèrent leur temps et leurs forces à prêcher l'Evangile et à répandre l'instruction religieuse.

Après avoir reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte « les Apôtres étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur agissant avec eux et confirmant leur prédication par les miracles qui l'accompagnaient ». C'est la fin de l'Evangile de saint Marc.

IV

C'est surtout en prêchant l'Evangile que Jésus-Christ a fondé son Eglise. C'est aussi en prêchant et en répandant l'instruction religieuse que les Apôtres ont continué l'œuvre de leur Maître.

Et l'Eglise, l'Eglise enseignante qui est composée des successeurs des Apôtres, l'Eglise, la gardienne et l'interprète infailible de la doctrine de Jésus-Christ, n'attache-t-elle pas la même importance à l'instruction religieuse ? Obéissant à la volonté du Sauveur, l'Eglise fait aux curés un devoir rigoureux de pourvoir à l'instruction religieuse de toutes les âmes confiées à leurs soins, et de prêcher au moins tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles. (Conc. de Trente. sess. V).

L'Eglise ordonne aussi aux pasteurs des âmes de faire toutes les semaines le catéchisme aux enfants. (Ib. sess. V. — sess. XXIV).

Eh bien, pourquoi ces obligations rigoureuses imposées aux pasteurs des âmes ? N'est-ce pas une preuve que l'Eglise est bien persuadée de l'importance souveraine de l'instruction religieuse pour le salut et le bonheur éternel des hommes ?

Lisez les Annales de la Propagation de la Foi et des Missions catholiques et vous verrez que c'est surtout en prêchant l'Evangile et en répandant l'instruction religieuse que l'Eglise se développe et augmente chaque jour le nombre de ses conquêtes.

Interrogez ces jeunes apôtres qui quittent leur famille et leur patrie et qui vont en Afrique, dans les Indes, la Chine et le Japon et jusque dans les îles les plus lointaines de l'Océanie, demandez à ces vaillants missionnaires ce qu'ils font pour convertir les malheureux plongés dans l'erreur et l'idolâtrie. Les missionnaires, vous le savez, cherchent d'abord à instruire; ils prêchent le même Evangile et le même Credo que Jésus-Christ et les apôtres ont enseigné. Oui, c'est tout particulièrement en répandant l'instruction religieuse que l'Eglise, depuis bientôt deux mille ans, continue l'œuvre de Jésus-Christ et travaille au salut et au bonheur éternel des hommes. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint dit catégoriquement

par la bouche de saint Paul, qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes par la folie de la prédication. (I. Cor. I. 21).

V

Et pourquoi donc l'instruction religieuse est-elle d'une si grande importance pour le salut des hommes ? C'est, comme dit l'Esprit-Saint par la bouche de saint Paul, c'est parce que Dieu se sert tout particulièrement de l'instruction religieuse pour répandre et conserver la foi dans les âmes. « Fides ex auditu, auditus autem per Verbum Dei » (Rom. X). La foi vient de l'audition, or l'audition dépend de la prédication de la parole de Dieu.

Comme vous le comprenez, quand saint Paul dit que la foi est le fruit de la prédication, il n'a en vue que les adultes, il n'est pas question des enfants.

« Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu » (Hébr. XI), et par conséquent impossible d'aller au ciel. Oui, la plus nécessaire et la plus indispensable de toutes les vertus, c'est la foi. Or, l'un des principaux moyens pour conserver la foi, c'est l'instruction religieuse.

Nous savons tous que la foi est un don de Dieu, que nous devons à sa bonté et à sa miséricorde infinie. Mais il est certain aussi que pour répandre et conserver ce don dans les âmes, Dieu se sert tout particulièrement de l'instruction religieuse.

Voulez-vous une preuve éclatante de cette vérité, regardez ce qui se passe en Angleterre. Comme vous le savez, elles sont nombreuses les conversions qui s'opèrent chaque année dans ce royaume. En 1901, on a compté environ vingt mille conversions en Angleterre. Et, remarquez-le bien, c'est la classe instruite et éclairée qui fournit la plupart de ces retours au catholicisme. Ils étudient sérieusement notre religion; et en l'étudiant, ils en reconnaissent la vérité et finissent par rentrer dans le sein de l'Eglise catholique.

Comme l'instruction religieuse est un des principaux moyens pour conserver la foi, ainsi l'ignorance religieuse est une des principales causes de l'incrédulité.

Oui, consultez l'expérience de chaque jour et elle vous dira que s'il y a des chrétiens qui perdent la foi, une des principales causes de ce malheur, c'est l'ignorance religieuse.

Essayez donc de poser quelques questions de catéchisme à ces victimes de l'incrédulité, et vous n'aurez pas de peine à vous convaincre que la plupart vivent dans une profonde ignorance religieuse.

Parmi ceux qui ont perdu la foi, vous trouvez sans doute des savants, des hommes distingués par leurs talents et leurs connaissances, des hommes qui ont étudié la physique et les sciences naturelles, des

hommes qui connaissent le droit, la médecine, etc.; mais enfin je demande : ces savants connaissent-ils notre religion ? Certainement non.

Et comment donc pourraient-ils la connaître ? On ne sait généralement que ce que l'on a appris. Nous ne savons pas même lire avant de l'avoir appris. Pour savoir une langue, il faut l'étudier; pour connaître les mathématiques, il faut les étudier; pour connaître la chimie, il faut l'étudier, etc. On ne sait que ce que l'on a appris. Eh bien, pour connaître la religion, il faut aussi l'étudier. Or, je n'exagère certainement pas en affirmant que parmi ceux qui ont perdu la foi, il n'y en a pas un sur cent qui ait étudié sérieusement cette religion catholique dont ils ne veulent plus entendre parler.

En effet, que s'est-il passé ? Sans doute, en fréquentant les écoles primaires, ils ont dû étudier le catéchisme pour se préparer à la communion et pour recevoir les sacrements.

S'ils ont ensuite fréquenté un collège, ils auront préparé leur leçon de religion tout juste pour ne pas avoir une trop mauvaise place à la fin de l'année. Et une fois hors du collège, adieu le catéchisme et l'instruction religieuse. Je n'exagère pas en disant que parmi ceux qui ont perdu la foi, il y en a qui depuis dix, vingt, trente ans même n'ont plus ouvert un catéchisme, plus assisté attentivement à un ser-

mon, plus fait une lecture capable de développer l'instruction religieuse qu'ils avaient reçue dans leur jeunesse.

Comment donc pourraient-ils connaître notre religion ? Comment donc ne vivraient-ils pas dans l'ignorance religieuse ? Est-il étonnant après cela que les doutes surgissent, que la foi s'affaiblisse et parfois finisse même par s'éteindre entièrement ?

Ne l'oublions pas, un des principaux moyens pour conserver la foi, c'est l'instruction religieuse. Or la foi, c'est la première et la plus indispensable de toutes les vertus. Sans la foi, impossible d'aller au ciel. Donc, nous devons conclure que l'instruction religieuse est d'une importance capitale pour le salut et le bonheur éternel des hommes.

VI

Aimer l'instruction religieuse, c'est une des marques, un des caractères distinctifs des amis de Dieu. C'est le Sauveur qui l'enseigne.

Comme nous l'avons vu, Jésus-Christ a consacré les trois dernières années de sa vie tout particulièrement à prêcher l'Évangile et à répandre l'instruction religieuse. Les Juifs, ses ennemis irréconciliables le persécutaient parce que la vérité qu'il annonçait était la condamnation de leur vie et de leur conduite.

Un jour, le Fils de Dieu leur adressa ces paroles :

« Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu. Ce qui fait que vous ne l'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu ». (Jean VIII. 47).

Qui ex Deo est, verba Dei audit. Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

La parole de Dieu, vous le savez, c'est l'Evangile, c'est la religion que Jésus-Christ a enseignée et qu'il a ordonné aux apôtres et à leurs successeurs de prêcher à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles. En d'autres termes, le Sauveur dit : Les amis de Dieu aiment l'instruction religieuse. S'il y en a qui n'aiment pas l'instruction religieuse, c'est précisément parce qu'ils ne sont pas les amis de Dieu. Rien de plus naturel. Comment donc aimer Dieu sans aimer aussi l'instruction religieuse qui nous rappelle sa doctrine et ses enseignements ?

Quels sont les amis de Dieu ? Ecoutez le Sauveur : « Si vous m'aimez, dit-il à ses disciples, observez mes commandements ». (Jean XIV. 15). Il leur dit encore : « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande ». (Jean XV. 14).

Oui, les amis de Dieu sont ceux qui observent ses commandements et travaillent sérieusement à leur salut.

Eh bien, consultez votre expérience et examinez la conduite de ceux qui n'aiment pas l'instruction religieuse. Pouvez-vous dire que ces hommes sont

des modèles de piété et de vertu ? Est-ce que vous les voyez souvent à l'église ? Souvent près des confessionnaux et à la Table Sainte ? Est-ce qu'ils observent fidèlement les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise ? En un mot, ceux qui n'aiment pas l'instruction religieuse travaillent-ils sérieusement à leur salut ? Consultez votre expérience et vous n'aurez pas de peine à vous persuader du contraire.

Concluons donc avec Jésus-Christ : Les amis de Dieu aiment l'instruction religieuse ; et les ennemis de l'instruction religieuse ne cherchent pas à être les amis de Dieu. (Jean VIII. 47).

Conclusions.

Pourquoi y a-t-il des chrétiens qui perdent entièrement la foi que Dieu leur avait donnée dans le baptême, et se préparent ainsi un malheur éternel ? Une des principales causes, c'est l'ignorance religieuse.

Pourquoi y a-t-il tant d'hommes qui, sans avoir perdu la foi, négligent pendant de longues années leurs devoirs religieux et le salut de leur âme ? Une des principales causes, c'est l'ignorance religieuse.

Pourquoi arrive-t-il si souvent que des jeunes gens et surtout des jeunes personnes catholiques, habitant des localités protestantes, contractent des mariages mixtes en présence du ministre d'une autre religion ?

Pourquoi leurs enfants sont-ils élevés si souvent en dehors de l'Eglise catholique, dans l'erreur et l'hérésie ? En un mot, quelles sont les causes de ce fléau connu sous le nom de mariages mixtes ? Une des principales causes, c'est l'ignorance religieuse.

Pourquoi y a-t-il des catholiques qui, à tout propos et hors de propos, critiquent le Pape et les Evêques, les accusant de prendre des mesures inopportunes et exagérées ? Une des principales causes, c'est l'ignorance religieuse.

Pourquoi y a-t-il des hommes qui ont peur de l'influence du prêtre ? Quel mal le prêtre a-t-il donc fait à notre patrie ? Le prêtre est le ministre et le représentant officiel de l'Eglise de Jésus-Christ. Redouter l'influence du prêtre, c'est donc redouter l'influence de l'Eglise. Dans son Encyclique sur les principaux devoirs des citoyens chrétiens, Léon XIII nous dit : « Il faut que les chrétiens considèrent comme un devoir de se laisser régir, gouverner et guider par l'autorité des Evêques et surtout par celle du Siège Apostolique ». (10 Janvier 1890). Pourquoi donc cette peur de l'influence du prêtre ? Une des principales causes, c'est l'ignorance religieuse.

Pourquoi y a-t-il tant de catholiques qui donnent leur argent pour soutenir ceux qui combattent et calomnient notre religion ? N'est-ce pas précisément ce que font ceux qui donnent leur argent pour des

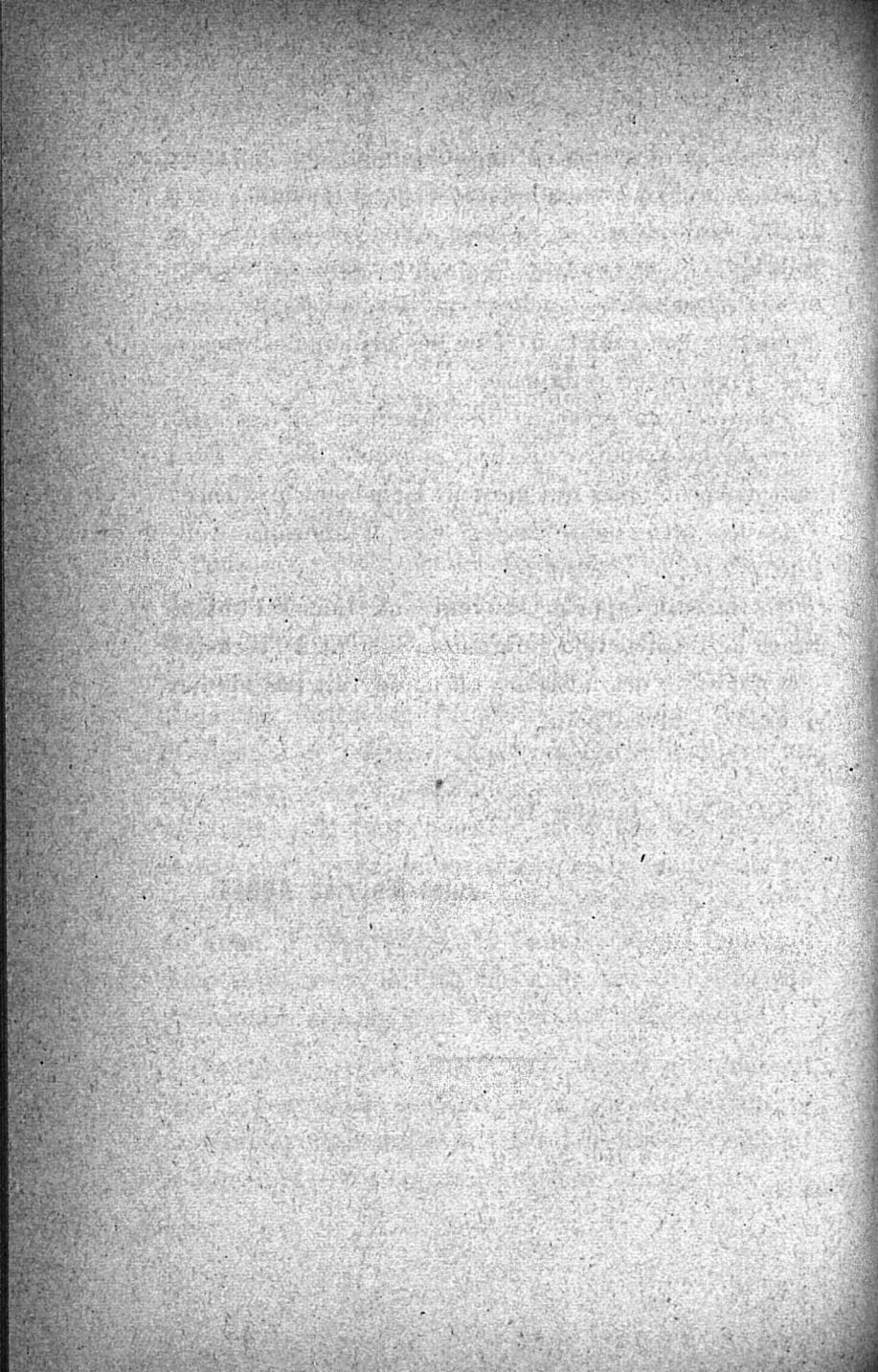
journaux protestants ou au moins pour des journaux hostiles à l'Eglise catholique ? Et cependant on a la foi. On sait qu'on ne peut aller au ciel sans la religion. On ne voudrait pas mourir sans ses secours et ses sacrements. Quelles sont les causes de cette étonnante contradiction ? Une des principales causes, c'est l'ignorance religieuse.

Pourquoi, en présence des objections et des attaques dirigées contre l'Eglise, pourquoi donc y a-t-il tant de catholiques qui gardent lâchement le silence ? Une des principales causes, c'est l'ignorance religieuse.

On devrait rappeler souvent aux fidèles l'importance de l'instruction religieuse. Surtout à l'occasion des jubilés et des missions, on ne devrait pas oublier d'insister sur ce point.

SION, le 3 Janvier 1908.

† Jules-Maurice ABBET,
Évêque de Sion.





L'ENFER

Qu'est-ce que l'enfer ? Le catéchisme répond : C'est une prison horrible, remplie de feu et de toutes sortes de supplices.

Mais, est-il vrai qu'il y ait du feu en enfer ? C'est ce que nous allons étudier ensemble. Et après vous avoir prouvé qu'il y a réellement du feu en enfer, je vous prouverai que ce feu est éternel et ne s'éteindra jamais.

I

Est-il bien certain qu'il y ait du feu en enfer ? Je consulte les Saintes Ecritures; je consulte les Pères de l'Eglise; je consulte les monuments liturgiques; je consulte les théologiens les plus distingués, et je réponds : Oui, il y a en enfer un feu réel, un feu proprement dit, un feu qui ne diffère pas essentiellement du feu que nous voyons tous les jours.

Ouvrons d'abord les Livres Saints. «Ecrits, comme dit le concile du Vatican, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, ils ont Dieu pour auteur ». (Ch. II. De la Révélation).

Consultez l'Ancien Testament, et Dieu vous répondra par la bouche de Moïse: «Un feu a été allumé dans ma fureur et il brûlera jusqu'aux extrémités de l'enfer ». (Deut. 32. 22).

Dieu vous dira par la bouche du prophète Isaïe que le ver des damnés ne mourra pas, et que leur feu ne s'éteindra jamais. (66. 24.)

Il nous demande par la bouche du même prophète: «Qui de vous pourra demeurer dans le feu dévorant ? Qui d'entre vous pourra subsister dans les flammes éternelles ? » (34. 14.)

En parlant des ennemis de Dieu, Judith dit que le Seigneur répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et le sentent éternellement. (16. 21.)

Ouvrez le Nouveau Testament. Consultez les apôtres, les représentants et les ambassadeurs du Fils de Dieu, les apôtres qu'il a chargés d'enseigner toutes les nations et de prêcher l'Evangile à tous les hommes jusqu'à la fin du monde, consultez les apôtres et saint Paul vous dira que ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile de Notre Seigneur Jésus-Christ, seront châtiés dans une flamme de feu. (II Thess. 1. 8.)

Dans sa lettre aux Hébreux, saint Paul nous dit

qu'un feu dévorant punira les ennemis de Dieu et de la vérité. (10. 27.)

L'apôtre saint Jean nous dit que ceux qui ne seront pas inscrits dans le livre de vie, seront jetés dans l'étang de feu. (Apoc. 20.)

« C'est ainsi que Sodome et Gomorrhe, dit l'apôtre saint Jude, et les villes voisines livrées aux mêmes excès d'impureté et courant après d'infâmes débauches, sont devenues un exemple, en souffrant la peine d'un feu éternel ». (7.)

Parcourez les instructions familières que le Sauveur prodiguait à ses disciples, et vous verrez que le Fils de Dieu, plus souvent encore que ses apôtres, parle du feu de l'enfer.

A la fin du monde, c'est le Sauveur lui-même qui le dit, « le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là sera le pleur et le grincement de dents ». (Matth. 13. 41.)

Qui ne connaît la condamnation du mauvais riche racontée par Jésus-Christ ? Plongé dans les enfers, le mauvais riche s'adresse à Abraham et lui dit : « Ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue; car je suis tourmenté dans cette flamme ». (Luc 16.)

Lisez le chapitre IX de l'Evangile de saint Marc, et vous verrez que dans quelques lignes le Fils de Dieu parle six fois du feu de l'enfer.

« Si votre main vous scandalise, coupez-la; il vaut mieux pour vous entrer dans la vie privé d'une main, que d'aller, ayant deux mains, dans le feu qui ne peut s'éteindre.

« Où leur ver ne meurt point et leur feu ne s'éteint pas.

« Si votre pied vous scandalise, coupez-le; il vaut mieux pour vous entrer, privé d'un pied, dans la vie éternelle, que d'être jeté, ayant deux pieds, dans la géhenne du feu qui ne peut s'éteindre.

« Où leur ver ne meurt point et le feu ne s'éteint pas.

« Si votre œil vous scandalise, arrachez-le; il vaut mieux pour vous, entrer privé d'un œil, dans le royaume de Dieu, que d'être jeté, ayant deux yeux, dans la géhenne du feu.

« Où leur ver ne meurt point et leur feu ne s'éteint pas ».

Voilà au moins quelques uns des témoignages où Dieu parle du feu de l'enfer. Dans les Saintes Ecritures, il est très souvent question des peines de l'enfer, et quand elles en parlent, elles mentionnent aussi *ordinairement* la peine du feu.

Eh bien, pour qui sont-elles les Saintes Ecritures ?

Elles sont évidemment pour nous. Et pourquoi Dieu nous les a-t-il données ? Il nous les a données pour nous instruire et nous faire connaître sa volonté. Comment donc pourrions-nous admettre que Dieu, dans les Ecritures, parle constamment du feu de l'enfer dans un sens figuré et métaphorique ?

Supposez donc qu'il y ait réellement du feu en enfer et que Dieu veuille nous l'apprendre ? Que pourrait-il ajouter à ses témoignages si nombreux qu'il nous a laissés dans les Saintes Ecritures ? Comment donc pourrait-il nous enseigner cette vérité d'une manière plus précise et plus claire ?

Si vous n'étiez pas encore persuadés qu'il y a réellement du feu en enfer, je vous citerais ces paroles que le Fils de Dieu adressera au grand jour du jugement, à ceux qui seront à sa gauche : « Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges ». (Matth. 25.)

Voilà des paroles claires et catégoriques. Vous le savez, c'est la sentence et la condamnation que le souverain Juge prononcera contre les pécheurs impénitents.

Or, je vous le demande, les paroles d'un juge qui prononce une sentence, ne doivent-elles pas être prises dans leur sens naturel et ordinaire ? Si jamais il y a des circonstances où l'homme doit parler clairement et sans figure, n'est-ce pas surtout lorsque,

au nom de la justice et de la vérité, il porte une condamnation contre des coupables ? Cette simple considération devrait suffire pour bannir tous les doutes et nous convaincre qu'il y a réellement du feu en enfer. Au jour du jugement, le Fils de Dieu condamnera les pécheurs impénitents à un feu éternel. Donc il y a réellement du feu en enfer.

Si vous ne voulez pas admettre la réalité de ce feu, dites-moi donc quel est ce feu de l'enfer dont Dieu nous parle si souvent dans les Ecritures ? Vous me répondez sans doute que ce feu signifie les remords déchirants des réprouvés, les tortures intérieures qui les dévorent. Je ne pense pas que l'on puisse donner à ce feu une autre signification figurée.

Or, la sentence du souverain Juge que je viens de citer, ne nous permet absolument pas d'adopter cette interprétation.

En effet, considérez bien ces paroles : *Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges.*

Dans ces paroles, il est évidemment question d'un mouvement local. Les réprouvés quittent un lieu pour se rendre dans un autre.

Au dernier jour, tous les hommes, les justes et les pécheurs, doivent paraître devant leur Juge. Le Fils de Dieu dira aux pécheurs : *Allez loin de moi, maudits.* Et où donc iront-ils ? *Au feu éternel,*

c'est-à-dire dans un endroit où ils n'étaient pas encore pendant qu'ils se trouvaient en présence de leur Juge. Concluez donc que ce feu de l'enfer ne peut absolument pas signifier les remords et les supplices intérieurs des damnés, et par conséquent qu'il y a réellement du feu en enfer.

Ensuite, remarquez-le bien, Jésus-Christ nous dit que le feu qui punit les réprouvés a été préparé au diable et à ses anges. Le même feu qui châtie les démons devient aussi le supplice des pécheurs impénitents. Depuis quand existe-t-il ce feu de l'enfer ? Il existe au moins depuis la chute des anges, puisque Jésus-Christ dit qu'il a été préparé au diable et à ses anges. Donc ce feu existait déjà lorsque les hommes se condamnèrent à l'enfer par le péché.

Or, il est évident que les remords et les supplices intérieurs de l'homme ne peuvent pas exister avant l'homme lui-même. Vous devez donc conclure que le feu de l'enfer ne peut pas signifier les remords des réprouvés. Donc il y a réellement du feu en enfer.

Après les Ecritures, consultez les Pères de l'Eglise, et demandez-leur ce qu'ils pensent du feu de l'éternité. Ils vous répondront qu'il y a du feu en enfer, un feu réel qui ne diffère pas essentiellement du feu que nous voyons tous les jours. Dans toute l'antiquité chrétienne, vous trouvez un seul écrivain qui ait donné à ce feu une interprétation figurée, c'est Origène (mort en 253).

Les Pères de l'Eglise établissent souvent des comparaisons entre le feu du temps et celui de l'éternité. Ils relèvent surtout quatre différences entre notre feu et celui de l'enfer.

Notre feu ne dure que peu de temps, il ne tarde pas à s'éteindre et à disparaître. Le feu de l'enfer ne s'éteindra jamais : il est éternel.

Notre feu est un don de Dieu, un bienfait très précieux qui contribue beaucoup à notre bonheur. Le feu de l'enfer est un châtiment; c'est un instrument de la justice divine pour punir les pécheurs impénitents.

Notre feu brûle, et en même temps il consume et réduit en cendres. Le feu de l'enfer brûle et torture les réprouvés sans jamais les consumer.

Notre feu demande et suppose des combustibles; il ne peut brûler sans être alimenté. Le feu de l'enfer brûle par lui-même, sans combustible; il torture sans jamais s'altérer. (Hurter.)

C'est donc, sans aucun doute, l'enseignement des Pères de l'Eglise qu'il y a réellement du feu en enfer.

Après cela, je pourrais vous dire : Consultez les monuments liturgiques de l'Eglise, les prières qu'elle récite dans le courant de l'année, et vous verrez que dans ces prières, l'Eglise parle souvent du feu, des flammes de l'enfer.

Lisez le magnifique *Dies iræ* que le prêtre ré-

cite à la messe des morts ; lisez le *Stabat Mater* que l'Eglise chante à la messe de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; lisez, dans le rituel romain, les prières composées pour la recommandation de l'âme, prières que l'Eglise récite au chevet des moribonds, et vous verrez que dans ces prières l'Eglise nous parle du feu qui châtie les damnés.

Voici au moins deux strophes du *Dies iræ* :

« Mes prières sont indignes d'être exaucées ; mais vous (Jésus), qui êtes la bonté même, délivrez-moi du feu éternel.

Séparez-moi de ces maudits que vous chasserez de devant vous ; et en les envoyant au feu éternel, appelez-moi avec ceux que votre Père a bénis. » (Traduction de Bossuet. Œuvres, volume V.)

Or, il est évident que les prières de l'Eglise sont l'expression de sa doctrine et de sa foi. *Lex orandi, lex credendi*.

Est-il nécessaire d'ajouter que les plus savants théologiens enseignent comme une vérité certaine et incontestable, qu'il y a réellement du feu en enfer ?

« Il faut dire que l'âme (en enfer), souffre la peine d'un feu corporel, comme l'enseigne la foi catholique ». (S. Thomas, quod. 3.)

Un des plus savants théologiens du dernier siècle, Perrone, dit en parlant de la réalité du feu de l'en-

fer : « Cette doctrine est certaine, et l'on ne peut la révoquer en doute sans témérité ». (De Deo creat.)

Enfin, le 30 avril 1890, une congrégation romaine, la Pénitencerie, a déclaré indignes de l'absolution ceux qui nient la réalité du feu de l'enfer. (1).

Concluez donc que Notre Seigneur Jésus-Christ et l'Eglise catholique enseignent qu'il y a réellement du feu en enfer.

(1) « Pœnitens se sistit coram cofessario, et inter alia declarat opinari quod in inferno ignis non sit realis sed metaphoricus, scilicet quod inferni pœnæ, quæcumque illae sint, sunt vocatæ ignis aliquo dicendi modo; nam, sicut ignis dolorem omnium intensiorem producit, ita ad indicandas atrocissimas inferni pœnas, nulla adest imago aptior ad ideam inferni efformandam. Hinc parochus quaerit an liceat relinquere pœnitentes in hac opinione, et an liceat eos absolutione donari ? Notat autem parochus quod non agitur de opinione alicujus individui, sed est opinio generaliter admissa in quodam pago ubi dici solet : infantes solum persuade, si potes, quod sit ignis in inferno.

Sacra Pœnitentiara ad præmissa respondet :

Hujusmodi pœnitentes diligenter instruendos esse; et pertinaces non esse absolvendos.

Datum Romæ in sacra Pœnitentiara

die 30 aprilis 1890.

R. Card. MONACO, P. M.

II.

« Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges ».

Dans cette condamnation que Jésus-Christ prononcera, au dernier jour, contre les pécheurs impénitents, vous avez l'enfer et ses peines.

Les damnés sont bannis de la présence de Dieu, dont la possession devait faire leur bonheur.

Ils sont maudits, maudits par celui dont la justice est infinie et la puissance sans bornes.

Et où donc iront-ils, ces maudits ? Ils iront *au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges.*

Quels regrets ! quels remords déchirants pour les damnés ! Ils pourraient être au ciel, avec la sainte Vierge et tous les saints ; et ils sont dans les flammes, avec les démons et tous les monstres que la terre a portés.

Et ces remords ne s'apaiseront jamais !

Et ce feu brûlera toujours !

Et les supplices des damnés seront sans fin !

L'enfer est éternel !

1.

Mais à peine ai-je prononcé ce mot *éternel* que j'entends vos cœurs murmurer.

Comment donc les peines de l'enfer peuvent-elles être éternelles ? La miséricorde de Dieu est infinie.

Quand les damnés connaîtront leur malheur, ils se repentiront, et Dieu leur pardonnera.

La miséricorde de Dieu ! On aime bien à l'invoquer, et l'on a raison, puisqu'elle est infinie. Oui, je crois et j'enseigne avec l'Eglise catholique que nous pouvons toujours obtenir le pardon et la rémission de nos péchés, quels qu'en soient le nombre et la gravité ; oui, nous pouvons toujours obtenir le pardon et nous réconcilier avec Dieu, mais je dois ajouter : Pendant que nous sommes dans ce monde. Après cette vie, plus d'indulgence et de miséricorde pour les pécheurs. C'est le règne de la justice. Après la mort, plus de mérite possible, plus de repentir et de contrition capable d'effacer un seul péché.

Où l'arbre tombe, il restera, dit la Vérité. Ce que nous serons en quittant cette vie, nous le serons pendant toute l'éternité.

Si, au moment de la mort, nous sommes des amis de Dieu, si nous sommes en état de grâce, nous serons des amis de Dieu pendant toute l'éternité. Si par contre, nous quittons cette vie en état de péché mortel, nous serons éternellement des ennemis de Dieu, c'est-à-dire des réprouvés. Le purgatoire lui-même, qui n'est qu'une station temporaire, ne connaît que des amis de Dieu.

Mais enfin, supposons pour un instant que les damnés puissent se repentir. Croyez-vous que Dieu,

dans ce cas, serait obligé de leur pardonner et de leur remettre leurs peines ? Certainement non.

On vous vole un jour quelques milliers de francs. Le coupable est arrêté et jeté en prison. Ce malheureux vous assure qu'il se repent de sa faute. Serez-vous satisfait ? Serez-vous obligé de lui accorder le pardon et la liberté ? Non. Et pourquoi ? Parce que le repentir seul ne suffit pas. Il faut qu'il soit accompagné d'une réparation.

Quand nous avons violé les droits de notre prochain et que nous lui avons causé du tort, impossible d'avoir un sincère repentir sans la volonté de réparer les torts dont nous sommes coupables.

Eh bien, le péché est une violation des droits de Dieu, c'est une injure faite à sa majesté infinie. Jamais les hommes, jamais les anges eux-mêmes, ne pourraient offrir à Dieu pleine et entière satisfaction pour un seul péché.

Comment donc pendant cette vie, comment pouvons-nous si facilement obtenir le pardon et nous réconcilier avec Dieu ? Vous le savez tous. En souffrant et en mourant comme homme, et en donnant comme Dieu un mérite infini à ses souffrances, dit très bien le catéchisme du diocèse, Jésus-Christ a satisfait à la justice divine pour nos péchés. Il nous a rachetés. En d'autres termes, il nous a préparé des trésors infinis de mérites et de satisfactions.

Ces trésors, où les trouvons-nous ? Qu'avons-nous à faire pour nous les approprier ? Pour nous communiquer ses richesses, les fruits de sa passion et de sa mort, le fils de Dieu a institué des sacrements, et surtout le baptême et la pénitence.

Or, c'est à son Eglise, et à son Eglise seule, que Jésus-Christ a confié la garde et l'administration de ses trésors et de ses Sacrements.

En enfer, plus d'Eglise, plus de Sacrements, plus de baptême et de confession, et par conséquent impossible aux réprouvés d'obtenir le pardon et de participer aux mérites et aux satisfactions de Jésus-Christ.

Concluez donc que les peines de l'enfer sont éternelles et ne finiront jamais.

2

N'oubliez pas que l'existence de l'enfer et l'éternité de ses tourments ne sont pas des questions qui dépendent de la volonté des hommes, ou d'une votation populaire comme les articles d'une constitution humaine. Si cela dépendait des hommes, non seulement l'enfer ne serait pas éternel, non seulement il n'y aurait pas de feu en enfer, mais il y a longtemps déjà que l'enfer lui-même serait supprimé. Vous comprenez que c'est Dieu que nous devons interroger. Ouvrons donc les Saintes Ecritures.

Lisez le chapitre IX de l'Evangile de saint Marc, du verset 42 au verset 47.

Dans ces quelques versets, déjà cités plus haut, Jésus-Christ dit plusieurs fois que le feu de l'enfer *ne peut s'éteindre*.

Et en parlant des damnés, il répète aussi plusieurs fois : *Leur ver ne meurt point, et leur feu ne s'éteint pas*.

Eh bien, je vous le demande, que signifie ce feu *qui ne peut s'éteindre* ? N'est-ce pas un feu qui brûlera éternellement dans les enfers ? Si ce feu de l'enfer cessait un jour de brûler, ne serait-il pas faux de dire qu'il ne peut s'éteindre ?

Et quand Jésus-Christ nous dit que les remords des damnés ne s'apaisent point et que leur feu ne *s'éteint jamais*, n'est-ce pas nous dire clairement que les remords et le feu les tortureront sans relâche pendant toute l'éternité ?

Si l'enfer n'est pas éternel, si, même après des millions et des milliards de siècles, les tourments des réprouvés peuvent finir, vous devez conclure que Jésus-Christ s'est trompé et qu'il nous a trompés. Or, Dieu ne se trompe pas. Donc les peines de l'enfer sont éternelles et ne finiront jamais.

3.

Ouvrez la première épître de saint Paul aux Corinthiens, vous y trouverez, au chapitre VI, ce qui

suit : « Ne savez-vous pas que les injustes ne posséderont pas le royaume de Dieu ? Ne vous abusez point : ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants et les calomniateurs, ni les rapaces ne posséderont le royaume de Dieu ».

Voilà une nombreuse catégorie de coupables qui ne pourront entrer dans le royaume de Dieu.

Et où donc iront-ils ces malheureux, les voleurs, les impudiques, les calomniateurs, etc., qui mourront volontairement dans l'impénitence et dans le péché mortel ? Où donc iront-ils, puisque la porte du ciel leur est définitivement et inexorablement fermée ? Ils iront évidemment en enfer. Et combien de temps devront-ils y rester ? Aussi longtemps qu'ils seront bannis du royaume de Dieu. Or l'Esprit-Saint dit catégoriquement qu'ils ne posséderont jamais le royaume de Dieu. Vous devez donc conclure qu'ils resteront éternellement en enfer, et par conséquent que les peines des réprouvés ne finiront jamais.

4

Lisez le chapitre XXV de l'Evangile de saint Matthieu. Vous y trouverez la scène effrayante du jugement dernier, décrite par Jésus-Christ lui-même. L'humanité tout entière est en présence de son Juge. A la droite du Fils de Dieu, les justes ; à sa gauche, les pécheurs impénitents.

» Le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde....

« Il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges....

Voilà la double sentence que Jésus-Christ prononcera au grand jour du jugement dernier.

Eh bien, avez-vous jamais vu des tribunaux recourir aux métaphores et aux figures de rhétorique en portant des jugements et en prononçant des condamnations ? Certainement non. Les paroles d'un juge qui porte une sentence doivent être prises dans leur acception ordinaire et commune. Or, Jésus-Christ condamnera les pécheurs inépénitents au *feu éternel*. Qui donc, après cela, oserait dire que les tourments des damnés finiront un jour et que l'enfer n'est pas éternel ?

Du reste, combien de temps durera le bonheur des élus ? Il durera éternellement. Personne parmi les chrétiens n'a songé à nier l'éternité des récompenses.

Or Jésus-Christ termine ainsi la description du jugement dernier : « Et ceux-ci s'en iront à l'éternel supplice, et les justes dans la vie éternelle ».

Le Fils de Dieu parle donc d'une double éternité, à savoir de *l'éternel supplice* et de *la vie éternelle*.

Eternelle et sans fin sera la récompense des justes ;

éternel et sans fin sera aussi le supplice des pécheurs impénitents.

Or, ne serait-il pas absurde de donner au même mot, dans le même verset, deux significations différentes ?

Comme personne parmi les chrétiens n'a pensé à nier l'éternité des récompenses, vous devez conclure aussi que l'on ne peut nier l'éternité des supplices.

5

Après avoir consulté Dieu lui-même qui est l'auteur des Saintes Ecritures, après avoir consulté votre raison éclairée par la foi, interrogez l'Eglise, l'Eglise enseignante qui est composée des successeurs des apôtres. C'est à l'Eglise enseignante et à cette Eglise seule, que Jésus-Christ a ordonné d'enseigner tous les hommes et de prêcher l'Evangile jusqu'à la fin du monde.

Interrogez donc cette Eglise, la gardienne et l'interprète infailible de la doctrine de Jésus-Christ, et elle vous répondra qu'elle a toujours cru et toujours enseigné que les tourments des damnés sont éternels et ne finiront jamais. L'éternité de l'enfer est un dogme, un article de foi, c'est une vérité révélée, définie et proclamée solennellement par l'Eglise, aussi bien que la divinité de Jésus-Christ, l'existence du purgatoire, l'institution divine de la confession, etc.

Lisez le symbole rédigé, au quatrième siècle, par

le grand Athanase, patriarche d'Alexandrie. Ce symbole fait partie du bréviaire romain. En l'introduisant dans son bréviaire, l'Eglise n'a-t-elle pas reconnu ce symbole comme l'expression de sa doctrine et de sa foi ? Eh bien, nous lisons dans un article de ce symbole : « Les bons iront dans la vie éternelle; et les méchants, au feu éternel ». Et le symbole se termine ainsi : « Telle est la doctrine catholique. Quiconque ne voudra pas la croire, ne pourra pas se sauver ».

Au VI^e siècle, le cinquième concile œcuménique réuni à Constantinople, en 553, prononce formellement l'anathème contre ceux qui diraient que les tourments des démons et des impies ne sont que temporaires et finiront un jour.

Cette condamnation a été renouvelée au VIII^e siècle, par le septième concile œcuménique, réuni à Nicée, en 787.

Or, n'est-ce pas surtout dans les conciles généraux, dans les symboles et les professions de foi, que nous trouvons l'enseignement de l'Eglise ?

Il est donc absolument certain que Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'Eglise catholique enseignent que les peines des damnés sont éternelles et ne finiront jamais.

Encore un mot et je finis. Le catéchisme pose cette question : Qui sont ceux qui vont en enfer ? Et il

répond : Tous ceux qui meurent en état de péché mortel.

Comment donc des chrétiens peuvent-ils vivre dans le péché mortel, et s'exposer ainsi à être précipités dans le *feu éternel* de l'enfer ?

† Jules-Maurice ABBET,

Evêque de Sion.



L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE

Le 18 juillet 1870, le concile œcuménique du Vatican définissait solennellement l'infaillibilité du Pape dans les termes suivants : « Nous attachant fidèlement à la tradition qui remonte au commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de la religion catholique et le salut des peuples chrétiens, Nous enseignons et définissons, le saint concile approuvant, que c'est un dogme divinement révélé, savoir : Que le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque, remplissant la charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être crue par l'Eglise universelle, jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue

en définissant la doctrine touchant la foi ou les mœurs; et, par conséquent, que de telles définitions du Pontife romain sont irréformables d'elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Eglise.

Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire notre définition, qu'il soit anathème.»

Voilà la définition du concile du Vatican.

L'infailibilité du Pape est donc une vérité révélée, enseignée par le Fils de Dieu. C'est un dogme, un article de foi. Quiconque nierait sciemment, volontairement et obstinément cette vérité, ne serait plus un enfant de l'Eglise de Jésus-Christ.



I

Avant de vous prouver que Jésus-Christ a réellement donné au chef de son Eglise le privilège de l'infaillibilité, je veux vous dire quelques mots de la définition que je viens de citer.

1.

Est-ce que peut-être, quand nous disons que le Pape est infaillible, nous voulons dire qu'il est impeccable et ne peut plus pécher ?

Certainement non. Il n'y a que l'ignorance et la mauvaise foi qui puissent soutenir une pareille absurdité. Infaillible et impeccable ne sont pas synonymes. Le Pape, comme tous les hommes, peut pécher, et même pécher gravement. Comme tous les enfants de l'Eglise, le Pape se confesse.

2.

Dire que le Pape est infaillible, c'est dire que, dans certaines conditions, Dieu le met à l'abri de l'erreur. Je l'ai déjà dit ailleurs, le mot infaillible, en latin *infallibilis*, vient du verbe latin *fallere*, tromper, dont le passif *falli* signifie le plus souvent *se tromper*; du participe passé *falsus*, vient le mot français *faux*, contraire à la vérité.

Dire que le Pape est infaillible, c'est donc dire

qu'il ne peut se tromper, qu'il ne peut rien enseigner de faux et d'erronné, rien qui soit contraire à la vérité enseignée par Jésus-Christ.

3.

Mais quand le Pape est-il infaillible ? *C'est un dogme divinement révélé*, comme dit le concile du Vatican, c'est une vérité enseignée par Jésus-Christ, que le Pontife romain est infaillible, *lorsqu'il parle ex cathedra, c'est-à-dire lorsque, remplissant la charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être crue par l'Eglise universelle.*

Pour qu'une décision pontificale soit infaillible, il faut donc que le Pape parle comme docteur et chef de toute l'Eglise, et qu'il prononce d'une manière définitive qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être crue par tous les chrétiens. Il doit donc manifester la volonté d'obliger toute l'Eglise à adhérer à sa décision. (*Billot. De Rom. Pontif. Q. XIV.*)

4.

Comment reconnaître que le Pape parle comme *pasteur et docteur de tous les chrétiens* ? D'abord, lorsque le Pape prononce l'anathème ou l'excommunication contre ceux qui repousseraient sa dé-

cision, il faut conclure évidemment qu'il a parlé comme chef et docteur de toute l'Eglise.

Ensuite, quand le Pape, en vertu de son autorité apostolique, définit qu'une doctrine est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle doit être crue fermement par tous les fidèles, n'est-il pas certain aussi que c'est une définition *ex cathedra*, émanant de son autorité infaillible ?

Ecoutez en quels termes Pie IX a défini l'immaculée conception de la sainte Vierge: «Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et de la Nôtre, Nous déclarons, Nous prononçons et définissons que la doctrine qui tient que la bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa conception, a été, par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. C'est pourquoi, si quelqu'un avait la présomption, ce qu'à Dieu ne plaise, de penser contrairement à notre définition, qu'il apprenne et qu'il sache que, condamné par son propre jugement, il aurait souffert naufrage dans la foi et cessé d'être dans l'unité de l'Eglise ». (Constitution *Ineffabilis* du 8 décembre 1854).

Dans cette proclamation du dogme de l'immaculée

conception de la sainte Vierge, il est évident que le Pape parle comme pasteur et docteur de toute l'Eglise et oblige tous les chrétiens à croire cette vérité. C'est là, sans aucun doute, une définition émanant de son autorité suprême et infaillible.

5.

Si vous me demandez en quoi le Pape est infaillible, je vous réponds d'abord avec le concile du Vatican, qu'il est infaillible en matière de foi et de mœurs. «Le Saint-Esprit, dit ce concile, session IV, n'a pas été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils publient, d'après ses révélations, une doctrine nouvelle, mais pour que, avec son assistance, ils gardent saintement et exposent fidèlement la révélation transmise par les apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi.»

Ainsi le Pape n'enseigne pas une doctrine nouvelle. *Le dépôt de la foi*, c'est l'ensemble des vérités que le Fils de Dieu a enseignées, et qu'il a ordonné aux apôtres d'enseigner à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles.

Voilà le premier et le principal objet de l'infaillibilité pontificale.

Or, parmi les vérités enseignées par Jésus-Christ, il y en a qui s'adressent surtout à notre *foi*, qui nous disent plutôt ce que nous devons *croire* pour nous sauver. D'autres, par contre, regardent plutôt

notre conduite, nos *mœurs*; elles nous disent surtout ce que nous devons *faire*.

Voilà pourquoi le concile du Vatican dit que le Pape est infaillible lorsqu'il définit qu'une doctrine sur *la foi ou les mœurs* doit être crue par l'Eglise universelle.

6

L'infailibilité pontificale comprend aussi les vérités contenues implicitement dans les vérités révélées. Si je dis, par exemple : *Sion est en Valais*, vous pouvez conclure aussitôt : or, le Valais est en Suisse, donc Sion est en Suisse. Dire que Sion est en Valais, c'est donc dire *implicitement* que Sion est en Suisse. Et cette seconde affirmation : Sion est en Suisse, quoiqu'elle ne soit énoncée qu'implicitement, n'est pas moins vraie que la première : Sion est en Valais.

Or, toutes les vérités enseignées par Jésus-Christ ne sont pas contenues d'une manière également explicite dans les Ecritures ou la Tradition. S'il est révélé que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, il faut nécessairement conclure qu'Il a une âme humaine et un corps humain comme notre propre corps. Lors même que les Ecritures ne nous parleraient ni du corps ni du sang de Jésus-Christ, du moment qu'elles nous diraient qu'Il est homme, il serait cer-

tain qu'Il comprend dans sa personne toutes les parties essentielles de la nature humaine.

7

Le Pape est infaillible aussi dans la condamnation des erreurs. Le Pape est le premier gardien de la foi dans l'Eglise. Il doit non-seulement enseigner et répandre la doctrine de Jésus-Christ qui lui est confiée, mais il doit aussi faire tous ses efforts pour la conserver dans sa pureté et son intégrité. Or, il lui serait impossible de remplir ce devoir, s'il ne pouvait signaler et condamner d'une manière infaillible, les erreurs qui menaceraient le dépôt de la révélation.

Dans son Encyclique *Quanta cura*, du 8 décembre 1864, Pie IX a résumé les principales erreurs qu'il avait signalées dans ses lettres apostoliques. Il dit, en parlant de ces erreurs: «Nous réprouvons par notre autorité apostolique, Nous proscrivons, Nous condamnons toutes et chacune des mauvaises opinions et doctrines signalées en détail dans les présentes lettres. Nous voulons et Nous ordonnons que tous les enfants de l'Eglise catholique les tiennent pour réprochées, prosrites et condamnées.»

Dans cette condamnation, il n'y a ni anathème, ni excommunication, ni menaces, et cependant le Pape ne parle-t-il pas *ex cathedra*, comme chef et pasteur de toute l'Eglise ? Les erreurs qu'il signale,

il les *proscrit et les condamne en vertu de son autorité apostolique* ; il veut et ordonne, que tous les catholiques tiennent ces erreurs pour *proscrites et condamnées*. Rien de plus clair. Impossible de ne pas voir dans ces paroles une condamnation émanant de l'autorité infaillible du Pape. (*Billot. De Rom. Pontif. thèse XXXI*).

8.

L'infailibilité du Pape s'étend aussi aux Faits et aux Textes dogmatiques.

Qu'est-ce qu'un *fait dogmatique* ?

On appelle ainsi un fait qui n'est pas révélé, mais qui est si étroitement lié aux dogmes de notre religion que l'on ne pourrait le nier sans porter atteinte au dépôt de la révélation.

Par exemple, ni les Ecritures, ni la Tradition ne parlent de Pie IX et du concile du Vatican.

Mais essayez de dire que Pie IX, qui a convoqué et présidé ce concile, et qui en a approuvé les décisions, essayez de dire que ce Pape n'était pas le chef de l'Eglise et le légitime successeur de Pierre, et alors vous devez conclure que le concile du Vatican n'était pas un concile œcuménique, et que ses décrets et ses décisions sont sans valeur et sans autorité pour l'Eglise universelle.

Ce que je dis de Pie IX et du concile du Vatican,

il faut le dire de tous les autres conciles œcuméniques, et de tous les Papes qui en ont approuvé les décisions. Car tout le monde sait qu'un concile ne peut être œcuménique et que ses décrets ne peuvent obliger tous les chrétiens, avant d'avoir reçu l'approbation et la confirmation du Pape.

Que deviendrait donc le dépôt de la foi, si le Pape ne pouvait pas prononcer, d'une manière absolument certaine, sur l'authenticité des Faits dogmatiques ?

9.

Pour vous faire comprendre ce que l'on entend par un *texte dogmatique*, je n'ai qu'à vous rappeler une page de l'histoire de l'Eglise.

Un profeseur de Louvain, nommé Jansénius, qui fut ensuite évêque d'Ypres (Belgique), avait écrit un ouvrage intitulé *Augustinus*. Cet ouvrage, paraît-il, ne fut publié qu'après la mort de l'auteur († 1638). Comme il contenait des erreurs sur la grâce, il fut condamné par le Pape. Les partisans de Jansénius continuèrent néanmoins de répandre ses erreurs. On tira alors de l'*Augustinus* cinq propositions qui étaient autant d'hérésies, et ces propositions furent condamnées par le Pape.

Ne pouvant nier que ces propositions ne fussent hérétiques, les Jansénistes prétendirent qu'elles n'étaient pas contenues dans l'*Augustinus*.

Alors les évêques français, qui avaient à leur tête

Bossuet, prouvèrent aux Jansénistes que ces cinq propositions étaient réellement le résumé des erreurs de Jansénius, et le Pape, par une nouvelle condamnation, vint sanctionner le jugement de l'épiscopat français. Le chef de l'Eglise avait prononcé dans ce cas sur un texte dogmatique.

Quand Nous disons que l'infaillibilité pontificale s'étend aux textes dogmatiques, Nous ne prétendons pas que le Pape puisse définir quel est l'auteur d'un ouvrage, ni qu'il puisse déterminer quel est le sens qu'un auteur a voulu attacher à ses paroles; non, le Pape ne juge ni les intentions, ni les pensées, ni les sentiments de l'auteur, mais il juge l'ouvrage. Nous disons qu'il peut déterminer, d'une manière absolument certaine, quel est le sens naturel et logique d'un écrit quelconque concernant la foi.

Supposez que ce point échappe au contrôle de l'autorité pontificale, un hérétique pourra toujours esquiver le jugement du Vicaire de Jésus-Christ. Il pourra toujours dire: On ne me comprend pas, on interprète mal mes ouvrages. L'erreur aura ainsi libre cours, et le souverain Pasteur des âmes se trouvera impuissant et désarmé en face des dangers de tous genres qui menaceront la foi du troupeau confié à ses soins. (*Billot. De Eccl. Christi. tom. II, thes. XVII.*)

10.

Mais comment un homme peut-il être infaillible ? Tous les hommes peuvent se tromper. Dieu seul ne se trompe jamais.

C'est vrai, Dieu seul est infaillible par lui-même. Mais n'est-il pas aussi tout puissant ? Qui donc oserait dire qu'il ne peut pas accorder à un homme le privilège de l'infaillibilité ? Qui oserait dire que, dans certaines circonstances, il ne peut pas mettre un homme à l'abri de l'erreur ? Qui voudrait mettre des bornes à la puissance de Dieu ?

N'oubliez pas que, lorsque nous parlons de l'infaillibilité du Pape, nous supposons, et nous devons toujours supposer une intervention et une assistance spéciales de Dieu. Aussi le concile du Vatican dit expressément que le Pape jouit de l'infaillibilité *par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre*. (Session IV.)

Cette intervention spéciale de Dieu, vous la voyez chaque jour dans son Eglise.

Ouvrez les Ecritures: « Lorsque les apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent l'Esprit-Saint; car il n'était encore descendu sur aucun d'eux; mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors

ils leur imposaient les mains et ils recevaient l'Esprit-Saint». (Act. des Ap. VIII.)

Qui ne voit dans ce fait une intervention spéciale de Dieu ? Quel est l'homme qui puisse, par lui-même, nous donner l'Esprit-Saint en nous imposant les mains ?

Le proconsul Sergius Paulus, désirant entendre la parole de Dieu, fit venir les apôtres Paul et Barnabé. Un magicien juif *cherchait à détourner le proconsul de la foi*. Rempli de l'Esprit-Saint, Paul lui dit : « O homme, plein de toute malice et de toute fraude , fils du diable, ennemi de toute justice, tu ne cesses de subvertir les voies droites du Seigneur. Mais maintenant, voilà la main du Seigneur sur toi, et tu seras aveugle, ne voyant pas le soleil jusqu'à un certain temps. Et soudain, tomba sur lui une profonde obscurité et des ténèbres; et allant ça et là, il cherchait qui lui donnât la main ». (Act. des Ap. XIII.) Encore une fois, n'y a-t-il pas dans ce fait une intervention spéciale de Dieu ?

« Il y avait assis à Lystre un certain homme perclus de ses pieds. Il était boiteux dès le sein de sa mère et n'avait jamais marché. Il entendit Paul parler; et Paul, le regardant, et voyant qu'il avait la foi. qu'il serait guéri, dit d'une voix forte: Lève-toi droit sur tes pieds. Et il s'élança et il marchait. » (Act. des Ap. XIV.)

Eh bien ! un homme peut-il par lui-même opérer

des miracles ? Peut-il, en prononçant quelques paroles, guérir instantanément un malade qui n'avait jamais marché ? Certainement non.

Ces faits que je viens de citer, et tant d'autres que nous racontent les saintes Ecritures, supposent évidemment une intervention spéciale de Dieu.

Supprimez cette intervention et cette assistance spéciales de Dieu, et alors il faut supprimer l'Eglise elle-même, supprimer les sacrements, supprimer la sanctification et le salut des hommes.

Si elle ne pouvait pas compter sur l'assistance divine, il y a longtemps que l'Eglise aurait cessé d'exister.

Et en effet, pourquoi le Fils de Dieu demeure-t-il avec son Eglise tous les jours, sans discontinuation, jusqu'à la fin des siècles ? (Math. XXVIII) N'est-ce pas pour la protéger afin que les portes de l'enfer ne puissent jamais prévaloir contre elle ? (Matth. XVI.)

Quels moyens le Fils de Dieu a-t-Il confiés à son Eglise pour sanctifier et pour sauver les hommes ? Les principaux sont la doctrine qu'il a enseignée lui-même, et les sacrements qu'il a institués pour nous communiquer les fruits et les mérites inépuisables de sa passion et de sa mort.

L'Eglise doit enseigner à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles ce que Jésus-Christ lui-même a enseigné. Or, sans une assistance divine, comment donc

l'Eglise pourrait-elle nous dire, d'une manière certaine et infaillible, ce que Jésus-Christ lui-même a enseigné il y a bientôt deux mille ans ?

Et l'efficacité des sacrements ne suppose-t-elle pas une intervention et une assistance spéciales de Dieu ? Vous versez un peu d'eau sur le front d'un homme en prononçant quelques paroles, et, au même instant, son âme est purifiée du péché et ornée de la grâce sanctifiante.

Vous avez la conscience souillée de fautes graves ; un prêtre prononce sur vous quelques paroles, et aussitôt vos péchés sont effacés et la grâce sanctifiante vous est rendue.

Les effets merveilleux que produisent les sacrements, supposent évidemment une intervention et une assistance spéciales de Dieu.

Quand nous parlons de l'infailibilité du Pape, nous supposons aussi, comme dit le concile du Vatican, et nous devons supposer une *assistance divine*.



II

Voyons maintenant si le Fils de Dieu a réellement donné au chef de son Eglise le privilège de l'infaillibilité.

1.

Rencontrant un jour son frère Simon-Pierre, l'apôtre André lui dit : *Nous avons trouvé le Messie.* André amena son frère à Jésus. *Et Jésus l'ayant regardé lui dit : Tu es Simon, fils de Jonas; tu seras appelé Céphas, ce qu'on interprète par Pierre (Jean I.)*

Pourquoi Jésus change-t-il le nom du frère d'André ? Pourquoi Simon doit-il s'appeler Pierre ? C'est ce qui fut d'abord un mystère pour les apôtres. Enfin, la troisième année de son apostolat, Jésus se trouvant aux environs de Césarée de Philippe, demanda à ses apôtres : *Quel est celui que les hommes disent être le Fils de l'homme ? Ceux-ci répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste ; d'autres, Elie ; d'autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. Et Jésus leur demanda : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Alors, prenant la parole, Simon-Pierre dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus répondant, lui dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ni la chair ni le sang ne t'ont révélé ceci ; mais mon Père qui est dans les cieux. Aussi moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes*

de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clés du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les cieux. (Matth. XVI.)

Dans ces paroles de Jésus-Christ, vous avez une preuve décisive de l'infailibilité du Pape.

Et d'abord, quelles promesses le Fils de Dieu fait-il dans les paroles que je viens de citer ? Il promet évidemment de bâtir une Eglise : *Je bâtirai mon Eglise* ; une Eglise dont la fondation sera divine, puisque c'est le Fils de Dieu qui en sera l'auteur.

Son Eglise, le Fils de Dieu promet de la bâtir sur l'apôtre à qui il a donné lui-même le nom de Pierre. Oui, c'est Pierre qui sera la base et le fondement de l'Eglise.

Pour vous prouver que Pierre et pierre, *Petrus* et *petra* ne désignent pas des personnes différentes, et par conséquent, que l'apôtre Pierre, fils de Jean, sera réellement le fondement de cette Eglise que Jésus promet de bâtir, il suffirait de vous dire que, dans la langue dont s'est servi le Sauveur, vous ne trouvez pas deux mots de genre différent, mais vous trouvez des deux côtés la même expression *Céphas*.

Si vous traduisez littéralement en français les paroles du Sauveur, vous avez : *Je te dis que tu*

es un roc, et sur ce roc je bâtirai mon Eglise. Ainsi, comme Jésus-Christ promet de bâtir une Eglise, il promet aussi de la bâtir sur l'apôtre Pierre.

Pourquoi les portes de l'enfer ne prévaudront-elles point contre l'Eglise ? Pourquoi l'Eglise est-elle inébranlable ? Evidemment, parce qu'elle repose sur un fondement inébranlable, parce qu'elle est bâtie sur le roc. Tu es un roc, et sur ce roc je bâtirai mon Eglise; et parce qu'elle reposera sur ce roc, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Que faut-il conclure de là ? Naturellement que ce roc lui-même est inébranlable.

Pierre sera donc le fondement de l'Eglise de Jésus-Christ; et puisque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, il faut non-seulement que Pierre en soit le fondement, mais qu'il en soit aussi le fondement inébranlable. Voilà les deux promesses faites par Jésus à l'apôtre Simon-Pierre.

En quoi l'Eglise et son fondement doivent-ils être surtout inébranlables ? L'Eglise de Jésus-Christ, c'est la société de ceux qui croient et professent sa doctrine.

Impossible de concevoir l'Eglise sans la doctrine enseignée par Jésus-Christ. L'élément le plus indispensable de son Eglise, c'est sa doctrine.

Or, si la foi, c'est à dire la doctrine de Jésus-Christ

est le principal élément de son Eglise, si l'on ne pourrait porter atteinte à l'intégrité de cette foi sans menacer l'Eglise elle-même; si ensuite le Fils de Dieu a donné à son Eglise un fondement inébranlable, et que, grâce à la solidité de ce fondement, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, il faut nécessairement conclure que l'Eglise a aussi, *et surtout pour la foi*, un fondement inébranlable, un fondement qui, en la protégeant contre toutes les attaques de l'enfer, met surtout l'intégrité de sa foi à l'abri de tout danger et de toute altération. Ce fondement doit donc évidemment être inébranlable dans la foi.

Qu'entend-on par les portes de l'enfer?

Comme le Sauveur représente l'Eglise, le royaume de la vérité, sous la figure d'un édifice, ainsi, par les portes de l'enfer, il désigne le royaume de Satan avec toutes les forces dont il dispose. Les portes de l'enfer qui combattent l'Eglise, c'est le père du mensonge, c'est le royaume de l'erreur, ce sont les hérésies qui combattent la doctrine de Jésus-Christ.

Or, en vertu de la promesse solennelle du Fils de Dieu, l'enfer ne prévaudra jamais contre l'Eglise, jamais le royaume de l'erreur ne remportera la plus petite victoire sur le royaume de la vérité, jamais Satan, malgré sa puissance et ses efforts, ne surprendra un seul instant l'Eglise dans l'erreur. Et

pourquoi donc ? Parce que l'Eglise est bâtie sur un roc. Il faut donc conclure que ce roc, le fondement de l'Eglise, est inébranlable dans la doctrine et dans la foi de Jésus-Christ.

Or, ce fondement c'est Pierre. Donc il est impossible que Pierre, comme chef et fondement de l'Eglise, faillisse jamais dans la foi.

Remarquez ici l'inconséquence de ceux qui voudraient admettre l'infailibilité de l'Eglise et rejeter l'infailibilité du Pape. Comment admettre la solidité d'un édifice dont la base n'est pas solide ? Pas d'édifice sans fondement, pas d'Eglise sans Pierre.

De même que ce n'est pas l'édifice qui donne au fondement sa solidité, mais plutôt la solidité de l'édifice qui dépend de la solidité du fondement, ainsi l'infailibilité du Pape ne dépend nullement de l'infailibilité de l'Eglise.

De même aussi, que le fondement existe avant l'édifice qu'il soutient, ainsi l'infailibilité du Pape précède l'infailibilité de l'Eglise.

Dès que le Pape, comme pasteur et docteur de tous les chrétiens, a défini une doctrine sur la foi ou les mœurs, ou condamné une erreur, peu importe que les évêques et les fidèles admettent ou rejettent sa décision, elle n'en reste pas moins infailliblement vraie. Cette prérogative en vertu de laquelle le Pape ne peut faillir dans la foi, il ne l'a pas reçue de

l'Eglise, mais il l'a reçue directement du Sauveur pour le bien de son Eglise. Ce n'est pas l'Eglise qui est le fondement de Pierre, mais c'est sur Pierre que repose l'Eglise tout entière.

Résumons. Un édifice peut-il être solide s'il ne repose pas sur un fondement solide ? Evidemment non. Or, l'Eglise de Jésus-Christ est un édifice solide et inébranlable, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Donc, il faut nécessairement que cette Eglise ait un fondement solide et inébranlable. Or, ce fondement, c'est Pierre. Donc Pierre doit être un fondement solide et inébranlable. Or, quand on dit que l'Eglise est un édifice solide et que son fondement est inébranlable, il est surtout question d'une solidité dans la doctrine et dans la foi de Jésus-Christ. Donc, en vertu des promesses du Sauveur, il est impossible que Pierre, comme chef et fondement de l'Eglise, faillisse jamais dans la foi. Donc il est infaillible.

2.

Pierre est donc le fondement de l'Eglise de Jésus-Christ. Ce fondement lui donne une solidité contre laquelle viendront se briser, jusqu'à la fin des siècles, tous les efforts de l'enfer.

Quelque temps après avoir promis à Pierre les clés du royaume des cieux, le Sauveur quitta la

Galilée pour se rendre à Jérusalem, où il devait terminer sa carrière par le sacrifice suprême et réparateur de la croix. L'avant-veille de ce grand jour, Jésus rassembla encore ses apôtres pour célébrer la Pâque. Avant de quitter cette terre, il voulait, par l'institution de l'Eucharistie, résumer et perpétuer les prodiges que son amour lui avait inspirés pour le bonheur des hommes. La circonstance est donc des plus solennelles et des plus touchantes : le Fils de Dieu est à la veille de sa mort. Il institue le sacrement de l'autel.

Il annonce que l'un de ceux qui sont à table avec lui, le trahira. Il interdit à ses apôtres tout désir de domination. *Que celui qui est le plus grand parmi vous, dit-il, soit comme le moindre, et celui qui a la préséance, comme celui qui sert. C'est vous qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations. Aussi moi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé.*

Jusqu'ici, le Sauveur s'est adressé à tous les apôtres, mais voici qu'il s'adresse à Simon et lui dit : *Simon, Simon, voilà que Satan vous a demandé pour vous cribler, comme le froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères.* (Luc XXII.)

Ces paroles sont claires et décisives. A qui le Fils de Dieu les adresse-t-il ? Exclusivement à Simon-Pierre. Et remarquez bien que Jésus s'adresse à

Pierre comme chef des apôtres, puisqu'il doit, lui, un jour, confirmer ses frères.

Le Fils de Dieu a prié, et pourquoi ? Afin que la foi de Pierre ne défaille point. — *Ut non deficiat fides tua.*

Eh bien, le Fils de Dieu peut-il trahir sa parole et ses promesses ? Ce serait un blasphème de l'affirmer. Donc il est certain que la foi de Pierre ne pourra jamais défaillir. Ainsi, à moins que nous ne voulions mettre des limites à la puissance de Dieu, ou le supposer infidèle à ses promesses, nous devons conclure que la foi de Pierre, comme chef de l'Eglise, ne sera jamais exposée au moindre naufrage. En vertu des promesses du Sauveur, la foi de Pierre ne peut défaillir. Donc il est infaillible.

3.

L'infailibilité est une prérogative surnaturelle. Le Pape est infaillible comme chef et docteur de toute l'Eglise. L'autorité du Pape, comme l'Eglise elle-même, vient directement de Dieu.

Malgré le caractère surnaturel de cette prérogative, demandons à la raison ce qu'elle pense de l'infailibilité.

Supposons pour un instant que le Pape ne soit pas infaillible, et voyons quelles conclusions absurdes la

raison d'un catholique doit déduire de cette hypothèse.

Supposons donc que le Pape se trompe en définissant une doctrine et en proposant un dogme à notre foi; supposons qu'il se trompe en condamnant une erreur et en nous obligeant à souscrire à cette condamnation. Qu'arrivera-t-il ? Le Pape s'est donc trompé. Je ne vois que deux hypothèses possibles: ou que l'Eglise obéit, ou qu'elle n'obéit pas.

Première hypothèse. Si l'Eglise obéit au Pape et adhère à sa définition, elle sera dans l'erreur puisque le Pape s'est trompé. Elle sera dans l'erreur en vertu de l'obéissance qu'elle doit à celui que Jésus-Christ a chargé d'enseigner et de gouverner son Eglise.

Deuxième hypothèse. Si l'Eglise ne veut pas obéir au Pape, qu'arrivera-t-il ? Elle sera dans le schisme. Tout le monde sait que le schisme n'est autre chose que la révolte contre l'autorité du Pape.

Niez donc l'infailibilité du Pape, et alors vous devez conclure que l'Eglise de Jésus-Christ peut tomber dans l'erreur ou dans le schisme. Or, pour un catholique, ce sont là deux conclusions aussi absurdes l'une que l'autre.

D'abord il est absurde de dire que l'Eglise puisse tomber dans l'erreur. Et pourquoi ? L'Eglise, c'est la société de ceux qui croient et professent la doctrine de Jésus-Christ. Or, l'erreur ne peut pas être la doc-

trine enseignée par Jésus-Christ. Ensuite, si l'Eglise pouvait être dans l'erreur, il faudrait conclure que les portes de l'enfer peuvent prévaloir contre elle. Or, le Fils de Dieu a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise.

Il est absurde aussi de supposer que l'Eglise de Jésus-Christ puisse devenir schismatique. Encore une foi, une Eglise schismatique ne peut pas être l'Eglise de Jésus-Christ. Dans ce cas, il ne pourrait plus même être question d'Eglise. Les évêques et les fidèles seraient séparés de leur souverain Pasteur.

Pour un catholique il est donc impossible de rejeter l'infailibilité du Pape sans tomber dans des absurdités. Donc, pour un catholique, il est absurde de ne pas admettre l'infailibilité du chef de l'Eglise.

N'oublions pas que nous avons le bonheur d'être des enfants de l'Eglise catholique. C'est la seule Eglise dont le chef ait reçu de Jésus-Christ le privilège de l'infailibilité. L'Eglise catholique seule peut nous dire, d'une manière absolument certaine et infailible, ce que Jésus-Christ a enseigné, et par conséquent, ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour aller au ciel. L'Eglise catholique seule peut nous dire, d'une manière absolument certaine et infailible, quels sont les sacrements institués par Jésus-Christ pour nous communiquer les fruits inépuisables de sa passion et de

sa mort. Témoignons souvent notre reconnaissance à Dieu pour l'incomparable faveur qu'il nous a accordée en faisant de nous des enfants de l'Eglise catholique.

† **Jules-Maurice ABBET,**
Évêque de Sion.



LETTRE PASTORALE

PUBLIANT LE DÉCRET DE S. S. PIE X

sur la

PREMIÈRE COMMUNION DES ENFANTS

Sa Sainteté Pie X a publié un décret sur la première communion des enfants. Les évêques ont le devoir *de faire connaître ce décret, non seulement aux curés et au clergé, mais encore aux fidèles, auxquels il devra être lu en langue vulgaire, tous les ans, au temps pascal.*

Telle est la volonté du Saint-Père.

Ce décret doit entrer en vigueur sans retard.

Les pasteurs des âmes ne doivent pas se conten-

ter de le lire une fois, mais ils doivent le relire plusieurs fois et le méditer attentivement.

Comme vous le constaterez sans peine, ce décret est la confirmation de la Lettre Pastorale de votre évêque pour le carême de 1907.



Quand faut-il admettre les enfants à la communion ?

Interrogeons l'Eglise, la gardienne et l'interprète infailible de la doctrine de Jésus-Christ. C'est son Eglise, ne l'oublions pas, que le Fils de Dieu a chargée de dire à tous les hommes, jusqu'à la fin des siècles, ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire pour aller au ciel.

Eh bien, le concile de Trente dit, en parlant de l'Eucharistie : « Jésus-Christ a voulu aussi que ce sacrement soit reçu comme la nourriture spirituelle des âmes... et comme un antidote par lequel nous soyons délivrés de nos fautes journalières et préservés des péchés mortels ». (Sess. 13, ch. 2.)

Voilà donc la doctrine de l'Eglise. La communion est un moyen institué par Jésus-Christ pour nourrir nos âmes, pour nous purifier des péchés véniels et pour nous préserver des péchés mortels.

Que devons-nous conclure de cette doctrine ? Nous devons conclure évidemment que lorsque les enfants sont capables de pécher, il faut les admettre à la communion. C'est logique et raisonnable, me semble-t-il.

Voilà pourquoi le concile général de Latran a

porté, en 1215, la loi suivante : « Tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, confessera fidèlement, seul, à son propre prêtre, au moins une fois l'an, tous ses péchés, et il s'appliquera à accomplir de son mieux la pénitence qui lui aura été imposée. Il recevra aussi avec respect, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, à moins que, sur le conseil de son curé, il ne juge devoir s'en abstenir temporairement, pour un motif raisonnable ».

Quels sont donc, d'après le concile œcuménique de Latran, quels sont ceux qui doivent confesser leurs péchés au moins une fois l'an ? Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe parvenus à l'âge de discrétion.

Quels sont, d'après le même concile, quels sont ceux qui doivent recevoir, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie ? La réponse est la même : Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe parvenus à l'âge de discrétion.

Le concile de Trente confirme ce décret du concile de Latran : « Si quelqu'un nie, dit-il, que les chrétiens des deux sexes, tous et chacun, parvenus à l'âge de discrétion, soient tenus de communier chaque année, au moins à Pâques, selon le précepte de notre Sainte Mère l'Eglise, qu'il soit anathème. » (Sess. 13. De l'Euchar., ch. VIII. can. 9.)

Voilà donc incontestablement une prescription de l'Eglise : tous les fidèles parvenus à l'âge de discrétion. sont tenus de se confesser et de communier au moins une fois l'an.

Mais quel est cet âge de discrétion ou de discernement, que l'on est convenu d'appeler l'âge de raison?

Il n'est évidemment pas le même pour tous les hommes.

Dès que les enfants ont assez de discernement pour commettre un péché, il faut les admettre à la communion. Mais comment peut-on reconnaître qu'un enfant est arrivé à l'âge de discrétion et qu'il est capable de pécher ? Il ne suffit pas, disent les théologiens, de consulter son âge, mais il faut surtout tenir compte de son intelligence et du développement de sa raison. Quand les enfants saisissent que le mensonge ou la désobéissance sont un mal, ou que des actions indécentes les font rougir, on peut admettre qu'ils sont capables de pécher.

« Lorsque les enfants, dit S. Thomas d'Aquin, cité par le décret, commencent à avoir quelque usage de la raison, de manière à pouvoir concevoir de la dévotion pour ce sacrement (l'Eucharistie), alors on peut le leur administrer. » (Somme théol. III^{me} partie, qu. 80. a. 9.) Ce que Ledesma commente ainsi : « Je dis, et c'est l'avis universel, que l'Eucharistie doit être donnée à tous ceux qui ont l'usage

de la raison, quelle que soit leur précocité, et cela même si l'enfant ne sait que confusément ce qu'il fait. » (In S. Thom. III. p. q. 80.).

Saint Antonin dit : « Mais, lorsque l'enfant est capable de malice, c'est à dire capable de pécher mortellement, alors il est obligé par le précepte de la confession, et par conséquent de la communion. » (P. III Tit. 14.).

Ainsi, quand les enfants *commencent à avoir quelque usage de la raison* (Saint Thomas) ; même *s'ils ne savent que confusément ce qu'ils font* (Ledesma) ; quand ils sont *capables de pécher mortellement* (Saint Antonin), il faut les admettre à la communion.

Supposons qu'il y ait dans votre paroisse des enfants très jeunes, mais qui ont l'usage de la raison, de quel droit les priveriez-vous du secours si puissant et si précieux de la communion ?

Du reste, quand un enfant tombe gravement malade, quel que soit son âge, s'il est capable de pécher, n'a-t-il pas le droit de recevoir le sacrement de pénitence ? N'a-t-il pas le droit aussi de recevoir la communion et l'extrême-onction ?

Enfin, n'oubliez pas que les sacrements sont de véritables causes de la grâce. Ils la produisent, en vertu de leur institution, et indépendamment de nos dispositions. Quand nous n'y mettons pas d'obstacle,

nous recevons toujours cette grâce sanctifiante, que produisent tous les sacrements. Eh bien, la seule chose, le seul obstacle qui puisse nous priver de la grâce produite par l'Eucharistie, c'est le péché mortel.

Or, chez les enfants, dont l'âme est pure et innocente, ce danger n'est pas à craindre.

Ecoutez le Saint-Père : « L'âge de discrétion, aussi bien pour la communion que pour la confession, est celui où l'enfant commence à raisonner, c'est-à-dire vers sept ans, plus ou moins — moins aussi. Dès ce moment commence l'obligation de satisfaire au double précepte de la confession et de la communion. »

« La connaissance de la religion requise dans l'enfant pour qu'il soit convenablement préparé à la première communion, est, qu'il comprenne, suivant sa capacité, les mystères de la foi, nécessaires de nécessité de moyen, et qu'il sache distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel, afin de s'approcher de la sainte Table avec la dévotion que comporte son âge. » (Décret.) .

Quels sont les mystères de la foi, nécessaires de nécessité de moyen, dont parle le Saint-Père ? Ces mystères sont mentionnés dans la réponse du catéchisme à cette question : « Quelles sont les vérités que nous devons croire et savoir en particulier. » Le catéchisme répond : Nous devons croire et savoir en particulier : a) Qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois per-

sonnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; b) Que Dieu le Fils s'est fait homme et qu'il est mort en croix pour nous sauver; c) Qu'il y a un paradis pour récompenser les bons, et un enfer pour punir les méchants. (Leçon IV. De la Foi. — *Gury-Ballerini*. I. n. 194 s. — *Noldin*. De Præceptis, n. 10.).

N'oublions pas les enfants. Dès qu'ils ont assez de discernement pour pécher, admettons-les à la communion.

Comme jusqu'ici, il y aura chaque année au moins une première communion solennelle. Elle sera précédée de quelques jours de retraite. A cette communion, comme à la retraite, prendront part, non seulement les nouveaux communicants, mais encore ceux qui se seraient approchés de la Table sainte d'une manière privée.



Combien de fois les enfants devraient-ils communier ?

D'abord, n'oublions pas que les sacrements, comme dit le catéchisme, sont des signes sensibles et efficaces de la grâce, institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la sanctification de nos âmes. Tous les sacrements produisent la grâce sanctifiante, sans laquelle personne ne peut aller au ciel.

Tous les secours, toutes les grâces que nous pouvons recevoir pour éviter le péché et pour sauver notre âme, c'est à Jésus-Christ que nous les devons, c'est Jésus-Christ qui nous les a mérités par sa passion et sa mort.

Or, ces secours sans lesquels nous ne pouvons absolument rien faire pour notre salut, c'est surtout par ses sacrements que Jésus-Christ veut nous les communiquer. Les sacrements sont donc, en toute vérité, des institutions divines, créées par le Fils de Dieu pour sanctifier et sauver les hommes.

Eh bien, sanctifier et sauver les enfants, est-ce donc une œuvre indifférente qui ne mérite pas notre attention ?

Et cependant, combien y en a-t-il, parmi les enfants qui n'ont pas encore fait la première commu-

nion, combien y en a-t-il qui se confessent à peine régulièrement une fois par année !

Et puis, est-il donc si rare de voir des enfants intelligents de douze, treize, quatorze ans qui n'ont jamais communiqué ?

Qui donc oserait dire qu'avant cet âge les enfants n'ont pas l'usage de la raison et ne peuvent pas pécher ? Parmi les pasteurs des âmes, il y en a qui paraissent peu s'occuper des enfants. Et cependant, les enfants ne sont-ils pas créés pour le ciel comme tous les hommes ? N'ont-ils pas été rachetés au prix du sang de Jésus-Christ comme nous ? Les sacrements ne sont-ils pas institués pour eux comme pour tous ? Les enfants, qui ont l'usage de la raison, ne peuvent-ils pas pécher et se perdre éternellement ?

Si les enfants communiaient souvent dès qu'ils ont l'usage de la raison, combien de chutes graves seraient prévenues et évitées ! Combien d'habitudes coupables seraient étouffées ! Combien de mauvais penchants seraient extirpés ! Combien d'enfants qui conserveraient plus facilement l'innocence et la pureté du cœur !

Essayez donc, essayez de faire communier très fréquemment les enfants, et vous ne tarderez pas à admirer les effets étonnants que produira dans leurs âmes le sacrement de l'Eucharistie.

Du reste, il est certain que Notre-Seigneur Jésus-

Christ et l'Eglise catholique désirent vivement que les fidèles communient souvent, et même tous les jours. « La communion fréquente et quotidienne, étant souverainement désirée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise catholique, doit être rendue accessible à tous les fidèles, de quelque classe et de quelque condition qu'ils soient, en sorte que nul, s'il est en état de grâce et s'il s'approche de la sainte Table avec une intention droite, ne puisse en être écarté. » (Décret de Pie X sur la communion quotidienne, du 20 décembre 1905).

Le concile de Trente exprime formellement le même désir. « Le très saint Concile souhaiterait qu'à chaque messe, les fidèles qui y assistent, ne se contentent pas de communier spirituellement, mais reçoivent encore réellement le sacrement Eucharistique. » (Sess. 22, ch. 6).

Il est certain aussi que l'Eglise veut que les curés, les confesseurs et les prédicateurs engagent fréquemment et avec instance les fidèles à communier souvent et même tous les jours. Ecoutez encore le décret cité plus haut, de Pie X : « Comme il est évident que la communion fréquente augmente l'union avec Jésus-Christ, alimente avec plus de force la vie spirituelle, embellit l'âme d'abondantes vertus et nous donne un gage encore plus ferme de la vie éternelle, les curés, les confesseurs et les prédicateurs devront

exhorter fréquemment et avec instance le peuple chrétien à cette pratique si pieuse et si salutaire ».

Le catéchisme du concile de Trente adresse aux curés la même recommandation. « Les curés s'appliqueront à représenter souvent aux fidèles que, s'ils croient nécessaire de fournir chaque jour au corps ses aliments, ils ne doivent pas négliger le soin de nourrir et de fortifier chaque jour leur âme par ce sacrement. La nourriture spirituelle n'est évidemment pas moins indispensable à l'âme que la nourriture matérielle au corps ». (Ch. 7. De l'Euchar.)

Eh bien, pourquoi donc Notre Seigneur Jésus-Christ, pourquoi l'Eglise catholique désirent-ils vivement que les fidèles communient souvent et même tous les jours ? Pourquoi l'Eglise, la gardienne et l'interprète infallible de la doctrine de Jésus-Christ, pourquoi veut-elle que les curés, les confesseurs et les prédicateurs exhortent fréquemment et avec instance les fidèles à communier tous les jours ? Pourquoi ? C'est, comme dit le concile de Trente, parce que l'Eucharistie est **instituée pour être la** nourriture spirituelle de nos âmes, et pour nous purifier des péchés véniels et nous préserver des péchés mortels.

Or, les enfants n'ont-ils pas une âme à sauver ? Cette âme n'a-t-elle pas besoin de la nourriture que nous trouvons dans l'Eucharistie ? Les enfants qui

ont l'usage de la raison, ne peuvent-ils pas avoir aussi des tentations et des mauvais penchants à combattre ? Ne doivent-ils pas dire à Dieu chaque jour comme nous : Notre Père, ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal ? Pourquoi donc ces enfants ne devraient-ils pas, comme tous les fidèles, communier souvent et même chaque jour ?

Du reste, rappelez-vous ce que dit le décret sur la communion fréquente : « La communion fréquente et quotidienne, étant souverainement désirée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise catholique, doit être rendue accessible à tous les fidèles, de quelque classe et de quelque condition qu'ils soient. »

Rien de plus clair que ces paroles. De qui est-il question dans ces paroles du décret ? Il est question *de tous les fidèles, de quelque classe et de quelque condition qu'ils soient*. Donc il est question aussi des enfants. Donc il est certain que Notre Seigneur Jésus-Christ et l'Eglise catholique désirent vivement que les enfants communient souvent et même tous les jours.

Soyons biens persuadés que la communion fréquente des enfants est un des principaux moyens pour renouveler une paroisse.

N'oublions pas les enfants. Il ne faut pas qu'au jour du jugement, Jésus-Christ puisse nous adresser

le reproche d'avoir négligé la sanctification et le salut de ces enfants, à qui, pendant les jours de sa vie mortelle, il a témoigné une si touchante et si spéciale affection.



Réflexions pratiques

I

On parle beaucoup d'œuvres, de nos jours. La grande œuvre d'un curé, c'est la sanctification et le salut de tous ses paroissiens. Voilà le principal devoir d'un pasteur. Dieu nous demandera compte de toutes les âmes qu'il nous a confiées. Pour travailler sérieusement au salut de ses paroissiens, il faut que le curé les connaisse. Il faut donc qu'il voie toutes les familles de sa paroisse. S'il ne les connaît pas, comment peut-il savoir s'il n'y a pas, dans sa paroisse, des enfants qui grandissent sans confession, sans communion, sans instruction religieuse et sans Dieu ? S'il ne connaît pas ses paroissiens, comment peut-il savoir quels sont ceux qui négligent leurs devoirs religieux ?

II

Chaque paroisse est une famille dont le curé est le père. Or, est-il besoin de le dire ? un père digne de ce nom, ne peut oublier aucun de ses enfants. Et cependant, n'y a-t-il pas parfois dans les paroisses, ce que l'on pourrait appeler des classes privilégiées ? On forme des congrégations de jeunes

personnes ; on les réunit régulièrement ; on leur fait des instructions particulières ; elles ont chaque année une retraite spéciale, etc. Très bien. Loin de moi la pensée de condamner le bien que l'on fait à ces jeunes personnes. Mais enfin, je me permets de demander à ces curés : n'y a-t-il donc que des filles dans votre paroisse ?

Et les jeunes gens qui sont exposés à tant de dangers ; et ceux qui négligent leurs devoirs religieux ; et les pauvres ; et les ouvriers ; et les pères de famille ; et les mères chrétiennes, etc., ne sont-ils pas tous vos paroissiens ? N'ont-ils pas tous une âme à sauver ? Ne sont-ils pas dignes aussi de vos attentions ? N'ont-ils pas besoin de vos encouragements ? N'ont-ils pas besoin, eux aussi, de l'instruction religieuse et des sacrements ? Un père ne doit oublier aucun de ses enfants.

III

Je l'ai déjà dit, mais il ne sera pas superflu de le rappeler : il y a deux choses d'une importance souveraine pour le salut des hommes, deux choses, par conséquent, que les pasteurs des âmes doivent s'efforcer de répandre dans leurs paroisses. Ces deux choses sont l'esprit de piété et l'instruction religieuse.

Vous le savez, le moyen le plus important, le plus

nécessaire et le plus indispensable pour sauver notre âme, c'est la prière.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici un des memorandums que j'ai adressés au clergé, le 3 juillet 1903. « Il est à désirer que l'on dise le chapelet, chaque jour, dans toutes les églises paroissiales ; et il est aussi à désirer que les paroissiens ne puissent pas dire que l'on y voit rarement monsieur le curé ».

Or, il y a des paroisses importantes, où l'on a laissé tomber cette salutaire pratique.

Dans d'autres paroisses, le chapelet se dit régulièrement, mais on n'y voit pour ainsi dire jamais monsieur le curé.

Quand je parle de l'esprit de piété, j'ai aussi en vue la fréquentation des sacrements, On ne saurait trop le redire, c'est dans les sacrements, et surtout dans l'Eucharistie, que nous trouvons la principale nourriture de notre âme.

Rappelons-nous encore ici un des memorandums de 1903 :

« Nous prions nos révérends et chers confrères d'aller régulièrement au confessionnal. Il est très important de faciliter et d'encourager la fréquentation des sacrements. Il faut que les fidèles sachent qu'à partir de telle heure, la veille des dimanches et des fêtes, les desservants de la paroisse sont au

confessionnal. Il est bien entendu que le matin, ils doivent s'y rendre de bonne heure, les dimanches et les fêtes.

Si chaque fois que quelqu'un veut se confesser, il est obligé d'aller prier monsieur le curé ou monsieur le vicaire de venir à l'église, ce n'est pas encourager et faciliter la fréquentation des sacrements ».

IV

Avec l'esprit de piété, les pasteurs des âmes doivent travailler tout particulièrement à répandre l'instruction religieuse. Tout le monde le sait, la grande plaie de notre temps, c'est l'ignorance religieuse.

Ecoutez ce que dit Sa Sainteté Pie X, en s'adressant aux évêques, dans sa lettre sur l'enseignement de la doctrine chrétienne, du 15 avril 1905.

« Enfin, Vénérables Frères, qu'il Nous soit permis de terminer cette lettre en vous adressant la parole de Moïse : Si quelqu'un est du Seigneur, qu'il se joigne à moi. (Exode, 32). Remarquez, Nous vous en prions et vous en supplions, quels désastres résultent pour les âmes de la seule ignorance des choses divines. Beaucoup de choses utiles et parfaitement louables ont peut-être été instituées, dans le diocèse de chacun de vous, pour le bien du troupeau qui vous

est confié. Veuillez cependant, par dessus toutes choses, consacrer tout ce que vous pourrez de vos efforts, de votre zèle, de vos instances assidues à ce que la connaissance de la doctrine chrétienne pénètre et imprègne complètement les esprits ».

Sion, le 7 octobre 1910.

† Jules-Maurice ABBET,
Evêque de Sion.



LA RÉCEPTION QUOTIDIENNE

de la

SAINTE EUCHARISTIE

DÉCRET

DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DU CONCILE

Le saint Concile de Trente, sachant bien les inef-
fables trésors de grâces que les fidèles reçoivent
dans la Sainte Communion, s'exprime ainsi (1) : *Le
saint Concile souhaiterait qu'à chaque Messe les assis-
tants reçussent l'Eucharistie, non seulement en commu-
nion spirituelle, mais encore sacramentellement.*

(1) Sess. XXII, ch. VI.

Ces paroles le montrent assez clairement, le vœu de l'Eglise est que tous les chrétiens participent chaque jour à ce festin céleste et en recueillent des fruits plus abondants de sanctification.

Ce vœu répond au désir qui embrasait le Sauveur lorsqu'il institua ce divin sacrement. Jésus-Christ, en effet, proclama à diverses reprises et en termes non équivoques l'obligation de manger souvent sa chair et de boire son sang, surtout lorsqu'il dit : *Voici le pain descendu du ciel; il n'en est point comme de vos pères, qui ont mangé la manne et qui sont morts; celui qui mange ce pain vivra éternellement* (1). Par cette comparaison de la nourriture des anges avec le pain et la manne, les disciples pouvaient sans peine comprendre que, si le corps a besoin chaque jour de pain pour se nourrir, et si chaque jour les Hébreux dans le désert furent nourris de la manne, de même l'âme chrétienne doit pouvoir prendre chaque jour le pain du ciel et y puiser la force. En outre, lorsque, dans l'Oraison dominicale, nous demandons *notre pain quotidien*, il faut entendre par là, selon la presque unanimité des Pères de l'Eglise, non pas tant le pain matériel, aliment du corps, que le pain eucharistique dont nous avons besoin chaque jour.

1) Joan. VI. 59.

Le désir de Jésus-Christ et de l'Eglise de voir tous les chrétiens s'approcher tous les jours du banquet sacré tend avant tout à ce que les fidèles, unis à Dieu par ce sacrement, y prennent des forces pour apaiser la concupiscence, effacer les fautes légères qui échappent tous les jours et éviter les péchés graves auxquels est exposée la faiblesse humaine: le but premier n'est donc pas de procurer à Dieu l'honneur et le respect auxquels il a droit, ou aux communiant^s le prix et la récompense de leurs vertus (1). C'est pourquoi le saint Concile de Trente appelle l'Eucharistie *un antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels* (2).

Les premiers chrétiens, comprenant bien cette volonté divine, accouraient tous les jours à cette table de la vie et de la force. *Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans la communion de la fraction du pain* (3). Ce fut encore la pratique des siècles suivants, au grand profit de la perfection et de la sainteté, ainsi que nous l'apprennent les Saints Pères et les écrivains ecclésiastiques.

Cependant, à mesure que la piété diminua et surtout lorsque l'hérésie janséniste exerça ses ravages de

(1) S. Augustin, *Sermon 57, sur S. Matt., de l'Oraison domin.*, v. 7.

(2) Sess. III, ch. II.

(3) Act II, 42.

toutes parts, on se mit à discuter sur les dispositions requises pour être admis à la communion fréquente et quotidienne, et à l'envi on réclama comme nécessaires des conditions de plus en plus parfaites et de plus en plus difficiles. Il résulta de ces discussions que très peu de fidèles étaient jugés dignes de recevoir chaque jour la Très Sainte Eucharistie et pouvaient recueillir dans leur plénitude les effets de ce sacrement si salutaire, tandis que les autres chrétiens se contentaient de communier une fois l'an, ou chaque mois, ou tout au plus chaque semaine. Bien plus, la sévérité fut poussée au point d'exclure en masse de la Sainte Table certaines classes, comme les négociants ou *les personnes mariées*.

Quelques-uns toutefois tombèrent dans l'excès opposé. Estimant que la communion quotidienne était prescrite de droit divin, ils ne voulaient pas qu'on restât un seul jour sans communier ; et ils soutenaient, entre autres pratiques contraires à l'usage de l'Eglise, la nécessité de recevoir la Sainte Eucharistie même le Vendredi-Saint; et ils l'administraient en effet.

En présence de ces excès, le Saint-Siège ne manqua pas à son devoir. En effet, par le décret de la S. Congrégation du Concile *Cum ad aures*, du 12 février 1679, approuvé par Innocent XI, ces erreurs furent condamnées et ces abus réprimés ; ce décret déclarait en

même temps qu'on pouvait admettre à la communion fréquente toutes les classes de fidèles, y compris les négociants et les gens mariés, chacun suivant sa piété et l'avis de son confesseur. Le 7 décembre 1690, le décret *Sanctissimus Dominus Noster*, du Pape Alexandre VIII, condamna la proposition de Baïus qui exigeait de ceux qui voudraient s'approcher de la Table Sainte un amour de Dieu très pur et sans mélange d'aucune imperfection.

Cependant, le venin janséniste, qui avait infecté même les chrétiens pieux sous prétexte d'honneur et de vénération envers l'Eucharistie, ne disparut pas tout à fait. Les déclarations du Saint-Siège ne mirent pas fin à la discussion touchant les dispositions requises en bonne règle pour recevoir la Communion fréquente ; d'où il est résulté que certains théologiens, d'ailleurs recommandables, pensent que la communion quotidienne ne peut être permise aux fidèles que rarement et moyennant de nombreuses conditions.

Cependant, pour faciliter une pratique si salutaire et si agréable à Dieu, des hommes doctes et pieux enseignèrent, en s'appuyant sur l'autorité des Pères, que l'Eglise ne demande pas plus de dispositions pour la communion quotidienne que pour celle de chaque semaine ou de chaque mois, mais que la communion quotidienne produit des fruits bien plus

abondants que la communion hebdomadaire ou mensuelle.

De nos jours, ces discussions se sont renouvelées et ont été soutenues non sans aigreur; de là des inquiétudes pour les confesseurs et des troubles de conscience pour les fidèles, au grand préjudice de la piété et de la dévotion chrétienne. Aussi des personnages éminents et des pasteurs d'âmes ont-ils instamment supplié Notre Saint-Père le Pape Pie X de vouloir bien, par son autorité suprême, trancher cette question des dispositions nécessaires pour recevoir la communion quotidienne, afin qu'une pratique si salubre et si agréable à Dieu, loin de devenir plus rare parmi les fidèles, s'étende plutôt et se propage partout, de nos jours surtout où la religion et la foi catholiques sont attaquées de toutes parts, et où le véritable amour de Dieu et la vraie piété laissent trop souvent à désirer. Sa Sainteté, ayant grandement à cœur, dans sa sollicitude et son zèle, de voir le peuple chrétien s'approcher très fréquemment et même chaque jour du divin banquet et recueillir ses fruits les plus abondants, a confié à notre Sacrée Congrégation le soin d'examiner et de définir la question proposée.

En conséquence, la S. Congrégation du Concile, dans une réunion plénière du 16 décembre 1905, a examiné cette affaire avec le plus grand soin, et,

après avoir mûrement pesé les raisons invoquées de part et d'autre, a décidé et déclaré ce qui suit :

1^o La Communion fréquente et quotidienne, étant vivement désirée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles de quelque classe ou condition qu'ils soient, de sorte qu'aucun fidèle, pourvu qu'il soit en état de grâce et s'approche de la Sainte Table avec une intention pieuse et droite, n'en puisse être exclu.

2^o Or, l'intention droite consiste en ce que celui qui s'approche de la Table Sainte ne se laisse pas conduire par l'usage, par la vanité ou par des motifs humains, mais bien par le désir de se conformer au bon plaisir de Dieu, pour lui être plus étroitement uni par la charité, et pour guérir par ce divin remède ses infirmités et ses défauts.

3^o Bien qu'il importe souverainement que ceux qui font la Communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement déli-
bérés, et d'affection à ces péchés, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucun péché mortel sur la conscience et qu'ils se proposent de n'en jamais commettre à l'avenir. S'ils ont ce ferme propos, il est impossible que, communiant chaque jour, ils ne se dégagent pas peu à peu de leurs péchés même véniels et de toute affection à ces péchés.

4° Comme les sacrements de la loi nouvelle, tout en agissant *ex opere operato*, produisent cependant d'autant plus d'effet que les dispositions pour les recevoir sont meilleures, on aura soin de faire précéder la Sainte Communion d'une préparation sérieuse, et de la faire suivre d'une convenable action de grâces, eu égard aux forces, à la condition et aux obligations de chacun.

5° Pour que la Communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et avec un plus grand mérite, le confesseur devra être consulté.

Que les confesseurs prennent garde toutefois de détourner de la Communion fréquente et quotidienne quiconque est en état de grâce et s'en approche avec une intention droite.

6° Il est évident que la réception fréquente et quotidienne de la Sainte Eucharistie augmente l'union avec Jésus-Christ, nourrit la vie spirituelle plus abondamment, enrichit l'âme de vertus plus solides et lui donne un gage très assuré du bonheur éternel; en conséquence, les curés, confesseurs et prédicateurs devront, selon l'enseignement autorisé du Catechisme romain (1), exhorter fréquemment et avec instance le peuple chrétien à cette pratique si pieuse et si salutaire.

(1) Part. II, c. LXIII.

7° Que la communion fréquente et quotidienne soit encouragée surtout dans les Instituts religieux de tout genre ; nous maintenons cependant à leur égard le décret *Quemadmodum* du 17 décembre 1890, porté par la S. Congrégation des Evêques et Réguliers.

Qu'elle soit propagée aussi dans les Séminaires, dont les élèves aspirent au service de l'autel ; de même également dans tous les collèges chrétiens.

8° S'il se trouve des Instituts à vœux solennels ou simples, dont les règles, constitutions ou calendriers fixent et imposent la communion à certains jours, ces indications seront regardées non comme *préceptives*, mais comme purement *directives*. Le nombre des communions prescrites sera considéré comme un *minimum* pour la piété des religieux. Ils pourront donc toujours, selon les règles données plus haut, être admis à la table eucharistique plus fréquemment ou même tous les jours. Et afin que tous les religieux de l'un et de l'autre sexe soient à même de connaître exactement la teneur de notre décret, les supérieurs de chaque maison auront soin de le faire lire publiquement en langue vulgaire chaque année pendant l'octave du Saint-Sacrement.

9° Enfin, après la promulgation de ce décret, tous les écrivains ecclésiastiques devront s'abstenir de toute polémique au sujet des dispositions requises pour la communion fréquente et quotidienne.

Sur le rapport fait à S. S. Pie X de tout ce qui précède, par le soussigné secrétaire de la S. Congrégation du Concile, dans l'audience du 17 décembre 1905, Sa Sainteté a ratifié, confirmé le présent décret des Eminentissimes Cardinaux et ordonné de le publier nonobstant toutes choses contraires. Le Saint-Père a ordonné en outre de l'envoyer à tous les Ordinaires et à tous les prélats réguliers, pour qu'ils le communiquent à leurs Séminaires, aux curés, aux Instituts religieux et aux prêtres qui leur sont soumis. Sa Sainteté a voulu aussi qu'ils informent le Saint-Siège de l'exécution de ces diverses décisions lorsqu'ils lui rendront compte de l'état de leur diocèse ou de leur Institut.

Donné à Rome le 20 décembre 1905

VINCENT,

CARD.-ÉV. DE PALESTRINA, *Préfet.*

GAÉTAN DE LAI, *secrétaire.*



L'ÂGE DE L'ADMISSION

à la

PREMIÈRE COMMUNION

DÉCRET

DE LA S. CONGRÉGATION DES SACREMENTS

Combien Jésus-Christ sur terre a entouré les petits enfants d'un amour de prédilection, les pages de l'Evangile l'attestent clairement.

Ses délices étaient de vivre au milieu d'eux ; il avait l'habitude de leur imposer les mains, de les embrasser, de les bénir. Il s'indigna de les voir repoussés par ses disciples, qu'il réprimanda par ces paroles sévères : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas : c'est à leurs pareils qu'appar-

tient le royaume des cieux » (MARC, X, 13, 14, 16). Combien Il appréciait leur innocence et leur candeur d'âme, Il l'a suffisamment montré quand, ayant fait approcher un enfant, Il dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque s'humiliera pour être comme ce petit, celui-là est plus grand que tous dans le royaume des cieux. Et quiconque reçoit un de leurs pareils en mon nom me reçoit. » (Matthieu, XVIII, 3, 4, 5).

En souvenir de ces faits, l'Eglise catholique, dès ses débuts, eut à cœur de rapprocher les enfants de Jésus-Christ par la communion eucharistique, qu'elle avait coutume de leur administrer dès leur premier âge. C'est ce qu'elle faisait dans la cérémonie du baptême, ainsi qu'il est prescrit à peu près dans tous les rituels anciens, jusqu'au XIII^e siècle, et cette coutume s'est maintenue plus tard dans certains endroits : les Grecs et les Orientaux la conservent encore. Mais, pour écarter tout danger de voir des enfants non encore sevrés rejeter le pain consacré, l'usage prévalut dès l'origine de ne leur administrer l'Eucharistie que sous l'espèce du vin.

Après le baptême, les enfants s'approchaient souvent du divin Banquet. Certaines églises avaient pour habitude de communier les tout petits enfants aussitôt après le clergé, et d'autres de leur distribuer des fragments après la communion des adultes.

Puis cet usage disparut dans l'Eglise latine. On ne permit plus aux enfants de s'asseoir à la sainte Table que lorsque les premières lueurs de la raison leur apportaient quelque connaissance de l'auguste sacrement. Cette nouvelle discipline, déjà admise par quelques Synodes particuliers, fut solennellement confirmée et sanctionnée par le IV^e Concile oecuménique de Latran, en 1215, qui promulgua le célèbre Canon XXI, prescrivant la confession et la communion aux fidèles ayant atteint l'âge de raison. En voici les termes : « Tout fidèle des deux sexes, lorsqu'il est parvenu à l'âge de discrétion, doit confesser tous ses péchés au moins une fois l'an, à son propre prêtre, et accomplir avec tout le soin possible, la pénitence qui lui est enjointe ; il recevra avec dévotion, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, à moins que, sur le conseil de son curé, il ne juge devoir s'en abstenir temporairement pour un motif raisonnable. »

Le Concile de Trente (session XXI, de *Communionem*, c. 4), sans réprover aucunement l'antique discipline, qui était d'administrer l'Eucharistie aux enfants avant l'âge de raison, confirma le décret de Latran et anathématisa les partisans de l'opinion adverse : « Si quelqu'un nie que les chrétiens des deux sexes, tous et chacun, parvenus à l'âge de discrétion, soient tenus de communier chaque année, au moins à Pâques, selon le précepte de notre sainte

Mère l'Eglise, qu'il soit anathème. » (Session XIII de *Eucharistia*, c. 8, can. 9.)

Donc, en vertu du décret de Latran cité plus haut et toujours en vigueur, les fidèles, dès qu'ils ont atteint l'âge de discrétion, sont astreints à l'obligation de s'approcher, au moins une fois l'an, des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie.

Mais, dans la fixation de cet âge de raison ou de discrétion, nombre d'erreurs et d'abus déplorables se sont introduits dans le cours des siècles. Les uns crurent pouvoir déterminer deux âges distincts, l'un pour le sacrement de la Pénitence, l'autre pour l'Eucharistie. Pour la Pénitence, à les entendre, âge de discrétion devait signifier celui où on peut discerner le bien du mal, et donc pécher ; mais pour l'Eucharistie, ils requéraient un âge plus tardif, où l'enfant pût apporter une connaissance plus complète de la religion et une disposition d'âme plus mûrie. De la sorte, suivant la variété des usages et des opinions, l'âge de la Première Communion a été fixé ici à 10 ou 12 ans, là à 14 ou même plus, et avant cet âge la communion a été interdite aux enfants et adolescents.

Cette coutume qui, sous prétexte de sauvegarder le respect dû à l'auguste sacrement, en écarte des fidèles, a été la cause de maux nombreux. Il arrivait, en effet, que l'innocence de l'enfant, arrachée aux

caresses de Jésus-Christ, ne se nourrissait d'aucune sève intérieure ; et, triste conséquence, la jeunesse, dépourvue de secours efficace, et entourée de pièges, perdait sa candeur et tombait dans le vice avant d'avoir goûté les Saints Mystères. Même si l'on préparait la Première Communion par une formation plus sérieuse et une confession soignée, ce qu'on est loin de faire partout, il n'en faudrait pas moins déplorer toujours la perte de la première innocence, qui peut-être, si l'Eucharistie avait été reçue plus tôt, eût pu être évitée.

N'est pas moins digne de blâme la coutume introduite en plusieurs régions de ne pas confesser les enfants avant leur admission à la Sainte Table, ou de les priver de l'absolution. Il arrive ainsi qu'ils demeurent longtemps dans les liens de péchés peut-être graves : et c'est un grand péril.

Mais ce qui est souverainement fâcheux, c'est que, en certains pays, les enfants, avant leur Première Communion, même s'ils sont en danger de mort, ne sont pas admis à communier en viatique, et, après leur mort, sont ensevelis selon les rites prescrits pour les tout petits, et sont ainsi privés du secours des suffrages de l'Eglise.

Tels sont les dommages auxquels on donne lieu quand on s'attache plus que de droit à faire précéder la Première Communion de préparations extraordi-

naires, sans remarquer assez peut-être que ces sortes de précautions scrupuleuses dérivent du jansénisme, qui présente l'Eucharistie comme une récompense et non comme un remède à la fragilité humaine. C'est pourtant la doctrine contraire qui a été enseignée par le Concile de Trente, affirmant que l'Eucharistie est un « antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels » (session XIII, *de Eucharistia*, c. 2) ; doctrine qui a été rappelée avec force récemment par la S. Congrégation du Concile, ouvrant, par son décret du 20 décembre 1905, la communion quotidienne à tous les fidèles, d'âge avancé ou tendre, et ne leur imposant que deux conditions : l'état de grâce et l'intention droite.

Certes, on ne voit aucune raison légitime pour que, tandis que dans l'antiquité on distribuait les restes des Saintes Espèces aux enfants encore à la mamelle, on exige maintenant une préparation extraordinaire des petits enfants qui vivent dans la si heureuse condition de la première candeur et de l'innocence, et qui ont tant besoin de cette nourriture mystique au milieu des multiples embûches et dangers de ce temps.

A quoi attribuer les abus que nous réprouvons, sinon à ce que, en distinguant deux âges, l'un pour la Pénitence, l'autre pour l'Eucharistie, on n'a ni

nettement ni exactement défini ce qu'est l'âge de discrétion. Et pourtant, le Concile de Latran ne requiert qu'un seul et même âge quand il impose simultanément l'obligation de la confession et de la communion.

Ainsi donc, de même que pour la confession, on appelle âge de discrétion celui auquel on peut distinguer le bien du mal, c'est-à-dire auquel on est parvenu à un certain usage de la raison; de même pour la communion, on doit appeler âge de discrétion celui auquel on peut discerner le pain eucharistique du pain ordinaire, et c'est précisément encore l'âge même auquel l'enfant atteint un certain usage de la raison.

C'est ainsi que l'ont compris les principaux interprètes et contemporains du Concile de Latran. L'histoire de l'Eglise nous apprend, en effet, que dès le XIII^e siècle, peu après le Concile de Latran, plusieurs Synodes et décrets épiscopaux ont admis les enfants à la Première Communion à l'âge de 7 ans. Un témoignage hors de pair est celui de saint Thomas d'Aquin, qui a écrit : « Lorsque les enfants *commencent* à avoir *quelque* usage de la raison, de manière à pouvoir concevoir de la dévotion pour ce Sacrement (l'Eucharistie), alors on peut le leur administrer ». (*Somme théologique*, IIIa p., q. LXXX, a. 9, ad. 3). Ce que Ledesma commente en ces termes :

« Je dis, et c'est l'avis universel, que l'Eucharistie doit être donnée à tous ceux qui ont l'usage de la raison, quelle que soit leur précocité, et cela même si l'enfant ne sait encore que confusément ce qu'il fait ». (*In S. Thom.*, IIIa p., q. LXXX, a. 9, dub. 6). Vasquez explique ainsi le même endroit : « Une fois que l'enfant est parvenu à cet usage de la raison, aussitôt il se trouve obligé par le droit divin lui-même, en sorte que l'Eglise ne peut à aucun prix l'en délier ». (*In. III, p., S. Thom.*, disput. 214, c. 4, n° 43). Telle est aussi l'opinion de saint Antonin qui dit : « Mais, lorsque l'enfant est capable de malice, c'est-à-dire capable de pécher mortellement, alors il est obligé par le précepte de la confession, et par conséquent de la communion ». (P. III, tit. 14, c. 2, par. 5). Cette conclusion est aussi celle qui découle du Concile de Trente. Quand il rappelle (Session XXI, c. 4) que « les petits enfants, avant l'âge de raison, n'ont aucun besoin ni aucune obligation de communier », il ne fournit à ce fait qu'une raison, à savoir qu'ils ne peuvent pas pécher : « En effet, dit-il, à cet âge, ils ne peuvent perdre la grâce de fils de Dieu qu'ils ont reçue. » D'où il appert que l'idée du Concile est que les enfants ont le besoin et le devoir de communier lorsqu'ils peuvent perdre la grâce par le péché. Même sentiment au Concile romain tenu sous Benoit XIII et qui enseigne que l'obligation de recevoir l'Eucharistie commence « lorsque

garçons et fillettes sont parvenus à l'âge de discrétion, c'est-à-dire à l'âge auquel ils sont aptes à discerner cette nourriture sacramentelle, qui n'est autre que le vrai corps de Jésus-Christ, du pain ordinaire et profane, et savent en approcher avec la piété et la dévotion requises. » (*Instruction pour ceux qui doivent être admis à la Première Communion*, append. XXX p. 11). Le *Catéchisme romain* s'exprime ainsi : « A quel âge on doit donner les Saints Mystères ? Personne n'est plus à même de le fixer que le père et le confesseur. C'est à eux qu'il appartient d'examiner, en interrogeant les enfants, s'ils ont quelque connaissance de cet admirable sacrement et s'ils en ont le désir » (P. II. *De Sacr. Euch.* n° 63).

De tous ces documents, on peut conclure que l'âge de discrétion pour la communion est celui auquel l'enfant sait distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel, et peut s'approcher avec dévotion de l'autel. Ce n'est donc pas une connaissance parfaite des choses de la foi qui est requise ; une connaissance élémentaire, c'est-à-dire *une certaine connaissance* suffit. Ce n'est pas, non plus, le plein usage de la raison qui est requis, mais un commencement d'usage de la raison, c'est-à-dire *un certain usage de la raison* suffit.

En conséquence, remettre la communion à plus tard, et fixer pour sa réception un âge plus mûr est

une coutume tout à fait blamable et maintes fois condamnée par le Saint-Siège. Ainsi Pie IX, d'heureuse mémoire, par une lettre du cardinal Antonelli aux évêques de France, le 12 mars 1866, réprouva vivement la coutume qui tendait à s'établir dans quelques diocèses de différer la Première Communion jusqu'à un âge tardif et fixe. De même la Sacrée Congrégation du Concile, le 15 mars 1851, corrigea un chapitre du Concile provincial de Rouen, qui défendait d'admettre les enfants à la communion avant l'âge de 12 ans. De même encore, dans le cas de Strasbourg, le 25 mars 1910, la Sacrée Congrégation des Sacrements, consultée pour savoir si on pouvait admettre les enfants à la communion à 12 ou à 14 ans, répondit : « Les garçons et les fillettes doivent être admis à la communion, lorsqu'ils ont atteint l'âge de discrétion ou l'usage de la raison ».

Après avoir mûrement pesé toutes ces raisons, la Sacrée Congrégation des Sacrements, réunie en assemblée générale, le 15 juillet 1910, afin que prennent fin définitivement les abus signalés, et que les enfants s'approchent de Jésus-Christ dès leur jeune âge, vivent de sa vie et y trouvent protection contre les dangers de corruption, a jugé opportun d'établir, pour être observée partout, la règle suivante sur la Première Communion des enfants :

I. — *L'âge de discrétion, aussi bien pour la commu-*

nion que pour la confession, est celui où l'enfant commence à raisonner, c'est-à-dire vers 7 ans, plus ou moins — moins aussi. Dès ce moment commence l'obligation de satisfaire au double précepte de la confession et de la communion.

II. — Pour la première confession et la Première Communion, point n'est nécessaire une pleine et parfaite connaissance de la doctrine chrétienne. L'enfant devra ensuite continuer à apprendre graduellement le catéchisme entier, suivant la capacité de son intelligence.

III. — La connaissance de la religion requise dans l'enfant pour qu'il soit convenablement préparé à la Première Communion est qu'il comprenne, suivant sa capacité, les mystères de la foi, nécessaires de nécessité de moyen, et qu'il sache distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel, afin de s'approcher de la sainte Table avec la dévotion que comporte son âge.

IV. — L'obligation du précepte de la confession et de la communion, qui touche l'enfant, retombe sur ceux-là surtout qui sont chargés de lui, c'est-à-dire les parents, le confesseur, les instituteurs, le curé. C'est au père, ou à ceux qui le remplacent, et au confesseur, qu'il appartient, suivant le Catéchisme Romain, d'admettre l'enfant à la Première Communion.

V. — Qu'une ou plusieurs fois par an, les curés aient soin d'annoncer et d'avoir une communion générale des

enfants, et d'y admettre non seulement les nouveaux communians, mais les autres qui, du consentement des parents ou de leur confesseur, auraient déjà pris part à la table Sainte. Qu'il y ait pour tous quelques jours de préparation et d'instruction.

VI. — *Tous ceux qui ont charge des enfants doivent mettre tous leurs soins à les faire approcher souvent de la Sainte Table après leur Première Communion et, si c'est possible, même tous les jours, comme le désirent le Christ Jésus et notre Mère la Sainte Eglise ; qu'on veille à ce qu'ils le fassent avec la dévotion que comporte leur âge. Que ceux qui ont cette charge se rappellent aussi leur très grave devoir de veiller à ce que ces enfants assistent aux leçons publiques de catéchisme, sinon qu'ils suppléent de quelque façon à leur instruction religieuse.*

VII. — *La coutume de ne pas admettre à la confession les enfants, ou de ne jamais les absoudre quand ils ont atteints l'âge de raison est tout à fait à réprover. Les Ordinaires auront soin de faire disparaître cet abus en employant même les moyens du droit.*

VIII. — *C'est un abus détestable que de ne pas donner le Viatique et l'Extrême-Onction aux enfants après l'âge de raison et de les enterrer suivant le rite des enfants. Que les Ordinaires prennent des mesures rigoureuses contre ceux qui n'abandonneraient pas cette habitude.*

Ces décisions des Eminentissimes cardinaux de la Sacrée Congrégation, Notre Saint-Père le Pape Pie X, dans l'audience du 7 août, les a toutes approuvées, et a ordonné de publier et promulguer le présent Décret. Il a prescrit, en outre, à tous les Ordinaires, de faire connaître ce décret, non seulement aux curés et au clergé, mais encore aux fidèles auxquels il devra être lu en langue vulgaire, tous les ans au temps pascal. Quant aux Ordinaires, ils devront, tous les cinq ans, rendre compte au Saint-Siège, en même temps que des autres affaires du diocèse, de l'exécution de ce Décret.

Nonobstant toutes prescriptions contraires.

Donné à Rome, au palais de la Sacrée Congrégation, le 8 août 1910.

D. card. FERRATA, *préfet*.

PH. GIUSTINI, *secrétaire*.



MEMORANDUMS

1

Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites a décidé que dans les Litanies de la très sainte Vierge, après l'invocation : *Mère admirable, priez pour nous*, on ajouterait celle-ci : *Mère du Bon Conseil, priez pour nous*. Mater boni consilii, ora pro nobis.

L'Eglise seule a le droit de changer ou d'ajouter quelque chose aux Litanies liturgiques.

2

D'après les lois de notre sainte religion, les bannières qui ne sont pas bénites ne doivent pas figurer à un enterrement catholique. L'entrée de l'église leur est interdite. Il est superflu d'ajouter que les bannières des sociétés hostiles à l'Eglise, comme p. ex. celles de la franc-maçonnerie, ne peuvent pas être bénites.

3

Les prêtres étrangers qui demandent à dire la messe dans Notre diocèse, doivent *absolument* exhiber un celebret.

Ils ne pourront dire la messe plus de cinq jours sans une permission écrite de Notre part.

4

Nous prions les prêtres de Notre diocèse de ne pas confier des messes à des prêtres étrangers, à moins qu'ils n'exhibent une autorisation spéciale de Notre part.

5

Messieurs les Curés feront bien de rappeler à leurs paroissiens que les solennités des noces (solemnitates nuptiarum prohibitas esse, ut nuptias benedicere, sponsam traducere, nuptialia celebrare convivium. — Rit. rom.) sont défendues, à partir du premier dimanche de l'Avent à l'Epiphanie, ainsi que du mercredi des Cendres au dimanche de Quasimodo.

Pendant ce temps, les divertissements publics sont également contraires à l'esprit de l'Eglise. Les journaux catholiques ne devraient donc pas annoncer, encore moins recommander ces divertissements.

6

Nous rappelons aux Conseils de Fabrique qu'il ne

peut être vendu, sans une autorisation de Notre part, aucun objet servant ou ayant servi au culte d'une manière quelconque.

7

On ne peut construire ni église, ni chapelle sans l'autorisation de l'évêque. Le plan des chapelles, comme celui des églises, doit être soumis à l'approbation de l'évêque.

8

L'œuvre des vocations sacerdotales a deux caisses distinctes. L'une est pour les décanats de Monthey, de Martigny, d'Ardon, de Sion, de Vex et de Sierre. L'autre est pour les autres décanats.

La répartition des subventions se fait par l'administrateur de chaque caisse, d'entente avec l'évêque.

9

Nous rappelons à nos révérends et chers Confrères que les Evêques suisses ont défendu au Clergé de cautionner.

10

Nous prions les prêtres de Notre diocèse de ne pas fumer en chemin de fer, ni sur les routes ou les places publiques. Chacun comprendra pour quelle raison.

11

Il est à désirer que l'on dise le chapelet, chaque jour, dans toutes les églises paroissiales ; et il est aussi à désirer que les paroissiens ne puissent pas dire que l'on y voit rarement monsieur le Curé.

12

Nous prions nos révérends et chers Confrères d'aller régulièrement au confessionnal. Il est très important de faciliter et d'encourager la fréquentation des sacrements. Il faut que les fidèles sachent qu'à partir de telle heure, la veille des dimanches et des fêtes, les desservants de la paroisse sont au confessionnal. Il est bien entendu que le matin, ils doivent s'y rendre de bonne heure, les dimanches et les fêtes.

Si chaque fois que quelqu'un veut se confesser, il est obligé d'aller prier monsieur le Curé ou monsieur le Vicaire, de venir à l'église, ce n'est pas encourager et faciliter la fréquentation des sacrements.

De residentia

13

Lege residendi obstringuntur parochi, sive proprie dicti, sive ad nutum amovibiles, alique omnes, qui

beneficium aliquod ecclesiasticum curam animarum habens obtinent. (C. Trid. sess. 23.)

Ad absentiam ultra duos menses requiritur præter causam gravem licentia episcopi in scriptis. (Ibid.)

Ad absentiam per duos menses requiritur præter causam rationabilem licentia episcopi. (Ibid.)

Eadem licentia requiritur pro absentia unius hebdomadæ (Sac. Cong. Conc. 7 octob. 1604).

Qui vult abesse tenetur in singulis casibus sibi substituere idoneum vicarium ab Episcopo approbandum (C. Tr. l. c.)

In litteris pro petenda licentia, exprimantur causæ, tempus absentiae et nomen sacerdotis substituti.

Vid. *Bouix de Parocho*, Part. V. Caput II.

Sion, le 3 juillet 1904.

† Jules-Maurice ABBET

Évêque de Sion.



MEMENTOS

1

Dans chaque paroisse il doit y avoir un Conseil de fabrique, chargé d'administrer les biens destinés au culte. Le curé en fait partie de droit.

2

Les comptes de tous les biens destinés au culte, doivent être rendus chaque année, en présence du conseil de fabrique.

3

Il faut un registre spécial pour protocoler les séances et les décisions du conseil de fabrique.

4

On devrait avoir dans chaque paroisse deux répertoires des créances et des biens destinés au culte : l'un tenu par l'autorité civile ; l'autre, à la cure.

5

Les conseils de fabrique ne devraient jamais faire des prêtres sans avoir des garanties sérieuses, cautions et hypothèques.

6

Dans quelques églises, il n'y a pas de piscine.

7

Dans les plus petites églises, il devrait y avoir au moins deux confessionnaux.

8

On ne trouve pas dans toutes les églises les douze croix de la dédicace.

9

Le tabernacle ne peut rien contenir que les vases sacrés, et il faut en ôter les vaisseaux des saintes huiles (S. C., Ep.) voy. Falise.

A l'intérieur, il doit être tapissé d'une étoffe de soie (S. C. Ep.).

A l'extérieur, il doit être recouvert d'un voile ou pavillon de l'étoffe qu'on veut (S. C.)

Hoc autem tabernaculum conopeo decenter opertum atque ad omni alia re vacuum, in altari.... sit collocatum. (Rit. Tit. IV. 6.)

Dubium.... 1 julii 1904. Ab hodierno cæremoniarum magistro cujusdam ecclesiæ cathedralis expostulatum fuit : an servari possit consuetudo non adhibendi conopeum quo tegi debet tabernaculum ubi asservatur SS. Eucharistiæ sacramentum ? Et sacra Rituum congregatio, ad relationem subscripti secretarii, audito etiam voto Commissionis liturgicæ, respondendum censuit : Negative, et servantur Rituale Romanum et Decreta.

Atque ita rescripsit die 1 julii 1904.

Card. Tripepi Præf.

D. Panici, secret.

10

Le voile du ciboire ne peut être rouge. Il doit être blanc.

11

Dans bon nombre d'églises les saintes hosties sont trop petites.

12

On ne devrait consacrer que des hosties **entières**, rondes, et non des parcelles d'hosties.

13

Quand la grande hostie que l'on réserve pour les bénédiction, n'est pas dans l'ostensoir, elle doit être

dans une custode ; et il faut que cette custode soit bien fermée, afin que les insectes ne puissent y pénétrer.

14

Le curé doit renouveler fréquemment les saintes espèces (Rit.) ; tous les huit jours (S. R. C.) ; au moins tous les quinze jours (Ben. XIV.) Voy. Falise.

Hostiæ vero seu particulæ consecrandæ sint recentes ; et ubi eas consecraverit, veteres primo distribuat, vel sumat parochus (Rit. Tit. IV. cap. I. 7.)

15

La bourse dont on se sert pour les administrations ne peut être rouge. Elle doit être blanche.

16

Les ampoules où l'on conserve les saintes huiles ne peuvent être en verre. Elles doivent être en argent ou, au moins, en étain.

Chrisma et oleum sacrum sit in suis vasculis argenteis, ant saltem stanneis, bene obturatis : quæ vascula sint inter se distincta, et propriam unumquodque inscriptionem habeat, majusculis litteris incisam, ne quis error committatur (Rit. Tit. II. 34).

Habeat igitur Parochus loco nitido et decenter ornato, in vase argenteo seu stanneo diligenter

custoditum sacrum Oleum infirmorum, etc. (Rit. Tit. V. 3).

17

Les ampoules contenant les saintes huiles doivent être assez larges pour qu'on puisse y introduire le ponce. Autrement on ne peut faire les onctions avec le ponce, comme le prescrit le Rituel (Tit. II. cap. 2 et 4. — Tit. V. cap. 2).

18

Dans le baptistère, on ne doit laisser que les choses nécessaires pour le baptême : ce n'est pas un dépôt.

Messieurs les curés feront bien de rapeler aux parents qu'ils doivent faire baptiser leurs enfants le plus tôt possible, comme l'Eglise le demande. Quam primum fieri poterit, dit le Rituel (Tit. II. 15).

19

On ne devrait jamais entendre les confessions des personnes du sexe, dans les chambres.

A la sacristie, on ne devrait confesser que ceux dont l'ouïe est faible.

20

Dans quelques paroisses la dévotion en l'honneur de S. François Xavier a lieu pendant la grand'messe,

après le Sanctus. Alors le prêtre récite le Pater, au lieu de le chanter.

Le Pater doit être chanté dans toutes les grand'messes.

Que la dévotion se fasse après la grand'messe, ou après les vêpres.

21

Parfois on interrompt la grand'messe pour dire le chapelet, ou, certains dimanches, pour la dévotion de la Bonne Mort.

La messe ne peut être interrompue, en règle générale, que pour la prédication, pour les offrandes et pour la communion des fidèles.

22

Dans quelques paroisses, on fait des processions les dimanches, ou les fêtes, avant la grand'messe, et alors on omet souvent l'instruction.

Les processions ne devraient pas se faire avant la grand'messe. Cela peut nuire à la fréquentation des sacrements.

Qu'on les fasse après la grand'messe, ou après les vêpres.

23

L'instruction ne peut être omise : elle est pres-

crita par l'Eglise, diebus saltem dominicis et festis solemnibus (Conc. Trid. sess. V. c. 2.)

Elle est donc prescrite tous les jours où les fidèles sont tenus d'assister à la messe.

24

On n'a pas partout des heures fixes pour les offices divins, pour la dévotion du mois de Marie, etc. Cela indispose les fidèles, et souvent les éloigne de l'église. Qu'il y ait une heure fixe pour les offices, et pour toutes les dévotions.

25

On parle beaucoup et fort dans bon nombre de sacristies.

Ne parlons pas sans nécessité ; et, quand il le faut, parlons à basse voix.

26

Les attaches des amicts, ainsi que celles des chasubles sont souvent trop courtes.

27

Pour les aubes et pour les surplis les attaches sont préférables aux crochets. Souvent les manches des aubes, comme celles des surplis ne sont pas assez amples, surtout aux extrémités.

28

Curabit etiam Parochus, ut sacra supellex, vestes, ornamenta, linteamina, et vasa ministerii integra, nitidaque sint et munda (Rit. Tit. I. 9 — Tit. IV. 6).

29

Les prêtres du diocèse de Sion portent la soutane, même en voyage. Toute dérogation à cette ordonnance sera soumise à l'approbation de l'Evêque.

Sion, le 29 avril 1905.

† **Jules-Maurice ABBET,**
Evêque de Sion.

TABLE

Les principaux devoirs des parents	5
Toutes les religions sont bonnes	21
Lettre pastorale annonçant la création d'une Caisse en faveur des vocations sacerdotales . . .	31
L'obéissance due à l'Eglise	37
Hors de l'Eglise catholique point de salut . . .	53
Les mariages mixtes	63
Les Indulgences	89
Le Purgatoire	107
L'extrême-Onction	121
Le Culte des Saints	141
Allocution prononcée à Valère à l'occasion du Congrès Catholique le 11 sept. 1904	163
Qu'est-ce que le Pape ?	169
Lettre pastorale à l'occasion de la publication de l'Encyclique de S. S. Pie X sur l'enseignement de la doctrine chrétienne	201
L'infailibilité de l'Eglise	207
La Communion	233

L'importance de l'instruction religieuse	249
L'enfer	269
L'infailibilité du Pape	289
Lettre pastorale publiant le Décret de S. S. Pie X sur la Première Communion des enfants. . .	315
La réception quotidienne de la Sainte Eucharis- tie. <i>Décret de la Sacrée Congrégation du Concile</i>	335
L'âge de l'admission à la première Communion. <i>Décret de la Sacrée Congrégation des Sacrements</i>	345
Memorandums	359
Mementos	365

